This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Zah. III A. 45

NINON DE LENCLOS, Née à Paris. Morte le 17 Octobre 1705 Agée de 90 Ans.
Ferdinand P.
M. Aubert S.
L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la Volupté d'Epicure
Et de la Vertu de Caton.
St. Evremont.

MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS,

Par Mr. B****.

Nouvelle Édition corrigée.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

A

MONSIEUR

LANT...

DE

DAMM....

VOus êtes obéi, Monsieur : je donne enfin au Public ce que mes recherches ont pu m'apprendre de la célébre Mademoiselle de Lenclos. *Ce n'étoit pas simplement une femme galante que j'avois à peindre, comme peuvent se l'imaginer quelques gens, à qui le siécle dernier est absolument inconnu; j'avois à faire le portrait d'une femme inimitable en tout, qui voulut être homme aussi-tôt qu'elle sut penser, & qui, sous le regne merveilleux de Louis XIV.*

fixa les yeux des adorateurs du mérite distingué.

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans, elle a vu son Pays se renouveller & changer plus d'une fois de gout, sans qu'elle ait jamais cessé d'être de celui de tout le monde, sans être jamais différente d'elle-même, & sans ressembler à personne. Elle eût été dans tous les âges & chez tous les Peuples policés, ce qu'elle fut à Paris, parce qu'elle ne dut à l'inconstance des modes aucune des graces & des qualités solides qui formerent son caractére.

Nous possédons parmi nous des personnes respectables, qui ne prononcent le nom de Mademoiselle de Lenclos *qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vue & d'avoir vêcu avec elle, excite encore leurs larmes sur la perte qu'ils en ont faite. Vous le savez, Monsieur, j'ai désespéré cent fois d'esquisser un portrait qui demanderoit le pinceau le plus délicat & le plus sûr; cent fois vous m'avez rappellé à l'ouvrage; & quels qu'aient été vos secours & ceux*

des personnes dont j'ai suivi les conseils & les lumiéres, je n'ai sans doute de véritable excuse en vous obéissant, que dans l'estime singuliére que j'ai toujours eue moi-même pour cette femme Philosophe, & sur-tout dans la crainte que quelqu'un, moins bien guidé que moi, ne lui fît encore plus de tort, en ne peignant que ses foiblesses.

L'antiquité qui vous est si bien connue, Monsieur, n'offre aucune femme célébre dont la comparaison ne soit injurieuse à Mademoiselle de Lenclos. Léontium, *dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paroitra, comme à moi, peu digne de cet honneur par le mauvais usage qu'elle fit de son esprit. Elle osa écrire contre l'illustre* Théophraste; *ce qui fit naître un proverbe rapporté par* Pline, *dont le sens étoit qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les plus habiles gens étoient exposés à de tels affronts. Mademoiselle* de Lenclos *n'avilit jamais son esprit. Elle eut le cœur foible, je ne craindrai pas de le dire; elle avoit pris de bonne*

heure là-dessus des principes qui devoient égarer cette partie de l'ame que les sens entrainent & séduisent trop aisément ; mais qu'il est rare que le panchant le plus vif au plaisir, ne conduise pas à la perte de toutes les vertus ! Le moindre défaut des femmes galantes, *dit Mr.* de la Rochefoucault, est la galanterie.

Je donne à Mademoiselle de Lenclos *dans la plus grande partie de ces Mémoires, le nom de* Ninon, *qu'il paroit que ses amis au moins, lui donnerent assez généralement dans sa jeunesse ;* * *mais dont on n'osa plus l'appeller, lorsqu'ayant moins de foiblesse, elle devint le Philosophe le plus aimable qu'ait jamais eu la Nation Françoise.*

Il y a peu de mérite à rassembler des faits ; il y en auroit eu à les peindre & à les lier ensemble : cela étoit prodi-

* Madame de Sévigné ne l'appelle que Ninon dans ses premiéres Lettres ; elle la nomme Mademoiselle de Lenclos dans une de celles qu'on vient d'imprimer : elle est de 1696, tems auquel Mademoiselle de Lenclos avoit quatre-vingt & un an.

gieusement difficile, & je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agissoit de mettre le Public en état de connoître le cœur & l'esprit de Mademoiselle de Lenclos, *& pour cela il étoit indécent de feindre. Ce n'est point une apologie, ce n'est point une satyre, & moins encore un Roman, que j'ai eu dessein d'écrire. J'ai bien besoin, Monsieur, qu'on se souvienne que je ne donne cet Ouvrage que comme des Mémoires pour servir à une histoire plus étendue de mon Héroïne.*

Il m'est essentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu proposer Mademoiselle de Lenclos *pour un modéle. (Eh! à quoi cela serviroit-il?) Je rapporte sa Morale, sa Philosophie, ses actions comme des faits. Le Lecteur peut en juger sur ces principes; je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeoit ma qualité d'Historien. La maxime d'*Horace, * *dont un Anonyme* † *a*

* *Qualem commendes etiam atque etiam aspice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.*

† Voyez la Préface qui est à la tête des Lettres sur l'éducation des Princes.

voulu effrayer celui qui entreprendroit l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos, *me seroit injustement appliquée : n'omettre aucun fait de la vie d'un Conquérant, ce n'est pas brûler comme lui, du désir de ravager la terre.*

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur B...

MÉMOIRES SUR LA VIE DE MADEMOISELLE DE LENCLOS.

PREMIÉRE PARTIE.

La naissance de Ninon * ne fut point obscure. Mr. de Lenclos son pere, vêcut toujours dans la meilleure compagnie de son tems. On sait d'ailleurs que Madame de Lenclos étoit de la famille des *Abra de Raconis*, & une pareille alliance prouve assez que ceux qui en ont fait un Joueur de luth, se sont trompés, en prenant un de ses talens pour sa véritable profession.

Ninon fut le seul fruit de ce mariage. Madame de Lenclos, en mere prudente

* En 1615.

& chrétienne, tâcha d'inspirer de bonne heure à sa fille les sentimens de piété dont elle étoit pénétrée. Mr. de Lenclos, au contraire, voulut en faire une fille aimable, & graver dans son jeune cœur les impressions d'une Philosophie que ses mœurs & sa façon de penser lui faisoient regarder comme la véritable sagesse. Quels contrastes! quels combats dans l'esprit de la jeune Eléve! On sait trop pour quel parti l'humanité se décide en pareil cas. Ninon apprit presqu'en naissant, à prononcer les mots de plaisir & de probité. Son pere sut habilement proportionner ses leçons aux dégrés d'intelligence qu'elle aquéroit avec l'âge. Ils ne pouvoient être plus prompts, puisqu'à douze ans elle avoit déja dévoré Montagne & Charon, son grave imitateur. Combien ne devoient pas se fortifier les conseils de son pere, par les écrits du premier de ces Auteurs, qu'elle fit profession d'aimer toute sa vie?

C'étoit en vain que Madame de Lenclos vouloit lui faire partager les saints exercices auxquels elle avoit consacré ses jours. Ninon, jusques dans les Temples même, substituoit aux Livres saints qu'on lui donnoit, des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevoit de son pere.

Nous avons peut-être dès notre plus tendre enfance, un cœur ouvert à l'idée des passions & des sentimens dont il doit se remplir un jour. Mr. de Lenclos persuadoit seul ce qu'il vouloit : eh! quels avantages n'avoit-il pas pour séduire une ame si bien préparée par la nature!

Ninon commença à entrer dans le monde dans un tems où la France étoit en proie à mille troubles qui la déchiroient au-dedans & au-dehors. Des jours si orageux sembloient devoir éloigner les plaisirs de la Capitale. Ils y dominoient cependant, malgré les fureurs de la guerre, & sous le regne du Monarque le plus religieux.

C'étoit sur-tout au Marais que les plus célébres voluptueux avoient fixé leur séjour, ou du moins c'étoit là qu'ils se rassembloient presque tous. Loin du tumulte & du fracas que l'indigence, sous le nom d'industrie, causoit au sein de la Ville, on s'occupoit dans ce quartier charmant de ce qui pouvoit contribuer aux agrémens de la vie : c'étoit là que les uns avec une fortune considérable, les autres avec une imagination délicate, un esprit aisé & naturel, tous avec un cœur ami des plaisirs, jouissoient du sort le plus heureux. Le Courtisan, le Guerrier, l'hom-

me de Lettres y devenoient Philoſophes, & de cette Philoſophie commode & tranquile, dont le ſyſtême a ſa ſource dans les beſoins & les déſirs du cœur humain.

Mr. de Lenclos avoit conduit de très-bonne heure ſa fille dans ces ſociétés choiſies, dont elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avoit point encore vu tant de graces unies à tant d'eſprit, à tant de gout. Ninon d'une taille élégante & parfaite, avec le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs, où regnoient à la fois la décence & l'amour, la raiſon & la volupté; elle avoit les dents, la bouche, le ſourire admirables, un air de tête noble ſans orgueil, une phiſionomie ouverte, tendre & touchante, un ſon de voix intéreſſant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ſes mouvemens, dans tous ſes geſtes; Ninon enfin étoit belle, & le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talens les plus ſéducteurs. Mr. de Lenclos avoit communiqué à ſa fille celui qu'il avoit pour le luth, inſtrument alors en crédit. Avant elle on n'en avoit pas tiré des ſons ſi flatteurs, des expreſſions, s'il eſt permis de le dire, ſi ingénieuſes & ſi délicates. C'étoit ſon ame qui ſe développoit ſous les traits divers de l'harmonie, c'é-

toit le ſentiment même qui parloit ſous ſes doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette eſpéce d'amuſement, qui exige toutes les graces & toute la nobleſſe poſſibles; elle paſſa pour la plus grande danſeuſe de ſon tems.

La connoiſſance de pluſieurs Langues & des meilleurs Ecrivains de chacune, ſoutenue d'un eſprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans ſa converſation une variété brillante, ſeul préſervatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules ſous quelques déguiſemens qu'ils s'offriſſent à ſes yeux, en banniſſoit la triſte & plate médiſance, pour mettre à ſa place la plaiſanterie & l'enjoûment le plus délicat.

La vérité d'un caractére doux, facile & toujours égal, une probité auſſi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidéle à l'amitié, lui donnerent juſqu'à ſa mort, des amis idolâtres de ſon mérite, autant que ſes Amans l'étoient de ſa beauté. La conſtante aſſiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature eſt l'aſſemblage des qualités eſſentielles & des vertus ſolides, avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef-d'œuvre ſi rare & ſi digne de notre eſtime.

Quelle miſantropie pourroit effacer ſes vertus par le nombre de ſes foibleſſes ! Ninon pouvoit-elle réſiſter à l'amour qu'elle dut inſpirer à tous ceux qui la connurent ?

Parmi tous les Amans que donna d'abord à Ninon l'éclat de ſa beauté, le jeune Comte de Coligny * fut aſſez heureux pour ſe faire remarquer. On le peint charmant pour la figure, & tout concouroit à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna ſur ſes rivaux. Je ne ſais ſi le bonheur de l'Amant fut long-tems différé par l'Amante ; ſi les obſtacles que devoit oppoſer à leurs déſirs la vigilance

* Gaſpar de Coligny, Duc de Chatillon, Marquis d'Andelot, mort Lieutenant-Général le 9 Février 1649. à l'attaque de Charenton.

On lit dans le *Segraiſiana* qu'un Mr. de Saint-Etienne paſſoit pour avoir eu les premiéres faveurs de Ninon ; mais Mr. de Saint-Evremond, ſon ami de tous les tems, doit, je penſe, en être cru ſur ce fait. Voyez ce qu'il dit dans une Elégie adreſſée à Ninon même.

Ce beau garçon dont vous futes épriſe,
Mit en vos mains ſon aimable franchiſe.
Il étoit jeune, il n'avoit point ſenti
Ce que reſſent un cœur aſſujetti ;
Et jeune encor, vous ignoriez l'uſage
Des mouvemens qu'excite un beau viſage,
Vous ignoriez la peine & le plaiſir
Qu'ont ſu donner l'amour & le déſir.

de Madame de Lenclos, leur couterent beaucoup à ſurmonter : je ne déguiſe & n'imagine rien. Mr. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, & ſans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait aſſez particulier de cette intrigue, qui pour être plus vive, ne fut pas plus ſolide que toutes celles de cette eſpéce, c'eſt que Ninon peu dévote, & déja pleine de cette ſécurité, dont ſa façon de réfléchir lui fit dans la ſuite des principes inébranlables, n'épargna rien pour engager ſon Amant à abjurer des erreurs que des préjugés & les forces de l'éducation lui faiſoient préférer à la Religion dominante de ſon Pays, & qui pouvoient lui faire perdre par un entêtement déraiſonnable, tous les avantages auxquels ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel devoient le faire aſpirer.

Qu'on ſe repréſente Ninon à ſeize ou dix-ſept ans, ne reſpirant que l'amour & le plaiſir, faire ſuccéder au langage de ſa tendreſſe des converſations fortes & ſuivies ſur le changement auquel elle vouloit le forcer : cette ſituation eſt peut-être unique entre deux Amans de cet âge. Il faut en convenir ; c'étoit ſans doute bien moins du zéle de la bonne cauſe dont elle étoit animée, que de l'intérêt de Cha-

tillon. Mais ce motif, quelque humain qu'il paroiſſe, ne fait-il pas l'éloge de Ninon? Quelle autre femme auroit eu pour le Comte cet excès d'attention? c'eſt un hidre à combattre qu'une erreur de Religion. L'amour même réſiſtoit à l'amour, & ce ne fut que quelques années après, que le Comte ſe réſolut de prendre un parti dont tout lui conſeilloit la néceſſité. *

Soit que Ninon ſentît la premiére quelque refroidiſſement pour Mr. de Coligny, ſoit que ce fût lui qui rompît la chaîne qui ſembloit les unir ſi étroitement, leur tendreſſe dégénéra bientôt en ſimple amitié, & Ninon fit dès lors ſur l'amour les réflexions qui dans la ſuite déciderent de ſa conduite à cet égard.

Dans l'yvreſſe de leurs déſirs ils s'étoient promis cette conſtance éternelle dont tous les Amans ſe croient ſi aiſément capables. Cependant ces tranſports mutuels, ces vives agitations, qui font le bonheur le plus vif, avoient inſenſiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ſes effets : elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle & machinal, que la politique des hommes s'étoit efforcé d'annoblir ſelon les

* Il abjura en 1643.

nouvelles régles de bienséance & d'honneur qu'ils s'étoient faites arbitrairement en s'écartant de leur premiére simplicité.*

Cet amour métaphysique, que n'atteignent pas plus les lumiéres de l'esprit, que les sentimens du cœur, lui parut aussi peu réel, que ces châteaux enchantés, ces monstres, ces merveilles de la magie, dont nos Poëmes & nos Romans sont remplis. Elle osa donc arracher à l'amour le masque dont une convention particuliére au génie de chaque nation avoit voulu couvrir ses véritables traits, & cette passion si respectable dans les premiéres idées qu'on nous en donne communément, ne se montra plus à ses yeux, que comme la soif & le besoin du plaisir, ou comme dit l'Abbé de Châteauneuf § qui l'avoit su d'elle-même : *L'amour ne lui parut plus qu'un gout fondé sur les sens, un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoissance ; en un*

* Voyez dans Platon ce que Socrate prétend avoir appris sur l'amour de la fameuse *Dyotime*. Il s'en falloit beaucoup qu'elle eut un grand respect pour cette passion, qu'elle croyoit, comme Ninon, être l'idole & l'ouvrage des sens.

§ Dialogue sur la Musique des Anciens. Paris, 1725.

mot, un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, & sujet au dégout & au repentir.

Le germe philosophique qui perçoit déja dans son ame, ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout simple, qu'une passion comme l'amour produisît chez les hommes des effets différens selon les différentes dispositions d'humeurs, de tempérament, d'éducation, d'intérêt, de vanité, de principes, ou de circonstances, * sans qu'au fond elle fût autre chose qu'un désir déguisé, mais ardent de la possession sans laquelle elle ne subsiste point, & après laquelle elle s'évanouit presque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre, lorsqu'il manque de nourriture. C'est ainsi que son esprit, aussi hardi que péné-

* L'amour n'est fou que dans les fous, & c'est plutôt alors un vice de l'esprit que du cœur. *Dialogues sur les plaisirs*, *tome* 2.

L'amour agit différenment, selon la différence des ames qu'il inspire : il allume dans un naturel doux un feu qui l'est aussi, comme celui de l'encens qui brûle sur l'Autel; mais les ames violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C'est un feu dont le vent des passions augmente l'impétuosité, qui monte orgueilleusement, & qui brûle pour la vengeance. *Dryden*, *voyez les Lettres de Miss. Clarice.*

pénétrant, porta de bonne heure sur toutes les choses de la vie des jugemens que son expérience & sa raison lui confirmerent : un préjugé détruit rend la défaite des autres aussi conséquente que facile, & l'ame qui les a surmontés, conçoit tout, voit tout dans un jour dangereux pour les connoissances ordinaires.

Le panchant qu'elle avoit à réfléchir, lui fit porter bientôt ses regards sur le partage inégal des qualités qu'on est convenu d'exiger dans les deux sexes. Elle en vit l'injustice & ne put la soutenir. *Je vois*, dit-elle à ses amis, *qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hommes se sont réservés le droit aux qualités essentielles ; de ce moment je me fais homme.* Elle le fit, & fit bien, dit un de nos ingénieux Ecrivains modernes.*

Ce n'est donc plus comme une femme soumise à mille chiméres, à mille petites décences d'état & d'usage, qu'il faut juger Ninon. Elle n'a plus de morale, que celle des plus honnêtes gens de son siécle, & nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelques conformités d'humeur, d'esprit, & sur-tout d'amour du plaisir, lui firent lier connoissance avec la fameuse

* Voyez la fin des Confessions du Comte de.... seconde Edition.

Marion de Lormes, qui dans un âge déja avancé, conſervoit encore des charmes qui la firent adorer juſqu'à ſa mort. Cette femme aimable, que le Cardinal de Retz en homme de ſa robe traite *d'un peu moins qu'une proſtituée*, avoit ſu faire excuſer les foibleſſes de ſon cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuſe réputation de gout & d'eſprit, autant que les graces de ſa figure, l'avoient maintenue parmi les gens ſans préjugés dans une conſidération qu'il eſt ſi difficile de conſerver avec un auſſi grand panchant aux plaiſirs. Le choix même de ſes Amans l'avoit diſtinguée très-long-tems des femmes galantes de ſon ſiécle. D*** fut le ſeul qu'on lui reprochât. Il eſt vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvoit que nuire à la réputation de Marion de Lormes, qu'on pouvoit ſoupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Ce fut à cet égard ſur-tout que Ninon ſon amie la reſpecta toujours.

Leurs amis étant preſque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inſéparables. Ce fut ſucceſſivement chez l'une & chez l'autre que ſe formerent ces aſſemblées illuſtres où l'on tenoit école de l'Epicuréiſme le plus délicat & le mieux raiſonné. Tout ce que la Cour avoit de plus diſtin-

gué, les Lettres de plus aimable & de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célébres. Les Comtes de Miossens, depuis Maréchal d'Albret, de Palluau, * le Marquis de Créqui, le Commandeur de Souvré, le Marquis de Vardes, le Chevalier de Grammont, † Mr. de Toulongeon, son frere, Saint-Evremond, le voluptueux Desbarreaux, Mr. d'Elbéne, § Sarrazin, Boisrobert, Desyveteaux,

* Connu dans la suite sous le nom du Maréchal de Clérambaut.

† Saint-Evremond & le Comte Hamilton l'ont assez fait connoître. La gayeté de son esprit ne s'altéra jamais; il fut vieux à la Cour sans être ridicule. Mr. de Turenne, à ce que dit Ninon, ne vouloit vivre que pour le voir vieux.

§ Mr. d'Elbéne, d'une famille originaire d'Italie, fut un des plus illustres Epicuriens de son tems. Il étoit accablé de créanciers, qu'il reconduisoit jusqu'à la porte du Luxembourg, où on lui avoit donné un logement. Sa femme & lui s'étoient apportés en dote plus de quatre-vingt procès. C'étoit un homme fort singulier : *Il étoit passionné pour le Poëme épique, & par-là grand ami de Desmaretz. Il vint un jour me trouver*, dit Ménage, *& me pria très-instamment de lui accorder une grace, & cette grace étoit que je fisse un Poëme épique.* Saint-Evremond l'appelloit le *Cunctator*, à ce que dit Ninon, qui dans une de ses Lettres nous apprend qu'il mourut à l'Hôpital en 168....

étoient leurs amis les plus zélés. Scaron sur-tout dans sa plus vive jeunesse, contribuoit beaucoup aux plaisirs de cette voluptueuse assemblée. Le petit colet qu'il portoit alors, pouvoit-il l'empêcher de se livrer à tout l'enjoûment de son esprit, puisque l'état le plus cruel, les douleurs les plus aiguës ne purent en venir à bout dans la suite? Sa figure même alors étoit assez bien, * & peu de gens étoient plus désirés que lui.

Cette société de gens aimables avoit vu le bonheur du Comte de Coligny, sans ressentir cette basse envie que fait naître l'excès de l'amour-propre. Mais ils virent avec plaisir que Ninon, faite pour penser solidement & sans inégalité, ne seroit pas susceptible de ces passions éternelles qui ne laissent aucune espérance de succéder à l'Amant préféré. Ninon même, après sa premiére rupture, leur déclara hautement qu'elle étoit bien sûre que les régles & les devoirs de l'amour étoient égaux entre les deux sexes, que sur ce chapitre il ne falloit pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes, & qu'elle réservoit la constance & la fidélité

* *Quand je songe*, dit-il dans une Epitre à Marigny, *que j'étois né assez bien fait pour mériter les respects des B....r....ts de mon tems.*

dont elle étoit capable pour un sentiment plus pur, pour l'amitié, qui, tout le tems de sa vie, la rendit plus célébre encore que l'amour. *

La Noblesse Françoise commençoit à se dépouiller de ces idées romanesques, fruits de la singuliére galanterie des regnes précédens : en sorte que le systême de Ninon sur l'amour eut moins de peine à paroître raisonnable, & sur-tout à des gens qu'il flattoit de l'espérance de pouvoir réussir à leur tour.

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ses amis eussent successivement le droit de lui plaire à titre d'Amans. Il est vrai que l'amour, cette passion vive & involontaire, ce transport violent, cet égarement, cette yvresse, peut-être cette duperie de l'ame, ne nommoit pas toujours les heureux; mais Ninon consultoit presque toujours ce gout délicat de son sexe,

* Dans vos amours on vous trouvoit légére,
En amitié toujours sûre & sincére,
Pour vos Amans les humeurs de Vénus,
Pour vos amis les solides vertus.
. . . .
. . . .
Tantôt c'étoit le naturel d'Héléne,
Ses appétits comme tous ses appas;
Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur la régle & le compas.....
Lettre de Saint-Evremond à Mlle. de Lenclos.

qui dans les momens où le cœur est maître du choix, ne le rend qu'aux graces de l'art ingénieux de sa séduction, à ces agrémens, à ces talens enchanteurs, dont l'attrait fait excuser les foiblesses qu'il entraine.

Le Grand-Prieur de V******, épris depuis quelque tems des charmes de Ninon, ne cessoit de la persécuter. Amant impétueux, il voyoit avec la plus grande douleur qu'elle lui eût préféré les Comtes de Miossens & de Palluau. Il s'en plaignit amérement, & Ninon, loin d'être touchée de ses reproches, écouta les désirs de quelque nouveau Rival, & mit par-là le comble au désespoir du Grand-Prieur, qui dans la fureur injuste où il étoit, crut devoir se venger par un moyen foible, mais trop commune ressource des Amans malheureux. Il sortoit de chez elle, lorsqu'elle apperçut sur sa toilette une espéce de Lettre, qu'elle ouvrit, & dans laquelle elle lut ce Quatrain:

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas:
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas!

Ninon étoit trop sensée pour se sentir outragée des marques d'un dépit si peu

raisonnable. Elle crut devoir en plaisanter, & se contenter de répondre au Grand-Prieur par quatre Vers sur les rimes qu'il venoit d'employer contre elle. La tradition nous les a conservés, les voici:

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas;
Mais si l'Amour prête des charmes.
Pourquoi n'en empruntois-tu pas?

Le plus grand homme qui vêcut alors, ne fut guères plus heureux auprès d'elle. Pour la faire succomber, il falloit au moins lui inspirer plus de désirs que de respect & d'admiration. L'Abbé de Raconis, son parent, & l'Abbé de Boisrobert, son ami, qui tous deux jouoient à peu près le même personnage auprès du C... de R... l'avoient souvent entretenu du mérite singulier de Ninon, & l'idée qu'ils lui en donnerent, lui fit naître l'envie de la voir & de l'entendre. Boisrobert, qui servoit à plus d'un usage à son Maître, promit de satisfaire sa curiosité.

Rempli des plus vastes projets que ses talens supérieurs & son activité conduisoient toujours à leur but, le C... n'avoit jamais renoncé aux amusemens de son cœur. Le grand homme suffit à tout. Chaque jour il cultivoit le gout qu'il avoit pour

les Lettres, & chaque jour avoit des momens destinés à ses galanteries. Il est vrai, si nous en croyons le Cardinal de Retz, que dans l'art de plaire, il étoit quelquefois moins heureux. C'est peut-être à des ames d'une trempe plus commune, à posséder l'art & les talens frivoles de la séduction.

Ce fut à Ruel * que l'intrigant Ecclésiastique fit voir à son Maître, Ninon & son amie, qui charmées de juger d'un homme qui fixoit les yeux de toute l'Europe étonnée, s'étoient prêtées volontiers aux desseins de Boisrobert. Les fêtes les plus galantes & les plus délicieuses furent les suites de cette connoissance. Mais Ninon ne se laissant point éblouir par la faveur qu'auroit pu attirer sur elle une pareille intrigue, osa se refuser aux soupirs de cet illustre Amant.

Piqué de sa résistance, il voulut s'en venger, en portant ses hommages à Marion de Lormes, auprès de laquelle une fatalité singuliére lui fit trouver des obstacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente, & qu'elle avoit des raisons de tenir secréte, elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvoient manquer d'irriter un esprit accoutumé à en

* Maison du C.....

en ſurmonter de toutes les eſpéces. Ninon même, à ce qu'on dit, fut engagée à fléchir tant de cruauté, & fut chargée d'offrir à ſon amie cinquante mille écus, qu'elle refuſa. Le Cardinal de Retz prétend cependant qu'elle conſentit enfin à ſe rendre à cette paſſion, & qu'elle alla quelquefois la nuit rendre des viſites au C... mais preſque tout le monde eſt d'accord que le gout vif qu'elle avoit alors pour un jeune Conſeiller au Parlement, * lui fit dédaigner des offres auſſi conſidérables.

En pareille circonſtance, l'homme du génie le plus élevé ſe comporte comme un homme ordinaire. Le C... ceſſa tout-à-coup de voir Marion de Lormes & Ninon, qui ne perdirent pas un ami d'un rang & d'un mérite auſſi rare, ſans en être fâchées, & ſans concevoir encore plus de mépris pour cette paſſion impérieuſe, qui porte le trouble au ſein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scaron, fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre & compatiſſante, elle reſſentit toutes les douleurs de ſon ami, qui ne l'oublia point dans la liſte des gens illuſtres, auxquels il fit ſes burleſques adieux † lorſqu'il

* Jacques de la Vallée, Sieur Desbarreaux.

† Adieu, bien que ne ſoyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,

se fit transporter au Fauxbourg Saint-Germain, pour y essayer des bains dont il parle avec une gayeté si peu compatible avec l'excès de ses maux.

De retour au Marais, & presqu'anéanti par la cruelle paralysie qui ne lui laissoit que l'esprit libre, il n'eut d'abord d'autres ressources que de faire porter sa figure contrefaite chez ses connoissances. Mais Ninon en allant passer des journées entiéres auprès de lui, attira bientôt dans sa maison tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & à la Ville, & par-là rendit au pauvre Scaron le service le plus signalé. Ce n'est pas d'elle, comme on voit, que le fameux Chevalier de Gram-

Charmant objet, belle Ninon.
La Maîtresse d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable,
Etoit sans voix, étoit sans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse maniére,
Que ma foi ne s'en fallut guères
Que tout leur camp n'en fût gâté
Par Messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Scaron, adieux au Marais.

mont avoit appris à ſe brouiller avec ſes amis, lorſqu'ils étoient malades.

Scaron n'étoit pas le ſeul alors dont ſes ſociétés ordinaires fuſſent privées. Elle ne voyoit plus depuis quelque tems un Philoſophe, un Sectateur de la volupté, Deſyveteaux enfin. * Elle ſavoit que quelques affaires domeſtiques avoient menacé ſa fortune de quelque dérangement, & la ſituation où l'avoit pu mettre l'événement qu'elle ignoroit, augmentoit ſes allarmes. Elle réſolut d'aller le trouver, & de l'arracher au chagrin dont elle le ſuppoſoit dévoré, malgré la gayeté & la ſageſſe de ſon caractére. Ninon ſe trompoit, Deſyveteaux étoit toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les raiſons ſinguliéres qui l'avoient fait renoncer à ſes anciens plaiſirs & à ſes meilleures connoiſſances.

Cet illuſtre Epicurien trouvant un ſoir à ſa porte une jeune fille évanouie, † lui fit donner du ſecours, & la fit entrer chez lui par un ſimple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ſes ſens, & qu'il l'eut examinée, il ſentit ſon cœur intéreſ-

* Nicolas Vauquelin, Sieur Deſyveteaux, mort à Paris en 1648. âgé de quatre-vingt ans.

† Elle s'appelloit Dupuis, & elle étoit d'Eſtampes.

sé. Elle étoit jeune & jolie, & revenue à elle-même, elle crut devoir témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur, en jouant sur une harpe qu'elle avoit, quelques airs qu'elle accompagna du son de voix le plus séduisant.

Le Philosophe, qui avoit toujours été un enthousiaste de Musique, ne put se défendre de ce dernier attrait : il conçut aussitôt le dessein de finir ses jours avec l'aimable Chanteuse. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille dont la profession étoit de courir les cabarets des Fauxbourgs de Paris avec un frere : elle trouva bientôt du plaisir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès, & qui dans une des plus belles maisons du Fauxbourg Saint-Germain lui faisoit partager cette vie voluptueuse & tranquile, qu'il a décrite dans quelques-uns de ses Ouvrages. *

Quoiqu'il eût passé sa vie à la Cour, en qualité de Gouverneur de Mr. de Vendôme, & d'Instituteur de Louis XIII. il s'étoit toujours senti un gout dominant pour la retraite. Les descriptions de la vie champêtre, qu'il avoit trouvées dans quelques-unes de ses lectures, lui avoient

* On ne trouve ses Poësies que dans des Recueils ; elles sont simples & sans élévation.

toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce gout se décida tout-à-fait avec la jeune Dupuis, qui se prêtant volontiers à ses idées, s'habilla en Bergére de Théâtre, pour figurer avec son Amant, qui voulut absolument jouer avec elle le rôle de Coridon à l'âge de soixante-dix ans.

Tantôt mollement couché sur un tapis de verdure, il écoutoit les sons enchanteurs que sa Bergére tiroit de son instrument. Des oiseaux attendris comme lui par la vive expression de cette harmonie, s'échappoient de leur voliére, & venoient caresser de leurs aîles la harpe de la Dupuis, & bientôt plus enyvrés, expirer sur son sein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avoit élevés, étoit pour le Berger Philosophe un spectacle délicieux qui remplissoit son cœur de la plus douce yvresse. Il s'imaginoit conduire avec elle leurs troupeaux confondus ; leurs conversations n'étoient, pour ainsi dire, que de tendres Eglogues : l'attrait du plaisir qu'ils y trouvoient, leur en avoit familiarisé les expressions & les idées.

Quelle fut la surprise de Ninon, lorsqu'elle trouva *le bon homme* * sous le dé-

* C'étoit le nom qu'elle lui avoit toujours donné.

guiſement original de Berger, une houlette à la main, la pannetiére au côté, & le chapeau de paille doublé de taffetas couleur de roſe ſur la tête! * Elle imagina d'abord que les chagrins qu'il avoit eſſuyés, avoient altéré ſa raiſon; & l'attendriſſement alloit ſaiſir ſon cœur, ſi Deſyveteaux, qui s'en apperçut, n'eût diſſipé ce ſoupçon par la façon dont il lui parla de ſa métamorphoſe. Il eſt des gouts & des plaiſirs qui ſe juſtifient aux yeux d'une certaine Philoſophie, lorſque pourtant tous les caractéres de l'innocence morale n'ont contre eux que la ſingularité. Eh! que peuvent avoir nos amuſemens de moins dangereux que de ne pas reſſembler à ceux auxquels ſe livre la multitude!

Ninon vit avec plaiſir l'aimable Com-

* Ah! que ce fameux perſonnage,
Qui ne connut de loix que celle du bon ſens,
Deſyveteaux en notre tems,
Penſa d'une maniére, & plus haute, & plus ſage!
Juſques à la fin de ſes jours
Il porta conſtanment pannetiére & houlette,
Et dans les bras de ſes amours
Expira mollement au ſon de la muſette.
C'eſt lui qui par de doux accords,
Pour deſcendre chez les morts,
Sut ſe faire une route aiſée,
Et ſenſible aux plaiſirs en ſon dernier ſoupir,
Fit d'un affreux moment, un moment de plaiſir
Qui le mena dans l'Eliſée.

Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

pagne de son ami. Sa figure, son esprit, ses talens l'enchanterent elle-même, & Desyveteaux, qui lui avoit paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus que heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à son ancien plan de vie, qu'elle trouvoit elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avoit embrassé. Que pouvoit-elle offrir en effet de séduisant à des personnes qui avoient gouté des plaisirs purs & naturels ! Les vains amusemens du monde ne sympathisent qu'avec la dissipation, où l'esprit livré à la séduction passagére de l'art, laisse le cœur vuide dès que l'illusion cesse.

La Philosophie peu commune de Desyveteaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puisqu'elle ne cessa point d'être son amie, & qu'au contraire, elle vint de tems en tems s'amuser du spectacle de leur tendre mascarade que Desyveteaux conserva jusqu'au moment de sa mort. Il la rendit presque aussi célébre que sa vie, en exigeant de la Dupuis qu'elle lui jouât une Sarabande favorite, afin que son ame passât plus délicieusement. * Quelle étude apprend à cer-

* Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les cignes, qui, pénétrant l'avantage qu'il

tains hommes à réunir dans leurs cœurs des ſentimens ſi oppoſés? Comment celui qui vivoit pour les plaiſirs, peut-il ne pas ſentir de peine à les quitter? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta tant qu'il vêcut, à ſon chapeau un ruban jaune *pour l'amour*, diſoit-il, *de la gentille Ninon qui le lui avoit donné.*

Il ne doit pas paroître étonnant que Ninon, qui avoit eu de pareils Maîtres, dès qu'elle avoit ſu penſer, ſe fût livrée à cette Philoſophie ſi contraire aux principes

y a dans la mort, expirent en chantant: *Providentes quid in morte boni ſit, cum cantu & voluptate moriuntur.* Brantôme conte l'hiſtoire de la mort de Mademoiſelle de Limeuil l'aînée, une des filles de la Reine, qui a beaucoup de rapport avec celle de Deſyveteaux.... Quand l'heure de ſa fin fut venue, dit-il, elle fit venir à ſoi ſon valet, qui s'appelloit Julien, & ſavoit très-bien jouer du violon. Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & ſonnez-moi toujours juſqu'à ce que vous me voyiez morte, car je m'y en vais, *la défaite des Suiſſes*, & le mieux que vous pourrez; & quand vous ſerez ſur le mot, *tout eſt perdu*, ſonnez-le quatre ou cinq fois le plus piteuſement que vous pourrez: ce que fait l'autre; & quand ce vint, *tout eſt perdu*, elle réitéra par deux fois, & ſe tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ſes compagnes, tout eſt perdu à ce coup & à bon eſcient, & ainſi décéda.

qu'avoit voulu lui inspirer Madame de Lenclos. Depuis long-tems elle ne vivoit plus avec cette mere raisonnable, qu'elle aimoit cependant autant qu'elle en étoit aimée. La disparité de sentimens les avoit nécessairement désunies ; mais la nature ne pouvoit perdre aucun de ses droits sur le cœur de Ninon. La maladie sérieuse de sa mere fit éclater cette vérité dans tout Paris.

Madame de Lenclos, séparée de son époux & de sa fille, avoit contre l'un & l'autre ces préjugés trop communs aux personnes qui sacrifient tout à leur piété. L'attachement qu'elle connoissoit à sa fille pour les choses du monde, faisoit naître dans son esprit une idée qu'elle croyoit conséquente, quoiqu'elle fût injuste. L'amour de la volupté lui paroissoit devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus ; & puisque sa fille n'étoit point dévote, elle la croyoit dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette mere se trouva, détruisit bientôt une opinion si peu fondée. Ninon vola près de sa mere, dès qu'elle apprit sa situation : sans devenir encore ennemie du plaisir, elle crut devoir du moins en suspendre la jouissance. Amis, liaisons, sociétés, agrément, tendresse, tout cessa de l'amuser. Des

soins alors plus chers à son cœur, firent toute son occupation; Madame de Lenclos en fut étonnée, & reconnut son erreur. Elle aimoit tendrement sa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvoit prolonger ses jours, puisque ce plaisir ne produisit point cet effet.

Quelque Philosophe que fût Ninon, elle ne put soutenir le spectacle d'une mere expirante; son ame fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la Philosophie ne touche point à des foiblesses si respectables! Il est vrai que cette mere expirante tint à sa fille, avant de mourir, des discours que son état de langueur rendoit pénétrans & capables d'étonner un esprit, dont la sensibilité, la douleur & les veilles avoient ébranlé la fermeté. A peine Madame de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumiére, que sa fille conçut le projet de se retirer du monde.* L'absence de Mr. de Lenclos la laissoit maîtresse de sa conduite, & quelques amis, qui, malgré ses ordres, parvinrent à lui parler, ne purent la détourner de cette envie. Ninon

* Il y en a que le malheur a rendu dévots par un certain attendrissement, par une pitié secréte qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. *Saint-Evremond, Lettre à Mr. le Duc d'Olonne.*

éperdue, désolée, alla se jetter dans un Couvent des Fauxbourgs de Paris, qu'elle regardoit alors comme devant être sa derniére demeure. *

On sait que dans le cœur humain la douleur la plus vive & la plus légitime s'émousse par le tems. Saint-Evremond & Marion de Lormes surent profiter du calme que reprirent par dégrés les sens de leur commune amie. Désespérée de sa résolution, la belle de Lormes comptoit peu sur ses efforts; mais Saint-Evremond connoissoit trop le cœur de Ninon pour imaginer que la vie triste qu'elle avoit embrassée, pût lui convenir long-tems. C'étoit déja beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir, de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondoit de ceux qu'elle avoit encore à faire, & tous deux enfin la

* Puis j'aurois su . . . .
. . . .
. . . .
Ce que l'on dit du bel & saint exemple
Que la Ninon donne à tous les Mondains
En se logeant avecque les Nonains,
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandu quand sa mere sans elle,
Cierges brûlans & portant écussons,
Prêtres chantant leurs funébres chansons,
Voulut aller de linges enveloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.
Scaron, Ep. à Sarrasin.

rendirent au monde qu'elle avoit quitté par une espéce de légéreté, disoient-ils, dont elle devoit être incapable dans la suite.

Le peu de tems qu'avoit duré sa retraite, n'avoit pu effacer de son cœur les impressions de la volupté. A peine eut-elle revu ce monde enchanteur, qu'elles se réveillerent toutes, & qu'elle ne conçut pas comment elles avoient pu pendant un tems lui paroître moins vives. L'amour rentra donc dans son ame; mais l'amour, sans tyrannie, sans troubles & sans ce vain cortége, par qui l'envie d'excuser ses foiblesses le fait suivre ordinairement chez la plupart des femmes. *

Ce que le retour de Ninon au milieu de ses amis, leur causa de plaisirs, est au-dessus de toute expression : on ne sauroit se peindre assez combien elle devoit leur être chére. Les femmes même du plus haut rang ne firent aucune difficulté de se lier avec une fille qui réunissoit tant de véritables charmes. L'érudition séche & stérile étoit bannie de sa société. L'affectation sur-tout, & cette Métaphysique d'es-

* L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien,
C'est un songe enchanteur, un fragile lien,
Qui ne forme & ne rompt rien qui soit raisonnable.
Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

prit & de ſentiment, dont quelques génies étroits & guindés empoiſonnoient alors juſqu'à ſa galanterie, s'étoient retirés à l'Hôtel de R... que Bayle appelle *un véritable Palais d'honneur.* * C'étoit là ſurtout que le précieux des expreſſions, l'entortillage des idées, la fadeur des complimens ſe perfectionnoient tous les jours en dépit de la raiſon & du bon gout.

Chez Ninon tout étoit vrai, tout étoit agréable : il n'étoit guères poſſible qu'il ne s'y gliſſât de tems en tems quelque homme peu fait au ton qui y regnoit; mais il étoit bientôt forcé de s'en éloigner. Le naturel & les graces ſimples de la converſation effraient ceux qui n'en ſentent pas le mérite, & la ſociété ſe retrouvoit à l'uniſſon. La juſteſſe du diſcernement, la délicateſſe du gout de Ninon alloit, s'il m'eſt permis de le dire, ſe naturaliſer chez tous ſes amis. Enfin, ſi ce caractére d'ouverture aimable, de politeſſe aiſée, de probité douce, d'agrément & de gout, qui diſtinguent aujourd'hui les François, ne lui dût pas ſon commencement, on ne peut diſconvenir qu'elle ne l'ait porté à ſa perfection, & qu'elle ne ſe ſoit fait une loi

* Mademoiſelle de Scudery a fait dans ſon Roman de Cyrus, une deſcription de la petite Cour de R...

de l'inſpirer à tous ceux qui jouiſſoient du du plaiſir de vivre avec elle.

Quelques engagemens, qui ſe ſuccéderent d'aſſez près, exciterent entre deux Rivaux une querelle peu commune : elle ſe trouvoit dans un état, dont on rougit, lorſqu'il n'eſt pas le fruit d'un lien reſpectable & néceſſaire à l'ordre établi pour les fortunes. Ninon enfin, d'Amante alloit devenir mere ; & ſoit que la diſpute, qui ſurvint entre le Maréchal d'Eſtrées & l'Abbé Deffiat, ſur les droits qu'ils prétendoient tous deux avoir à cet enfant, pût l'amuſer, ſoit qu'en effet elle ne ſe crût pas aſſez ſûre de ſa déciſion pour la riſquer, il eſt certain qu'elle ne prononça rien entre eux, & qu'après bien des démêlés, ils furent obligés de convenir qu'il ne leur reſtoit point d'autre parti que de décider par le ſort à qui ce fruit de l'amour appartiendroit. On apporta trois dez, & la fortune ſe déclara pour l'enfant, en ſe refuſant à l'Abbé Deffiat, qui peut-être auroit moins fait pour ſon bonheur que le Maréchal.

Ninon conſentit avec plaiſir à céder au Maréchal d'Eſtrées un bien pour lequel il avoit témoigné tant d'empreſſement : elle s'en laiſſa priver avec joie pour l'abandonner aux ſoins tendres & vrai-

ment paternels qu'il eut toujours pour lui.

Ce fut au service de la Marine, que Mr. le Maréchal d'Estrées destina ce premier enfant de Ninon, qui dans la suite, sous le nom de Chevalier de la Boissiére, y aquit le grade de Capitaine de Vaisseau : héritier d'un des talens de sa mere, il eut pour la musique toute la disposition & le gout imaginables. Il finit ses jours à Toulon il y a trente ans, dans l'âge le plus avancé; mais sans avoir perdu l'attachement décidé qu'il avoit eu pour le plaisir. Son cabinet étoit rempli de toutes sortes d'instrumens & des ouvrages des meilleurs maîtres. Tous les Musiciens, qui pendant son séjour à Toulon, passoient d'Italie en France, ou qui retournoient en Italie, ne manquoient jamais d'aller descendre chez lui : ils y étoient parfaitement bien reçus, pourvu qu'ils eussent la complaisance de lui faire entendre à quel point de perfection ils portoient leurs talens.

Le bonheur dont Ninon vit jouir ce fils tout le tems de sa vie, ne lui permit jamais de se repentir de la foiblesse à laquelle il devoit le jour. Heureuse, si dans la suite, elle n'eût pas été mere une seconde fois pour éprouver le plus grand des malheurs!

La mort du Cardinal de Richelieu, &

celle de Louis le Juste, avoient changé la face de l'Etat. Les premiéres années de la Régence ne furent marquées que par les plaisirs d'une Cour aimable, & par le bonheur de tous les sujets.

Les François, aussi naturellement amis des plaisirs que de la gloire, ne s'occuperent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun Amant qui ne servit son Roi,
Guerrier aucun qui ne servit sa Dame. *

Quel tems heureux pour Ninon, dont l'ame vive & sensible ne respiroit que par la volupté & pour elle! La nature, qui sembloit avoir pris plaisir à la former, lui devoit ces beaux jours d'abondance & de délices qu'autorisoit une douce politique.

Tout gout paroissoit légitime;
La douce erreur ne s'appelloit point crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs. †

La Nation Françoise, devenue plus éclairée sur les agrémens de la société, par un commerce moins mystérieux & moins

* Stances irréguliéres sur les premiéres années de la Régence, par Saint-Evremond, à Mademoiselle Lenclos.

† Ibidem.

moins interrompu avec les femmes, & par l'amour & la culture des Lettres, jettoit les fondemens d'une gloire qui en augmentant les connoiſſances, les talens & les arts, devoit la faire envier, & bientôt imiter de tout l'Univers. Mais on ne voyoit encore que l'aurore de ces jours réſervés au plus grand de nos Rois.

Ce fut alors que Ninon environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avoit d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un *bonheur* véritable à faire des heureux; mais ſans intérêt, ſans baſſeſſe, &, comme dit Mr. de Voltaire dans ſon Temple du Gout:

Avec cet art, cette délicateſſe,
Qui rend la moins fiére beauté
Reſpectable dans ſa foibleſſe.

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite ſupérieur qui la diſtingue de toutes les femmes, c'eſt qu'entrainée par l'yvreſſe de ſon cœur, au milieu du torrent de ſes foibleſſes, elle ne perdit jamais le gout de ces plaiſirs, moins vifs, mais plus chers à la raiſon. Tendre pour ſes Amans, exacte aux bienſéances, toujours fidéle à ſes amis, ſes momens, ſes plaiſirs, ſes ſoins, ſes attentions, ſon cœur ſe partageoient entre eux : l'Amant le

plus aimable n'eut jamais le droit injuste de la posséder toute entiére ; &, si nous en croyons l'Abbé de Châteauneuf, *ses Amans n'avoient point de Rivaux plus à craindre que ses amis.*

Le Marquis de Sévigné, qui par un gout trop naturel aux hommes, n'avoit pas trouvé dans une femme assez belle, pleine d'esprit, peut-être trop jalouse de paroître estimable, les agrémens propres à fixer son cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Madame de Sévigné même dans une Lettre où elle parle de l'amour de son fils pour Ninon, témoigne assez, en disant *qu'elle avoit gâté son pere*, que cette passion ne lui avoit pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune Mr. de Vassé donnoit souvent à Ninon des fêtes à Saint-Cloud, auxquelles le Marquis de Sévigné, comme ami commun, se trouvoit toujours. Il connoissoit Ninon, il savoit que la galanterie de son Rival étoit un foible moyen pour attacher un cœur qui n'étoit jamais esclave que de ses propres gouts. Le Marquis de Sévigné crut ne pas manquer à l'amitié, en se faisant entendre, & Ninon n'imagina point manquer à la reconnoissance, en le préférant à son généreux Rival.

Je ne parle point du chagrin qu'elle reſſentit, en apprenant que le Marquis, bientôt après ſon bonheur, avoit perdu la vie dans une affaire d'honneur qu'il eut avec le Chevalier d'Albret. Il fut véritable ſans doute; mais un feu léger allumé par les ſens, par l'occaſion, n'éterniſe aucun regret. Mr. de Vaſſé cependant n'en fut pas plus heureux. Il avoit ceſſé de plaire; il s'en apperçut, & d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne foi de le dire. Elle ne connoiſſoit de honteux dans le commerce de la tendreſſe, que l'art & le menſonge.

Il n'étoit guères poſſible que le jeune Duc d'Anguien, qui vivoit alors très-familiérement avec le Comte de Mioſſens & Saint-Evremond, ne les eût entendu faire l'éloge de leur illuſtre amie. L'Hôtel de R.... qu'il honoroit de ſa préſence, lui avoit toujours plu médiocrement: la fameuſe guirlande de Julie,* dont on s'oc-

* Tous les beaux eſprits qui fréquentoient l'Hôtel de R... formerent un jour le deſſein de faire une guirlande pour Mademoiſelle de R...... qu'on appelloit Julie d'Ang.... Chacun choiſit une fleur, & fit des Vers ſur celle qu'il avoit préférée. Mr. Godeau étoit un des concurrens, & comme il étoit fort petit, on l'appelloit le Nain de Julie.

cupoit sans cesse dans cette société, n'amusoit guères un Prince, qui d'ailleurs avec un esprit & des connoissances supérieures, avoit en général peu de gout pour la Poësie.

La maison de Ninon, dans laquelle il daigna se faire conduire, lui parut bien différente du Temple Académique, qu'il ne fréquentoit que par habitude, & auquel il renonça presque tout-à-fait. La séduction du cœur suivit de bien près celle de l'esprit, & le vainqueur de Rocroy ne put se défendre d'une tendresse qui fit la gloire de l'Amante, & le bonheur de tous les deux.

Tous les Héros de Bellone ne le sont pas toujours de Vénus; l'ame la plus haute ne sert à rien à ces combats où la valeur n'a point de part. *

Le jeune Prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'étoit moins pour la volupté, malgré cet air robuste & ces marques de force qu'il avoit reçus de la nature. *Pilosus aut fortis, aut libidinosus*, dit un proverbe Latin que Ninon connoissoit. *Ah! Monseigneur*, s'écria-t'elle un jour dans ses bras, *il faut que vous soyez bien fort!*

* Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.
Chaulieu.

Il vêcut cependant assez long-tems avec elle dans cette étroite liaison, que l'utilité qu'il retiroit chaque jour de son commerce, n'entretenoit pas moins que son amour pour elle. Ninon aussi naturellement portée à mériter de l'estime que de l'amour, employoit le crédit qu'elle avoit sur le cœur de ses Amans à régler leur conduite, à leur inspirer le vrai gout des devoirs de leur état. Quelle impression ne devoient pas faire sur eux les conseils d'une fille charmante, accompagnés des graces, du sentiment & des agrémens de l'esprit! Ainsi la fameuse Aspasie gravoit dans le cœur de Périclès cet art séduisant de la parole & les maximes les plus saines d'une politique, dont il fit un si grand usage.

Ce jeune Héros, plein d'amour & d'estime pour Ninon, passoit auprès d'elle tous les momens dont ses études profondes & les occupations attachées à son rang lui permettoient de disposer: devenu dans la suite Prince de Condé, il ne cessa point de lui donner des marques de la plus vive amitié; jusques-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on l'a vu faire arrêter son équipage, & mettre pied à terre pour aller la saluer à la portiére du sien.

Le Princè de Marsillac, * moins Philosophe alors qu'il ne le fut dans la suite, & se piquant au contraire de tous les vices de la jeunesse † de son tems, ne put refuser son admiration aux qualités solides & estimables de Ninon, qu'il voyoit souvent avec le Duc d'Anguien : il se lia bientôt avec elle d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Rien, en effet, n'étoit comparable au noble désintéressement avec lequel cette fille voyoit des gens si fort au-dessus d'elle. Jamais la plus légére considération des avantages qu'elle pouvoit tirer de ces connoissances illustres, n'entra pour rien dans sa conduite. Les mouvemens de son cœur, & le mérite qu'elle reconnoissoit dans ses Amans, étoient les seuls motifs de leur bonheur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvoit manquer d'exciter la haine & l'envie de quelques femmes, sur-tout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont souvent de la vertu que le masque, qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que leur

* Depuis le Duc de la Rochefoucault, né le 15 Décembre 1613, & mort le 17 Mars 1680.

† Madame de la Fayette le changea. Elle disoit que Mr. le Duc de la R... lui avoit donné de l'esprit; mais qu'elle avoit réformé son cœur.

jaloufie, & ce talent de nuire, fi propre à leur eſpéce, pouvoient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevoit à leurs charmes une partie de leur puiſſance. Les plaintes les plus améres, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étoient pas dignes d'imiter, parvinrent juſqu'à la Reine Régente, qui crut devoir mettre ordre à des excès qu'on lui peignoit chaque jour ſous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un Exempt de ſes Gardes, pour lui donner ordre de ſe retirer dans un Couvent, dont elle lui laiſſoit cependant le choix. * Ninon, qui vit auſſi-tôt d'où le coup partoit, & qui prévoyoit qu'il ne ſeroit pas difficile à quelqu'un de ſes amis de faire revenir la Reine de la prévention où elle étoit, ne reçut cet ordre qu'en plaiſantant. Elle répondit à celui qui en étoit porteur, qu'elle étoit ſenſible, autant qu'elle le devoit, à la bonté qu'avoit la Cour de lui laiſſer le choix du Couvent, & qu'elle ſe décidoit, ſans peine, pour celui des grands Cordeliers. *Fi, la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en appre-

* La Reine Régente vouloit d'abord l'envoyer aux Filles Repenties; mais le célébre Bautru lui dit qu'elle *n'étoit ni fille, ni repentie.*

nant de quelle façon son ordre avoit été reçu; lorsque Mr. de Guitaut, Capitaine de ses Gardes, témoin de la façon dont la Reine prenoit cette réponse, l'assura qu'elle n'étoit qu'un badinage de Ninon, qui méritoit mille considérations pour toutes les qualités essentielles de son cœur & de son esprit. Ce témoignage fut bientôt appuyé par celui de tous les Seigneurs qui la connoissoient: en sorte que la Reine ne pensa plus à l'inquiéter, & même elle se plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuoit à lui faire contre une personne considérée des plus grands Seigneurs de sa Cour, & sur-tout du Duc d'Anguien, qui dès lors ne passoit pas pour accorder légérement son estime aux femmes. *

A ces jours heureux que le Royaume venoit de passer dans la paix & la volupté, succéderent bientôt des jours de discorde & de haine. Les impôts nécessaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochoit au Ministre de n'avoir pas terminée aussi avantageusement qu'il le pouvoit à Munster, parurent à quelques esprits re-

* *Le moyen*, dit Madame de Sévigné, *de n'être pas flattée de l'estime de Mr. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames.*

remuans, un prétexte suffisant à l'envie de servir leurs projets ambitieux, sous le voile apparent du bien public. *

Un Ministre de paix, puisqu'il l'étoit de la Religion, osa lever sa tête orgueilleuse dans ces tems de cabale & de sédition. On vit bientôt ce Prélat inquiet, *demi soldat*, *demi Pasteur*, † corrompre par ses intrigues secrétes, la fidélité des Grands & du Peuple. C'est alors que pour me servir d'une expression de Cyrano, *on vit vomir des flots d'écume sur la pourpre Royale & sur celle de l'Eglise.* Des rimeurs sans mérite & sans vertus, vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'Etat, des vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires furent les manifestes de cette guerre intestine, qui paroissant ne s'élever que contre un seul homme, auroit entrainé tout le Royaume vers sa ruine, si le Ciel, qui vouloit le faire passer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avoit soufflé plusieurs fois parmi les mutins cet esprit de discorde, ces raisons

* Si on réforme & si on régle ainsi les Etats, bienheureux sont les Etats qu'on laisse dans la corruption & le désordre ! *Balzac*, *Lettre à Conrard.*

† Lettre 16 de J. Loret, du 2 Septembre 1650.

d'intérêts divisés qui les rendirent les seules victimes de leurs projets.

Ninon n'avoit point épargné ses conseils à ceux de ses Amans, qu'elle vit avec douleur hazarder le respect qu'ils devoient à la majesté du Trône; & la maison de Scaron, qui devint un des rendez-vous des factieux, n'eut plus pour elle aucun charme. Il ne lui manquoit plus que de voir Mr. de Lenclos son pere, contraire au parti de la Cour, & elle ne put douter de ce malheur, par l'attachement qu'il voua au Coadjuteur, le centre de l'orage qui commençoit à éclater.

Quelques efforts qu'on fît pour la tromper sur les vues de l'intérêt public, que la trahison ne manque jamais d'affecter, elle démêloit les raisons particuliéres qui conduisoient les Rebelles, & prit le parti de quitter le Théâtre des scénes dangereuses qu'on se préparoit d'exécuter. Mr. le Marquis de Villarceaux, alors son Amant, avoit une Terre assez éloignée de Paris, qu'elle choisit pour le lieu de sa retraite; & soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avoit encore fait, * soit qu'elle ne pût soutenir plus

* Lorsqu'une fois il est sensible,
Le cœur le plus léger devient le plus constant.
Les adieux de Mars, st. 2.

long-tems le ſpectacle des malheurs de ſa Patrie, elle gagna aſſez ſur elle pour aller paſſer à la campagne près de trois années dans une uniformité d'amuſemens peu faite pour la vivacité de ſon eſprit & la légéreté de ſon cœur.

Saint-Evremond, étonné d'une conſtance qu'il n'avoit jamais attendu d'elle, lui écrivit à ce ſujet, une Elégie, qu'on trouve dans ſes Oeuvres, & dans laquelle, en lui faiſant la peinture de ſes anciens plaiſirs, il lui reprochoit la paſſion ſérieuſe qui l'occupoit ſi long-tems & ſi loin de ſes amis. Mais ſon retour fut moins l'effet de cette plaiſanterie que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avoit juré de ne revoir que tranquile.

Le bonheur de Mr. de Villarceaux lui avoit fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, & d'oſer reparoître encore en Amant aimé après un tête-à-tête de trois ans! C'étoit avoir ſurmonté tout, que d'avoir évité les dangers d'une épreuve auſſi communément funeſte à la tendreſſe la plus vive. Madame de Villarceaux ſur-tout en étoit furieuſe, & ne pouvoit diſſimuler la haine que lui donnoit pour Ninon la foibleſſe de ſon mari.

Elle avoit un jour grande compagnie

chez elle, & quelques-unes de ses amies ayant demandé à voir un fils qu'elle aimoit tendrement, il parut accompagné de son Précepteur, qui ne le quittoit point. Des éloges de la figure, on passa à ceux de l'esprit, & Madame de Villarceaux enchantée des caresses qu'il recevoit, s'avisa de vouloir donner quelques preuves de sa bonne éducation. Interrogez mon fils, dit-elle, sur les derniéres choses qu'il a apprises. Allons, Monsieur le Marquis, dit aussi-tôt le grave Précepteur avec une prononciation Italienne, qu'il avoit un peu communiquée à son éléve : *Quem habuit successorem Belus Rex Assiriorum? Ninum*, répondit le jeune Marquis. A l'instant Madame de Villarceaux, sans s'informer de ce qu'avoit demandé le Précepteur, & frappée seulement de la parfaite ressemblance du mot qu'on venoit de prononcer avec le nom de celle qui lui avoit enlevé le cœur de son époux, se mit dans une fureur horrible. Voilà de belles instructions, dit-elle, à donner à mon fils, de l'entretenir des folies de son pere! Je juge par la réponse du Marquis de l'impertinence de la question. Le Précepteur eut beau protester qu'il ne concevoit rien au courroux de Madame, & que Mr. son fils n'avoit pas dû répondre autre chose

que *Ninum* ; que ce fait étoit connu de tout le monde ; rien ne put lui faire entendre raison : & quelques efforts que l'on fît pour rendre le calme à cette femme jalouse, ils furent inutiles. Elle poussa le ridicule de cette scéne aussi loin qu'il pouvoit aller. Le bruit s'en répandit dans toute la Ville, & parvint bientôt à Ninon, qui en rit long-tems avec ses amis & Mr. Villarceaux même. On ne peut guères douter que comme elle aima toujours à conter jusqu'aux moindres particularités de sa vie, elle n'ait amusé Moliére de cette histoire ridicule, & que ce grand homme qui mettoit ingénieusement tout à profit, ne se la soit rappellée, lorsqu'il fit la Comtesse d'Escarbagnas. *

Mr. de Lenclos, échappé aux suites funestes que pouvoit avoir l'indiscrétion avec laquelle il avoit osé paroître sous les étendarts scandaleusement rebelles du Coadjuteur, avoit revu sa fille avec tout le plaisir imaginable. Sa grande réputation étoit en quelque façon son ouvrage : il s'applaudissoit du succès des leçons qu'il lui avoit données, & le mérite qu'il lui découvroit tous les jours, la lui rendoit encore plus chere. Ninon de son

* Voyez la Scéne 19.

côté, dans l'espérance que la fureur des armes qui avoit toujours possédé son pere, * ne trouveroit plus d'occasions qui pussent le conduire à sa perte, jouissoit avec la plus vive sensibilité de la joie de le voir entiérement occupé de ses plaisirs, lorsqu'une maladie inopinée sembla menacer des jours qu'elle chérissoit autant que les siens. L'état où se trouva Mr. de Lenclos, ne laissa bientôt plus d'espoir à ceux qui l'environnoient. Il s'en apperçut, & faisant appeller sa fille, à qui sa situation arrachoit des larmes, il voulut lui paroître aussi Philosophe à sa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant sa vie. *Approchez*, *Ninon*, lui dit-il d'une voix foible & presque expirante, *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment, est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée, & c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la Nature. Mais, hélas! que mes regrets sont inutiles! vous qui avez à me survivre, profitez d'un tems précieux, & ne devenez jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs.* A peine finissoit-il ce discours si contraire à ceux que Madame de Lenclos, prête à quitter la vie com-

* Il avoit toujours joué un rôle considérable parmi ce qu'on appelloit les braves de ce tems-là.

me lui, avoit jadis tenus à sa fille, que faisant un effort pour l'embrasser, il rendit son dernier soupir sur son sein. Ninon perdoit le plus tendre des peres; mais la tranquilité de sa mort en rendoit le spectacle moins effrayant. Cette sécurité Philosophique, que Mr. de Lenclos avoit au moins affectée à son dernier instant, n'excitoit aucun de ces mouvemens dont l'imagination & les sens sont ordinairement troublés dans de pareilles circonstances. Selon les principes même de Ninon, Mr. de Lenclos venoit d'expirer en sage. Une douleur aussi excessive qu'inutile, l'auroit rendue moins digne d'être sa fille & son éléve.

Ninon ne trouva point après cette mort, une fortune aussi considérable qu'elle auroit pu l'être, si son pere ne l'avoit pas dérangée par son amour pour les plaisirs, & par les différentes affaires que lui avoit suscitées cette qualité de Brave, qu'un reste de férocité faisoit encore estimer aux François; mais déterminée à ne se lier jamais de cette chaîne, qu'il est si rare de trouver long-tems légére & même supportable, * elle prit le parti de placer à fonds perdu le bien qui lui res-

* Il y a de bons mariages, dit Mr. de la Rochefoucault; mais il n'y en a point de délicieux.

toit. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle se fit par ce moyen, lui parurent suffisantes pour ne craindre aucun des besoins de la vie.

Un de ses étonnemens, à son retour de la Terre de Mr. Villarceaux, avoit été de trouver Scaron marié avec l'aimable Mademoiselle d'Aubigné. Dans la situation où étoit cette jeune personne, lors de ce mariage, il étoit difficile à la vérité qu'elle parvînt à quelque établissement avantageux; mais elle ne pouvoit guères trouver d'homme moins fait que Scaron pour un lien de cette espéce. Tout l'esprit & toute la gayeté du monde ne suffisent pas pour le former, & c'est pourtant tout ce que pouvoit offrir le célébre malade de la Reine à une personne aussi charmante; mais qui par cette singularité remplissoit un destin qui devoit n'avoir rien d'égal.

On ne pouvoit pas avoir plus d'esprit que l'épouse, ou plutôt la compagne de Scaron, & celui-ci n'eut pas de plus grand désir que de la voir unie par l'amitié avec Ninon. Il suffisoit pour cela qu'elles se vissent: leur instinct mutuel, leur vivacité à reconnoître le vrai mérite, devoient les attacher l'une à l'autre. Supposé que l'histoire de Barbé * fût vraie, Madame Sca-

* Barbé étoit un Maçon qui se mêloit d'As-

ron ne paroiſſoit pas y faire une grande attention : le plaiſir alloit dans ſon jeune cœur bien avant toute eſpéce d'ambition.

Le commerce d'amitié qui ſe forma entre Madame Scaron & Ninon, fut ſi tendre, qu'elles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux, à ce que diſent les Mémoires de Mr. le M. de L. F.... Un incident qui diviſe toutes les femmes, ne put même en affoiblir les nœuds ; & Ninon vit ſans colére Mr. de Villarceaux, encore ſon Amant, reſſentir pour ſon amie des ſentimens que celle-ci étoit bien prête d'écouter. L'infidélité d'abord eſt timide. On ſe déroboit aux yeux de Ninon, dont la préſence devenoit chaque jour plus gênante. Elle s'en apperçut ; puiſqu'on la fuyoit, puiſqu'on mettoit du myſtére à cette intrigue, c'étoit y mettre de la trahiſon. Elle en avoit deux à pardonner, & tous deux trouverent grace devant elle. Elle raſſura ſon amie ſur ſes craintes, & le Marquis ſur ſon embarras : il ne lui manquoit plus que d'être leur confidente, & ſa Philoſophie ne lui fit

trologie : Il avoit prédit à Madame Scaron, à ce qu'on prétend, qu'elle ſeroit un jour dans le plus haut dégré d'élévation. *Nota*, qu'il avoit ajouté que cette élévation auroit ſa fin peu de tems après qu'il ſeroit mort, & qu'il n'en fut rien.

trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on appelle rupture, infidélité, on écoutoit moins l'amour-propre, on se trouveroit moins d'amour, on verroit moins de justice à ses plaintes & à ses emportemens, & on se comporteroit aussi sagement que Ninon.

Mr. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre Amant, & d'autres succéderent à celui-ci sans doute. Mais je ne dois parler dans ces Mémoires que de ceux qui fournissent quelques particularités : à ne vouloir en passer aucun, la chaîne en seroit peu facile à former, & ne seroit peut-être que fatiguante.

Mr. de Gourville, parvenu à une fortune & une considération assez grandes par son mérite, autant que par l'attachement qu'il avoit pour la Maison de Condé & celle de la Rochefoucault, sentoit pour Ninon une passion fort vive, qu'elle avoit écoutée, lorsque l'utilité dont il pouvoit être à ses bienfaiteurs, le força de s'éloigner de Paris. Le Prince de Marsillac accompagnoit le Grand Condé qui couroit à une gloire bien différente de celle dont il s'étoit couvert jusques-là, puisqu'elle ne pouvoit être que funeste à sa Patrie. Mr. de Gourville étoit Amant & François; cependant il se fit l'effort de tout sacrifier

à une espéce de devoir qui lui faisoit violer le plus sacré de tous; l'amour qu'on doit à son Pays.

Avant son départ, il fallut prendre quelques mesures, pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint ensuite plus considérable. Dans la circonstance où il se trouvoit, il pouvoit être dangereux pour lui de se servir des moyens ordinaires pour s'en procurer la *sûreté*. Il alloit devenir rebelle, & la voie du dépôt secret lui parut la seule qu'il eut à prendre.

Il connoissoit un Grand-Pénitencier, qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ses mœurs, & qui par-là sembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut *chez lui* qu'il songea d'abord à déposer vingt mille écus qu'il avoit en espéces. Mais son estime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec tout le chagrin possible, le détermina à partager cette somme entre elle & l'Ecclésiastique. Il porta donc chez l'un & chez l'autre dix mille écus, qu'il leur confia pendant son absence. Ninon fut plus sensible à cette preuve d'estime de son Amant, qu'elle ne l'auroit été au sacrifice des motifs qui l'arrachoient à son amour.

Mr. de Gourville, de retour à Paris,

alla d'abord chez le Pénitencier reclamer son dépôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui répondit saintement qu'on ignoroit ce qu'il demandoit; qu'on n'avoit point de connoissance du dépôt dont il parloit, & qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers destinés à être distribués aux pauvres; obligation à laquelle on avoit soin de satisfaire aussi-tôt. Il eut beau se plaindre, protéster, se fâcher, on ne lui opposa que le flegme le plus désespérant, que la phisionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne cessa de nier, & l'on força Mr. de Gourville de se taire, en s'offensant de la témérité de sa demande. L'hypocrisie ne manque jamais d'intéresser en sa faveur le respect sacré, qui n'est dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter, & la prudence fit prendre à Mr. de Gourville un parti, que ne lui conseilloient ni la justice ni le courroux dont il étoit saisi.

Trompé si cruellement dans l'idée que Mr. de Gourville s'étoit faite d'un homme que tout Paris croyoit incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Tout lui paroissoit suspect après ce qu'il venoit d'éprouver. Eh! comment espérer d'une femme, dont les mœurs n'étoient pas ir-

répréhensibles, plus de probité que d'un homme qui vivoit depuis long-tems dans l'austérité la plus grande! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé.

Ninon ayant appris que Mr. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, & surprise de ne le point voir arriver chez elle, l'envoya chercher, & lui fit dire qu'elle étoit étonnée de son peu d'empressement, & qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus long-tems à venir l'embrasser. Il y vint donc; mais honteux du soupçon qu'il avoit eu, la démarche de Ninon lui faisoit assez sentir qu'il s'étoit trompé. Il se fait annoncer, Ninon vole dans les bras de son ami. Ah! Gourville, lui dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence. A ces mots Mr. de Gourville se replonge dans ses premiéres allarmes; à peine osoit-il lever les yeux sur Ninon. Je vous plains si vous m'aimez encore, ajouta-t'elle en se trompant sur la nature de son trouble, ce malheur est irréparable. J'ai perdu le gout que j'avois pour vous; mais je n'ai pas perdu la mémoire, & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les; mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis disposer au-

jourd'hui en votre faveur: il ne me reste plus pour vous que l'amitié la plus sincére. Mr. de Gourville, que ce double procédé remplissoit d'admiration, ne put s'empêcher de soupirer encore; mais il se rendit justice: il sentit qu'un amour qu'il avoit sacrifié lui-même par son absence, n'avoit aucun droit à la plainte, & se résolut à borner son bonheur à l'amitié précieuse qu'on venoit de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du Grand-Pénitencier, & la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation si haute. Vous ne m'étonnez point, lui dit-elle; mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir suspecte. Je ne vous demande point ce que vous avez pensé; vous m'offenseriez peut-être en ne me trompant point: cependant la différence prodigieuse de nos états & de nos réputations ne faisoit rien contre moi.

La conduite de Ninon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, sans doute par comparaison avec celle qu'avoit tenue le pieux Ecclésiastique. Retenir un dépôt, est une chose affreuse; mais peut-on dire qu'il soit honorable de le restituer? Est-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnoître la vertu?

Ninon dut trouver étonnant, & même

injurieux, qu'on la louât d'une semblable action. Elle n'étoit pas faite pour ressembler à cette femme galante de Rome, nommée *Octacilia*, à qui *Vitellius Varro*, son Amant, malade à l'extrêmité, avoit laissé, à titre d'une dette fictive, une somme payable par ses héritiers, & qu'elle exigea de Vitellius même, lorsqu'il fut en santé, en se servant de l'aveu qu'il avoit fait, qu'elle la lui avoit prêtée. * Simpronie, la grace & la Muse de son siécle, nia publiquement en Justice des dépôts qui lui avoient été confiés. † Mais ces bassesses de cœur ne deshonoroient point Ninon : la probité la plus scrupuleuse pouvoit même ne pas passer chez elle pour une vertu par le peu d'efforts qu'elle lui coutoit.

Un des Amans qui succéderent auprès d'elle à celui dont nous venons de parler, la replongea dans cet état critique qui avoit donné lieu plusieurs années auparavant à la singuliére dispute du Maréchal d'Estrées & de l'Abbé Deffiat. Mr. de G...ay, fameux par la témérité d'une

* Aquilius Gallus, fameux Jurisconsulte, découvrit la fraude, & écrivit à ce sujet un Traité sur le dol & la mauvaise foi, dont Cicéron fit un grand éloge.

† Saluste.

passion qu'il avoit eu la hardiesse de faire connoître à la Cour, * & peut-être de feindre, pour servir d'ambitieux projets sur le pere du second enfant que Ninon mit au jour, & plus heureux alors que le Maréchal qu'on vient de nommer, il n'essuya aucune contradiction pour les soins qu'il voulut en prendre; soins affreux & cruels, puisqu'ils n'aboutirent, comme on le verra dans la suite de ces Mémoires, qu'à l'événement le plus funeste.

Cette Reine du Nord si célébre, aussi mal connue par les satires & les libelles d'un parti qu'elle avoit abandonné, que par les éloges outrés de celui qu'elle sembloit avoir préféré à la Couronne; cette Souveraine illustre, dont les sciences même disputent l'abdication à des motifs, qui sans y avoir une part véritable, pourroient peut-être la leur disputer avec autant de justice; Christine enfin voulut voir cette Ville fameuse, qui retenoit dans son sein le génie & les graces de tous les Arts. Elle vint à Paris en 1656, & Ninon fut presque la seule femme qu'elle honorât de sa visite. Le Maréchal d'Albret, & quelques gens de Lettres, qui faisoient leur cour à cette Reine, lui firent un portrait si avan-

* En 1649.

avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva *point* au-dessous d'elle de faire cette démarche. La conversation qu'eurent ensemble deux femmes d'un esprit aussi étendu & aussi cultivé, doit sans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul mot, que dit Ninon en parlant des *Précieuses*, espéce de femmes qui se multiplioit fort alors, & qu'elle appella *les Jansénistes de l'amour*. Cette définition enchanta la *Reine*, qui se la rappella toujours avec plaisir, & qui prit encore plus d'estime pour elle, qu'on n'avoit voulu lui en inspirer. Elle ne pouvoit guères ouvrir les yeux sur le panchant qu'avoit Ninon à la galanterie, & dès lors elle devoit la trouver parfaite. Toutes deux aspiroient également au vrai mérite des hommes, & leurs cœurs devoient ressentir la douceur de ce lien secret, de cette sympathie qu'elles apperçurent entre leurs esprits.

Ninon ne s'enorgueillit point d'un événement, dont peut-être toute autre auroit été superbe, & dont sûrement presque toutes les femmes furent jalouses. Le spectacle d'une Reine Philosophe l'avoit étonnée ; mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flatteur qu'il fût, n'éveilla point son amour-propre. L'éclat

des dignités & des rangs n'éblouissent point des yeux qui savent distinguer la véritable lumiére, de tous les faux jours qu'on peut leur offrir : le mérite réel de Christine fixa bien plus son attention qu'une Couronne dont cette Reine avoit fait si peu de cas. Il arrivoit souvent à Ninon de traiter de choses vaines, & le *Bouclier d'Achile*, *& le bâton de M... de Fr... & la Cr... d'un Ev...*

Jamais les François n'avoient été si galans & si spirituels. Une Cour heureuse & brillante qu'attiroit un jeune Héros sur le Trône, ne respiroit sous ses yeux que le plaisir. La nature devoit pour lui s'épuiser en miracles de toute espéce. Déja quelques prodiges avoient annoncé la gloire de ce Monarque; ils naissoient alors à l'envi pour rendre incroyable à la postérité la grandeur des tems qui alloient s'écouler.

Une paix avantageuse avec l'Espagne, un mariage dont les suites prévues dès lors par le Car... M... devoient être si heureuses pour la France, l'Achille de ce siécle rendu par le même Traité à sa Patrie, à son Prince, & sur-tout à sa gloire, terminerent toutes les inquiétudes de la Cour. Tout fut heureux, & l'on ne sacrifia plus qu'à l'amour des plaisirs & des

arts : il est vrai que l'esprit sembloit se corrompre tous les jours. L'affectation, les fausses beautés, mises à la place du bon sens & de la raison, avoient fait parmi quelques petits esprits & la plus grande partie des femmes, une fortune dangereuse, lorsque Moliére, par ses Précieuses Ridicules, vint pulvériser ces ennemis de la belle nature, contre lesquels Ninon n'avoit jamais cessé de déclamer & de servir d'exemple. Elle avoit été des premiéres à applaudir aux heureux commencemens de cet astre de la Comédie, dont les premiers feux annonçoient tout l'éclat qu'il devoit avoir un jour. Messieurs de Bachaumont * & Chapelle, en qualité de voluptueux les plus célébres de Paris, étoient alors ses amis intimes : ce dernier que la facilité noble & le naturel de ses Poësies rendent encore inimitable dans les Lettres, n'avoit point caché l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talens aima-

* Mr. le Président le Coigneux disoit de son fils Bachaumont, qui étoit Jumeau : *Mon fils n'est que la moitié d'un homme, & cependant il veut faire comme un homme tout entier.* Avec une constitution foible & délicate, & l'usage le moins modéré des plaisirs, il n'est mort qu'en 1702, âgé de soixante-dix-huit ans.

bles ne suffisent pas toujours pour réussir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dut la connoissance de Moliére, qui découvrit aisément en elle le véritable esprit de tous les tems & la raison de tous les âges. Cette liaison qu'on venoit de former entre eux, ne fit que resserrer dans la suite par l'estime dont ils se pénétrerent mutuellement. La nature leur avoit donné, pour ainsi dire, les mêmes yeux. Moliére n'étoit pas plus fait pour éclairer son siécle par ses écrits, que Ninon par ses conseils & ses réflexions. Aussi disoit-elle à Saint-Evremond, *qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & qu'elle prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.* Quel titre pour Ninon, que l'amitié constante du plus grand homme qu'aient eu les Lettres Françoises! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occasion de son chef-d'œuvre, & par conséquent de celui de tous les Théâtres!

On sait quelles cabales, quelles voix s'éleverent contre la Comédie du Tartuffe. * Le suffrage de Louis XIV. celui de

* Il y a une anecdote sur ce titre que peu de gens connoissent; la voici:

Moliére avant de finir sa Piéce, ne savoit quel nom donner à son Imposteur, lorsqu'un joueur étant chez le Nonce avec deux Ecclésiastiques,

quelques Prélats de ſon Royaume, & même du Légat, ne purent en impoſer à ceux qui trembloient de ſe voir démaſqués dans cet ouvrage : ils vinrent à bout d'en arrêter le ſuccès, en faiſant interdire les repréſentations au nom même du Corps dépoſitaire de la Juſtice. Ce fut pendant le cours de ces obſtacles que Moliére alla lire ſa Piéce à Ninon, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de conſulter ſur tout ce qu'il faiſoit : il la regardoit, à ce qu'il a dit ſouvent, comme la perſonne ſur qui le ridicule faiſoit la plus vive & la plus prompte impreſſion.

Ninon enchantée d'un ouvrage qui devoit immortaliſer ſon illuſtre ami, pour lui faire voir à quel point il avoit ſaiſi la nature, voulut lui faire le récit d'une avan-

dont l'air mortifié, mais faux, rendoit aſſez bien l'idée du caractére qu'il vouloit peindre, on vint préſenter des truffes à acheter : un de ces pieux Eccléſiaſtiques, qui ſavoit un peu d'Italien, à ce mot de truffes, ſembla, pour les conſidérer, ſortir tout-à-coup du dévot ſilence qu'il gardoit, & choiſiſſant ſaintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant : *Tartoffali*, *Tartoffali*, *Signor Nuntio!* Moliére, qui étoit toujours un ſpectateur attentif par-tout, prit delà l'idée de donner à ſon impoſteur le nom de Tartuffe, que la ſcéne qui venoit de ſe paſſer ſous ſes yeux, lui faiſoit trouver très-plaiſant.

ture qui s'étoit passée sous ses yeux, & dont un pieux imposteur étoit le héros. Elle accompagna sa narration de réflexions si profondes, elle jetta sur cette espéce de caractére des jours si naturels & si forts, que Moliére en la quittant, dit avec une modestie aussi rare aujourd'hui que ses talens, que si sa Piéce n'avoit point été faite, il ne l'auroit jamais entreprise après avoir entendu Ninon, tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur la scéne d'aussi fortement caractérisé que l'imposteur de son amie. Ce fut aussi dans un souper avec elle & Madame de la Sabliére, que fut faite la plaisante réception du Médecin dans le *Malade imaginaire.* Chacun y fournissoit son mot : Despreaux lui-même, qui étoit un des convives, ne crut pas deshonorer sa raison en se prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne sont point encore épuisées.

Une de ses maximes favorites étoit, *qu'il falloit faire provision de vivre & non de plaisirs, & qu'on devoit les prendre au jour la journée.* Aussi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuse, qui faisoit son bonheur & celui des hommes assez heureux pour lui plaire. Mr. de Saucourt, fameux sur-tout par des talens,

qui, s'ils ne servent pas toujours, ne nuisent jamais auprès des femmes, * passa pour être assez bien avec elle. Mais sa réputation peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales, qu'elle n'eut pas besoin de son inconstance ordinaire pour quitter un homme, que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légéreté de son cœur augmentoit tous les jours avec son amour pour le *plaisir*, & il n'y avoit rien à cela que de naturel. Il est des cœurs privilégiés, dont le même objet n'éteint point sa tendresse: mais que ces cœurs sont rares! La franchise de Ninon, le privilége où elle croyoit être, de pouvoir jouir de tous les droits des hommes parmi lesquels elle se comptoit, ne lui donnoient aucune inquiétude sur sa conduite. C'étoit à ses Amans à trembler, ou à se régler sur sa façon d'aimer, qu'on pouvoit ne pas estimer, quoiqu'elle fût alors à la mode aussi-bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougissoit pas encore, elle en plaisantoit même

* Contre ce fier Démon voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne?
Et toutes cependant sont contentes de lui,
Jusqu'à la sienne.
Benserade, pour Mr. de Saucourt, représentant un Démon.

quelquefois, comme on le verra par le trait qui va suivre.

Le Marquis de la Châtre étoit depuis quelque tems, l'Amant favorisé, lorsque son devoir l'arrachant des bras de Ninon, il sentit ce qu'une séparation pouvoit avoir d'horrible avec elle. Un François ne sait point balancer entre la gloire & ce qu'il aime; peut-être même n'y a-t'il que l'honneur qu'il sache aimer véritablement. Cependant il sentit la crainte, il gémit, & le bonheur dont il jouissoit encore, ne put le rassurer sur ce qu'il avoit à redouter par son absence. En vain Ninon voulut le guérir de ses soupçons. Non, cruelle, lui dit-il, vous allez m'oublier & me trahir; je connois votre cœur, il m'allarme, il m'épouvante; il m'est encore fidéle, je le sais, je le vois, vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour, qui vous le rappellera lorsque je serai parti. L'amour que vous savez inspirer, Ninon, est bien différent de celui que vous sentez. Vous serez toujours présente à mes yeux : l'absence est un nouveau feu qui va me consumer, & l'absence est pour vous le terme de la tendresse. Tous les objets loin de vous, vont me paroître odieux; ils vont tous vous intéresser. Ninon ne put guères disconvenir

convenir intérieurement que le Marquis eût raiſon ; mais on n'aſſaſſine point un cœur auſſi tendre, auſſi vif que le ſien. Eh ! comment une femme ne connoitroit-elle point l'art de la diſſimulation ? Mille circonſtances lui en font une néceſſité. D'ailleurs, elle ne ſongeoit point encore à le tromper : l'occaſion n'étoit point préſente ; elle pouvoit ne point s'offrir, il méritoit peut-être qu'on y réſiſtât. Voilà ce que Ninon ſe diſoit rapidement, comme toutes les femmes en pareille occaſion ; car Ninon avoit eu beau faire, on ne ceſſe jamais de l'être tout-à-fait.

Quoi qu'il en ſoit, l'amoureux Marquis ſur les réponſes de Ninon, auroit pu reprendre quelque confiance, ſi ſes craintes s'étoient préſentées moins vivement à ſon cœur : elles ſont violentes, lorſque l'amour-propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Telle étoit la ſituation de Mr. de la Châtre, lorſqu'il s'aviſa d'un expédient nouveau qu'il imagina devoir être au-deſſus de l'inconſtance la plus décidée. Ecoutez, Ninon, lui dit-il, vous êtes ſans contredit, à mille égards une femme extraordinaire : ce qui peut me tranquiliſer, doit l'être auſſi ; je veux intéreſſer à mon bonheur quelque choſe de plus que l'amour même. J'exige que vous me faſſiez

un billet par lequel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable. Je vais vous le dicter dans la forme la plus sacrée des engagemens humains. Je ne vous quitte point que je n'aie obtenu ce gage de votre constance, il est nécessaire à mon repos. Ninon eut beau représenter que ce qu'il demandoit, étoit trop singulier, trop fou; le Marquis fut opiniâtre, & l'emporta sur toutes les remontrances. Il fallut écrire & signer ce que personne jusques-là n'avoit peut-être point encore écrit. Muni de ce titre, il courut où son état l'appelloit.

A peine deux jours s'étoient passés depuis le départ du Marquis, que Ninon se vit persécutée par un des hommes le plus dangereux pour la promesse qu'elle avoit faite. Il y avoit long-tems qu'il parloit de son amour, il étoit fait pour en inspirer, il savoit que son Rival étoit absent: les premiéres résistances ne l'effrayerent point; son ardeur, au contraire, s'en augmenta, & devint bientôt si éloquente & si vive, qu'elle passa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'est moins aisé à une femme que de cacher le trouble de certains momens: on s'en apperçut, elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorsque Ninon en partageant les douceurs de sa victoire, d'une voix incertaine & prête à s'éteindre, prononça deux ou trois fois ces paroles... *Ah... Ah... le bon billet qu'a la Châtre!* On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette énigme, ne le mit pas plus dans les intérêts de l'amour du Marquis & de la probité de sa légére Amante. Il trouva même cette singularité si heureuse, qu'il ne put en faire un mystére, & le *billet de la Châtre* devint bientôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on appliquoit, & qu'on applique encore à toutes les choses sur lesquelles il n'est guères sage de compter. *

Ninon ne fut pas d'abord assez Philosophe dans cette occasion, pour n'être

* Mr. de Voltaire, de crainte qu'un trait aussi plaisant ne se perdît, en a fait usage dans sa Comédie de *la Prude*, Acte premier, Scéne III. Tome 8, de l'Edition de Dresde.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés;
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avoit passé promesse;
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le Chevalier Mondor (en riant.)

Le bon billet qu'a là l'ami Blanford!

pas piquée de l'indiscrétion de son nouvel Amant. Mais il revint à ses genoux; jeune, charmant, tel qu'il avoit paru à la premiére attaque, & tel qu'il étoit en effet. En un mot, il fit oublier ses torts: Ninon ne se souvint de la petite querelle qu'elle avoit d'abord commencé à lui faire, qu'au moment qu'il la quittoit. Elle courut après lui, & du haut de l'escalier: *Au moins*, *Mr. le Comte*, lui dit-elle, *nous ne sommes point raccommodés.*

Ce fut par quelques traits de cette espéce, qu'elle se fit une réputation de coquetterie, qui l'auroit rendue bien dangereuse, si elle avoit eu la fausseté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais sa bonne foi sur cet article en imposoit à tous ses amis: ce qui la rendoit estimable & charmante à tant d'autres égards, dissipoit auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que grossissoient encore ses ennemis. On voit dans les Recueils de chansons de ce tems-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes, aussi distinguées à la Cour par le rang qu'elles y tenoient, que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne me permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus que je feigne

de les ignorer. Le ſeul peut-être qu'il ſoit permis de faire connoître, fut ſait par Mr. de Toureille de l'Académie Françoiſe, dont le ſtyle rempli d'enflure & d'affectation, n'avoit pu faire joindre le ſuffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'uſurperent alors ſa traduction de Démoſthéne, & la Préface qu'il avoit miſe à la tête. Elle n'avoit pas même diſſimulé l'ennui que la lecture de cet Ouvrage lui avoit cauſé, & l'Académicien crut devoir s'en venger par l'Epigramme qui ſuit:

Dans un Diſcours Académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Les femmes, dit Madame de Sévigné, *ont permiſſion d'être foibles, & elles ſe ſervent, ſans ſcrupule, de ce privilége.* C'étoit les ménager; car elle auroit pu dire que jamais elles n'en *avoient plus abuſé* qu'elles faiſoient alors. L'amour du plaiſir avoit pouſſé trop loin les eſprits: on ne connoiſſoit plus de bornes, & Ninon n'étoit au plus que ce que le grand nombre de femmes ſe piquoit d'être.

Je me garderai bien de juſtifier ici ſon cœur, qu'elle abandonnoit trop au tor-

rent de ses désirs, & moins encore cette liberté avec laquelle elle parloit des choses les plus sacrées. La sécurité que peut donner une certaine Philosophie, ne doit pas du moins se mettre au-dessus des raisons humaines, qui lui font un crime de se communiquer. Il seroit aisé de démontrer, si c'étoit ici le lieu d'une pareille démonstration, que le respect seul, que chacun doit à la société, doit proscrire les prétendues découvertes que l'esprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un Etat en fait de politique, & sur-tout de Religion. La Philosophie de Ninon est inexcusable à cet égard, & Madame de Sévigné met tous les honnêtes gens de son parti, lorsque dans une de ses Lettres elle se plaint de la voir si dangereuse sur un objet de cette importance.

Quel juste sujet d'allarmes pour cette mere raisonnable, que de voir Mr. son fils, jeune encore, & par la facilité naturelle de son caractére, susceptible de toutes les impressions, suivre par-tout une femme aimable, qui lui faisoit un crime de sa simplicité, & qui sans cesse vouloit porter son cœur à l'oubli des principes qu'il avoit reçus!

Le Comte commençoit à l'aimer; les

conseils de la Marquise sa mere & de Madame de la Fayette ne purent le détourner de se livrer à ce panchant. Il étoit séduisant, plein d'esprit; Ninon l'écouta bientôt, & sachant qu'il étoit aimé de la fameuse Champ-mêle, elle exigea qu'il lui sacrifiât les Lettres qu'il en avoit reçues. Que ne fait point la jalousie? Ninon vouloit faire de ces Lettres un usage affreux; elle vouloit les envoyer au Marquis de T.... que cette Actrice célébre trompoit pour le jeune Comte, *afin de lui faire donner*, disoit-elle, *quelque coup de baudrier.* Mais Madame de Sévigné, à qui son fils confia la foiblesse qu'il avoit eue de livrer les Lettres, le fit rougir de ce sacrifice cruel, & le fit convenir que, *même dans les choses deshonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer.* Le Comte courut donc chez Ninon, *& moitié par force, moitié par adresse*, à ce que dit la Marquise, *il retira les Lettres de cette pauvre Diablesse*, qui furent brûlées sur le champ.

Un commerce qui avoit débuté par des scénes de cette vivacité, sembloit devoir être durable. La Marquise en frémit; mais son fils la rassura bientôt, en lui apprenant qu'il étoit quitte, & en lui faisant même la confidence des petits inconvéniens auxquels il étoit assez sujet. C'é-

toit un véritable Amant de Pénélope; l'arc d'Ulysse avoit montré sa foiblesse. * *La maladie de son ame*, dit sa mere, *étoit tombée sur son corps : il se croyoit lui-même comme le bon Eson; il vouloit se faire bouillir dans une chaudiére avec des herbes fines pour se ravigotter un peu.* Aussi Ninon ne l'avoit-elle point épargné : c'étoit, à ce qu'elle disoit, *un homme au-dessous de la définition;* c'étoit *une ame de bouillie*, *un corps de papier mouillé*, *un cœur de citrouille fricassée dans la neige.* Tel étoit l'Amant qu'elle avoit enlevé à l'Héroïne du Théâtre, & qu'elle mit bientôt au rang de ses amis; mais si intimes, qu'on les crut toujours assez bien ensemble jusqu'à ce qu'elle eût déclaré à des gens qui les soupçonnoient encore, qu'ils se trompoient, *qu'il n'y avoit plus de mal entre le Comte & elle, & qu'ils étoient absolument comme frere & sœur.*

Ce fut à peu près dans ce tems-là que Ninon dit deux ou trois bons mots assez vifs, qui ont échappés à l'oubli. La mode des coiffures ayant changé, on en prit une, qu'on appelloit *Hurlu brelu.* Cette mode ne sieoit pas également à toutes les femmes. Madame de Sévigné même dit qu'elle en voyoit *qu'on voudroit souffleter.*

* *Arrigere nequid, sumat alius.*
Athenus, Lib. X. pag. 437.

Madame de Ch... étoit peut-être de ce nombre; Ninon en la voyant, dit qu'elle *ressembloit à un printems d'Hôtellerie comme deux gouttes d'eau.* Cette comparaison peignoit sans doute à merveille, & la Marquise dit dans ses Lettres qu'elle la trouvoit *excellente.*

Le second, que nous ont conservé les mêmes Lettres, eut pour objet Madame Dufrénoy, femme du premier Commis de Mr. de Louvois, qui ne déplaisoit point à ce Ministre. C'étoit *une Nimphe*, *une Divinité*, dit Madame de Sévigné, qui pourtant ne la trouvoit pas si belle que sa fille; le grand crédit de son Amant avoit réjailli sur elle. Le Roi la nomma Dame du lit de la Reine; charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place qui la mettoit au-dessous de la Dame d'atour, mais au-dessus des Femmes de chambre, indisposa bien des femmes qui se déchainerent contre ce choix-là. Ninon, témoin des plaintes améres qu'on en faisoit, dit que *le Ministre avoit fait dans cette rencontre comme Caligula, qui fit son cheval Consul.*

Mademoiselle de Scudéri fut la troisiéme victime de sa plaisanterie: sa laideur étoit presqu'aussi célébre que son esprit. *

* Voyez le Voyage de Bachaumont & de Chapelle.

Ninon en la voyant, dit qu'elle avoit l'air *d'une Septante;* mot bizarre qui fut trouvé très-plaisant alors, & qui le paroitroit peut-être encore autant, si de pareilles saillies ne perdoient pas tout à être racontées.

C'est ainsi que Ninon s'amusoit aux dépens de tous les ridicules: elle étoit presqu'aussi fameuse pour de pareils traits que Madame de Cornuel son amie.* La gayeté de son esprit brilloit sur-tout à table, où elle étoit si animée, qu'on disoit d'elle qu'elle étoit yvre dès la soupe, quoiqu'elle ne bût presque jamais que de l'eau. C'étoit là sur-tout qu'elle prodiguoit cette liqueur † qu'Homére fait répandre à Héléne pour enchanter tous ses convives, & qui probablement n'étoit autre chose que les charmes de la conversation de cette Princesse.

* L'Epitaphe de la célébre Madame Cornuel, morte en 1694, finit par ces Vers:

. . . .
Et malgré la froide vieillesse,
Son esprit léger & charmant
Eut de la brillante jeunesse
Tout l'éclat & tout l'enjoûment.
On vit chez elle incessanment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin, pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut son mérite,
Elle eut l'estime de Lenclos.

† Le Népenthes.

Je l'avouerai; je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter, & dont quelques Mémoires particuliers m'ont inſtruit. L'Aigle de la Chaire, que Madame de Sévigné appelle dans quelqu'endroit *le Grand Pan*, s'étoit fait la plus haute réputation. Ce fut, à ce qu'on dit, ce qui inſpira à Ninon le projet ſingulier de ſavoir ſi ſon cœur étoit auſſi pur que ſon éloquence. Elle avoit vu dans ſes chaînes preſque tous les Héros, tous les grands hommes de ſon tems. Le P.... B.... méritoit d'en augmenter la liſte; elle feignit d'être malade, & l'envoya chercher. Ce Pere, en arrivant, trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus ſéduiſant: elle le reçut avec ces graces que l'amour des choſes mondaines rend ſeul dangereuſes, & qu'apperçoivent à peine des yeux qui s'élévent ſouvent au Ciel. *Je vois*, lui dit-il, *que votre maladie n'eſt que dans le cœur & dans l'eſprit; pour votre corps il me paroit dans une parfaite ſanté. Je prie le grand Médecin des ames qu'il vous guériſſe*, & ſortit ſur le champ.

Si cette anecdote eſt vraie, c'eſt la honte de Ninon. Le menſonge, la hardieſſe & l'indécence y ſont pouſſés trop loin; & ce qui me fait imaginer que c'eſt une hiſtoire

faite à plaisir, c'est que je trouve une chanson du même tems adressée à Ninon, où l'on parle, à la vérité, d'un Prédicateur qui pouvoit l'avoir trouvée quelque part, & l'avoir exhortée à changer de vie; mais dans laquelle, loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle, sous quelque prétexte que ce fût, il paroit précisément le contraire. Voici le couplet:

> Ninon passe les jours au jeu;
> Cours où l'amour te porte;
> Le Prédicateur qui t'exhorte,
> S'il étoit au coin de ton feu,
> Te parleroit d'une autre sorte.

Il étoit bien plus plaisant sans doute que Ninon eût envoyé chercher le P. B. & qu'elle eût eu des desseins sur son cœur; il étoit trop simple qu'elle en eût été rencontrée, & que leur conversation fût l'effet du hazard. Dès lors on commente, on ajoute, & l'on fait une histoire à sa fantaisie, qui malheureusement se conserve, & jette dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle est la source de mille anecdotes scandaleuses, dont l'histoire des mœurs de tous les tems & de tous les pays est remplie.

Peut-être y aura-t'il des gens qui souhaiteront que l'anecdote suivante ait aussi peu de fondement. Jusqu'ici nous n'avons

vu à Ninon que des Amans d'un rang & d'un mérite supérieur, * & les talens de Pécour † seront auprès d'eux une foible excuse pour elle.

Quoi qu'il en soit, j'ai su par des gens fort instruits de l'histoire de ce tems-là, que ce Danseur fameux ne lui déplut point, & qu'il fut même le Rival heureux du Comte de Chois.... qu'on a vu depuis Maréchal de France. §

Moins célébre encore par sa valeur que par une probité reconnue & par des vertus solides, cet Amant ne trouvoit pour lui dans Ninon que les sentimens stériles d'estime & de respect, dont il étoit digne; mais que son amour ne lui faisoit point chercher à mériter auprès d'elle. *C'est un très-digne Seigneur*, disoit Ninon; *mais il ne donne jamais envie de l'aimer*. Les fréquentes visites de Pécour l'inquiétoient: il n'osoit se plaindre, & d'ailleurs il doutoit encore du malheur qu'il craignoit, lorsqu'un jour voulant piquer ce Rival indigne de lui, il en reçut une réponse hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le soutenoit.

* *Principiis placuisse viris non ultima laus est.* Horat.

† Célébre Danseur.

§ En 1693.

Pécour s'étoit fait faire un habit assez ressemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce tems-là. Le Comte de Chois... qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-dessus un peu légérement: il lui fit de ces questions ironiques & embarrassantes, dont l'art cruel passe aujourd'hui parmi nous pour une sorte de mérite. Pécour ne put se refuser à la vanité que lui inspiroit son triomphe secret; & le Comte lui demandant encore avec le même ton sous quels Drapeaux il alloit porter ses services, à quel Corps il s'étoit attaché: *Monseigneur*, lui dit-il en le quittant avec fierté, *Je commande un Corps où vous servez depuis long-tems.*

Le Comte prévenu par ses soupçons, entendit aisément ce que cette réponse avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Il ne songea plus à revoir Ninon que pour éclater en injures; mais dès qu'il la revit, il perdit son courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ses dons à la même personne; le Comte ne brilloit pas par ceux de l'esprit. Quel Amant pour Ninon qu'un homme qui ne savoit que soupirer, qui ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ses plaintes, qui ne savoit que dire qu'il aimoit, & n'embellissoit aucun

de ſes ſentimens ! * Le reſpect, l'admiration n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis long-tems gémiſſoit des pourſuites du Comte, lorſque cédant à ſa vivacité ordinaire, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que Cornélie dit à Céſar en le quittant :

Ah! ciel, que de vertus vous me faites haïr!

Ce fut par ce trait de ſatyre, dont peu de gens ſont dignes aujourd'hui, que Ninon parvint à dégouter le Comte des peines qu'il prenoit inutilement pour l'attendrir, & qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avoit point mépriſé l'amour pour ſe livrer ſans gout & ſans choix à tous les Amans que devoient lui donner ſes charmes.

La nature, qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage ſi inégalement entre les femmes, lui en réſervoit un auſſi rare juſqu'ici qu'il le ſera probablement à l'avenir; c'eſt celui de plaire dans un âge où l'eſprit ne peut même ſuppléer la perte de la beauté. A plus de ſoixante ans Ninon inſpira des gouts vifs, & ſurtout une paſſion funeſte, qui la priva d'un

* Ninon diſoit ſouvent qu'il falloit cent fois plus d'eſprit pour faire l'amour, que pour commander les Armées.

fils qu'elle chérissoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

Mr. de G...ay avoit fait élever ce fils sous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître sa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce secret, la bonne éducation qu'il lui faisoit donner, l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre aussi souvent que ses autres exercices pourroient le lui permettre.

Ninon avoit reçu son fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parens venoient la prier d'admettre au nombre de ses amis, pour y prendre, si j'ose le dire, cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre sur tous ceux qui l'approchoient; & comme on reconnoissoit jadis, à ce que dit l'histoire, * les Amans heureux de l'Impératrice Théodore par les gouts singuliers qu'elle leur avoit inspirés, rien n'étoit plus aisé que de distinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour, ceux qui avoient été présentés & admis chez Ninon, par cet air de politesse &

* Voyez le second Fragment de l'Histoire secréte de Procope.

& d'aisance noble qu'ils devoient à ses leçons, & plus encore à l'envie de lui plaire. Mr. de G...ay, qui destinoit son fils à des emplois, où les graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui, & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

Le Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse. De la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de Lenclos, il passa bientôt à des sentimens dont il s'applaudissoit tous les jours, sans oser encore les faire connoître. Il aima long-tems dans le silence & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore davantage, & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenoit avec plus de plaisir : cent fois il ne fut que penser de quelques regards où se peignoit de la tendresse. Le Cavalier en pouvoit-il deviner l'espéce ? Il étoit jeune, vif, amoureux ; il s'y méprit, & des soupirs qu'il ne put retenir auprès d'elle, furent le pre-

mier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

Ninon, allarmée de cet amour que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui les secours de la rigueur, & même de l'absence ; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce caractére & de cet âge est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus souhaiter d'en être aimé, & de forcer son cœur au silence le plus austére. Eh! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, assez désintéressément, pour que de pareils sacrifices ne soient que de légers efforts? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il sut se contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ses larmes & ses sermens ; sermens de n'aimer plus, qu'animoit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée : il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les apparences, tous les masques dont elle a besoin.

Insensiblement, & peut-être malgré lui, le Chevalier perdit de vue les conditions auxquelles il avoit fait sa paix. Ninon, que le premier danger avoit rendu

plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature; ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent: elle crut devoir faire de nouveaux efforts; & l'ayant fait un jour passer dans son cabinet: Levez les yeux sur cette pendule, lui dit-elle, insensé que vous êtes, il y a à présent plus de soixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une passion comme l'amour? Est-ce à mon âge qu'on peut aimer, & qu'on doit être aimée? Rentrez en vous-même, Chevalier; voyez le ridicule de vos désirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laissoit Ninon aux yeux de son fils, telle qu'il l'avoit toujours vue, ne changea rien à des désirs qui devenoient plus vifs à chaque instant. Des larmes coulerent des yeux de cette mere malheureuse, & le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je? O Ciel! s'écria-t'il, qui fait couler ces pleurs? Est-ce la pitié, la tendresse? Mon sort va-t'il changer? Il est affreux, répondit-elle, insensé que vous êtes, laissez-moi, c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage, reprit le Chevalier! Quel poison peut répandre sur la plus

belle vie la douceur de faire encore un heureux ! Est-ce là cette Ninon si tendre & si Philosophe? N'a-t'elle pris que contre moi cette ombre de vertu, qui suffit à son sexe, pour se croire estimable? Quelles chiméres ont donc changé son cœur? Vous le dirai-je? Vous portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous-même : j'ai vu cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes que ma situation vous arrache; parlez, l'indifférence ou la haine les font-elles répandre? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toujours? Arrêtez, Chevalier, lui dit Ninon, il ne tient qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part, je vous en croyois digne : voilà la source de ces regards qui vous ont trompé, & de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de l'amour. Je le vois trop, vos désirs sont l'effet d'une présomption légére. Eh bien, connoissez donc mon cœur, il doit vous ôter toute espérance; il iroit jusqu'à vous haïr, si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entens plus; sortez, & laissez-moi me reprocher des bontés que vous avez si mal interprétées.

L'état de désespoir & de fureur où Ninon apprit que son fils étoit depuis cette derniére conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des désirs aussi violens ; mais la promesse qu'elle avoit faite à Mr. de G...ay, lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder, & Mr. de G...ay lui-même fut le premier à le lui conseiller.

Elle écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour, à telle heure elle avoit à lui parler dans sa petite maison du Fauxbourg Saint-Antoine, * & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa parure! Que d'images trompeuses du plaisir! Il trouva Ninon seule; mais quel abattement, quelle tristesse n'apperçut-il point dans ses yeux! Il se jette à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux, s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ses bras, il est donc des destinées au-dessus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités? & quel mystére me forcez-vous d'apprendre? Ah! vous allez me tromper encore, interrompit-il,

* A Picquepuce.

je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osois attendre. A ce langage obscur, je reconnois votre injustice; vous espérez encore pouvoir me guérir: désabusez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez, est au-dessus de toutes vos forces réunies, au-dessus de tout l'art imaginable, au-dessus même de la raison. En même-tems il semble n'écouter que son yvresse; & se portant à la derniére témérité: Arrêtez, lui dit Ninon indignée, cet affreux amour ne sera point au-dessus des devoirs les plus sacrés; arrêtez-vous, dis-je, monstre que vous êtes, & frémissez d'épouvante: l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur? savez-vous qui vous êtes, & qui je suis? Cette Amante que vous poursuivez.... Eh bien, dit le Chevalier, cette Amante?... Est votre mere, répondit Ninon, vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à mes pieds, qui me parle d'amour: voyez quels sentimens vous avez dû m'inspirer. Mr. de G...ay votre pere, par un excès d'attention & de tendresse pour vous, vouloit vous laisser ignorer votre sort. Ah! mon fils, par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret? Tu sais à quel dégré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuse

existence : voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicatesse ; tu ne l'as pas permis ; reconnois ta mere, ô mon fils ! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondoit en larmes, & serroit étroitement le Chevalier, il sembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il se fait horreur à lui-même, il ne sent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle ; mais il dévore sous le froid dont il est saisi, les mouvemens dont son cœur est agité. Il jette encore les yeux sur sa mere, il les reporte sur la terre, soupire, se léve, s'arrache de son sein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vue égarée, & dans l'épaisseur du premier bosquet qu'il rencontre, il porte la main sur son épée, l'envisage sans frémir, & se précipitant sur elle, tombe sur le sang que jette sa blessure.

Quel horrible spectacle pour Ninon, qui suivant son fils d'assez près, l'apperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuse ! Le sort cruel vouloit ajouter à son malheur l'horrible circonstance de le voir expirer. Ses yeux presque éteints se tournerent sur elle, & dans cet instant même elle y vit encore de l'amour. Le Cheva-

lier mourant sembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent son dernier soupir. *

Les cris qu'avoit arrachés à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans son sang, attirerent heureusement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de se livrer au désespoir. Son fils ne vivoit plus; il falloit du moins dérober au public une histoire aussi funeste, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les mesures convenables.

La raison & la Philosophie lui offrirent en vain des motifs de se consoler d'un événement qu'elle n'avoit pu, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le sein de

* Mr. Le Sage dans son Roman de *Gil-Blas*, Tome troisiéme, a peint cette horrible catastrophe sous les noms supposés de la vieille *Inisilla de Cantarilla*, & du jeune Don *Valerio de Luna*. On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaisanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeste : *Don valerio*, dit-il, *se punit comme un autre Oedipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, & qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne pouvoir le commettre.*

de ses foiblesses, avoit toujours conservé un gout dominant pour une méditation profonde & sérieuse. Ce qui avoit donné lieu à Saint-Evremond de lui dire souvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions*.

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que jamais, à se rendre chere à ses amis, & qu'elle *se contenta*, comme dit Saint-Evremond, *de l'aise & du repos*, *après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.* A la dissipation, à la légéreté de Ninon, succéda la solidité de Mademoiselle de Lenclos, & jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fût jamais assez maîtresse de ce panchant victorieux que la nature lui avoit donné pour la volupté des sens, il paroit qu'elle fit quelques efforts pour le combattre, & l'on sait qu'à propos des cendres qu'on répand un certain jour de l'année sur le front des Chrétiens, elle disoit qu'aux paroles dont se sert le Ministre, il falloit substituer celles-ci. *Il faut quitter ses amours, il faut quitter ses amours.* Ce qu'elle écrit à Saint-Evremond, ne laisse même guères douter qu'elle n'ait rougi de ses foiblesses. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du tems qu'une autre*, dit-elle; *de*

quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue. Cependant toujours digne d'être aimée, persécutée dans tous les tems par des gens enchantés de son mérite, elle eut jusqu'à la fin de sa vie, des momens où elle ne put se refuser, en dépit de la morale & des réflexions, aux attraits d'une reconnoissance peu bornée.

L'illustre Abbé de Chaulieu, cet Anacréon de notre tems, qu'on avoit appellé à son entrée dans le monde, *le Poëte de la bonne compagnie*, paroit avoir été plus heureux que son maître Chapelle auprès de Mademoiselle de Lenclos, qu'il ne put se défendre d'aimer. Le Prieuré de Fontenay, où elle accompagna plus d'une fois Madame la Duchesse de B.... & le Chevalier d'Or.... vit soupirer souvent ce Poëte ingénieux, que la Duchesse accabloit pourtant de plaisanterie, sur le défaut de ces talens réels qu'il n'est pas aisé de croire inutiles à l'amour.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guères douter que Mademoiselle de Lenclos n'ait écouté ses soupirs : elle passoit cependant dès lors pour n'avoir plus d'Amans en titre. Le Baron de Banier, * fils du célébre

* Il fut tué en 1683 en Angleterre par le Prince Philippe de Savoye.

Général Suédois, avoit été le dernier de ceux qu'on avoit connus ſous ce nom.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avoit fait auprès d'elle d'inutiles tentatives, & ne pouvant vaincre ſa réſiſtance, il confia à ſon eſprit le ſoin injuſte de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les ames de ne point ſe laiſſer corrompre par cette Philoſophie, dont la volupté ſemble être la baſe. L'effort de joindre à l'amour des *plaiſirs*, celui de la ſageſſe humaine, rend Epicure inimitable, & par conſéquent dangereux pour le plus grand nombre. Mademoiſelle de Lenclos jouiſſoit preſque *ſeule* du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avoit vu les vers que l'amour avoit arrachés à Chapelle * pour Mademoiſelle de Lenclos : on n'ignoroit pas qu'il avoit toujours paru un des plus grands admirateurs des qualités même qui la rendoit ſi eſtimable : cependant il ne rougit pas de ſe démentir au point de bleſſer à la fois les droits de l'amour & de l'amitié, en voulant lui donner des ridicules, qu'il ne put faire tomber que ſur ſon âge, comme on va le voir par les vers ſuivans :

* Voyez le Recueil des Poëſies de Chapelle.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car à bien compter son âge,
Elle peut avoir vêcu
Avec ce grand personnage.

Mademoiselle de Lenclos rit sans doute de cette plaisanterie avec ses amis : elle étoit incapable de la petitesse qu'il y auroit eu de s'en offenser : on sent combien de pareils coups devoient frapper loin de leur objet. Elle avoit appris depuis long-tems de son ami Mr. de la Rochefoucault, que *la vieillesse est l'enfer des femmes*, & cet enfer ne l'avoit jamais effrayée. Trop Philosophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle estimoit peu, & à qui elle avoit toujours préféré la force de l'esprit, elle le voyoit avec tranquilité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ces momens de gayeté où elle s'abandonnoit aux graces de son imagination riante & toujours féconde, qu'elle imita le mot irréligieux de ce Roi d'Arragon, qui souhaitoit d'avoir assisté au Conseil de la Divinité, au moment de la création, lorsqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle auroit pu donner à la Providence, elle n'auroit pas manqué d'appuyer sur celui de

placer les rides où les Dieux du Paganisme avoient caché l'endroit foible d'Achille.

Il est vrai qu'elle eut toujours beaucoup moins à se plaindre qu'une autre, des ravages que fait le tems sur la beauté. C'est par elle, dit Saint-Evremond, que la nature devoit commencer à faire voir qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la suite à ce qu'on appelle communément l'âge de la *décrépitude*, elle n'en eut jamais le dégout & la laideur ; elle conserva même toutes ses dents & presque tout le feu de ses yeux, au point qu'on disoit d'elle dans les derniéres années de sa vie, qu'on pouvoit encore y lire toute son histoire.

L'avanture de Noctambule ou du petit homme noir, qui étoit venu trouver Mademoiselle de Lenclos à vingt ans pour lui assurer une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, avoit plus de vraisemblance qu'il n'en falloit pour être crue par tous les amis du merveilleux : peut-être même l'Abbé Servien, qui s'étoit avisé de faire courir cette histoire sur son compte, lorsqu'elle avoit soixante & quinze ans, trouva-t'il des gens qui lui disputerent l'invention de cette galanterie.

Rien n'étoit plus célébre alors que la société de Mademoiselle de Lenclos, par

qui le choix distingué des personnes qui la composoient, Mesdames de la Fayette & de la Sabliére, dont elle comparoit la premiére *à ces riches campagnes si fertiles en fruit*, & la seconde *à un joli parterre émaillé de fleurs qui charment les yeux*, se trouvoient le plus réguliérement qu'elles le pouvoient chez elle, avec l'illustre Mr. de la Rochefoucault, qui jusqu'à sa mort honora Mademoiselle de Lenclos de l'amitié la plus constante & de l'estime la plus forte. Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulanges, Madame de Torp, la Duchesse de Bouillon même préféroient sa maison à toutes les autres, & ne se lasserent jamais du plaisir de la voir & de l'entendre.

Des vers que fit l'Abbé Regnier Desmarais sur le retour de sa santé, * nous ap-

* Clusine, qui dans tous les tems
Eut de tous les honnêtes gens
L'amour & l'estime en partage,
Qui toujours pleine de bon sens,
Sut de chaque saison de l'âge
Faire à propos un juste usage,
Qui dans son entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,
Avec la politesse & la solidité,
Et que le Ciel doua d'un esprit droit & sage,
Toujours d'intelligence avec la vérité,
Clusine est, grace au Ciel, en parfaite santé.

prennent le danger de la perdre qu'avoient couru ses amis : à son âge une maladie ne pouvoit être que cruelle, & quoiqu'elle parût entiérement rétablie, la perte d'une partie de ses forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il est si doux de conserver, lorsqu'on a senti la douleur d'en être privé.

C'étoit à cinq heures du soir qu'on se rassembloit chez elle en hyver, dans un appartement orné des portraits de ses principaux amis, de ses meilleures amies, & de quelques tableaux des meilleurs Peintres. Elle habitoit l'été un autre appartement qui donnoit sur le Boulevart, & dans lequel elle avoit un salon, où étoit peinte à fresque toute l'histoire de Psiché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ses amis, elle les avoit tous habitués à la laisser jouir à neuf heures du repos, dont son tempérament, affoibli & quelquefois infirme, avoit si grand besoin.

Presque tous les hommes illustres qui l'avoient connue dans sa jeunesse, ceux de la nouvelle Cour, qui par les qualités du cœur & de l'esprit, ne s'éloignoient pas encore de ces premiers, composoient tous les jours son cercle. La rue des Tournelles * qu'elle habitoit depuis long-tems,

* Au Marais.

étoit une des plus fréquentées de Paris; on avoit même donné à ses meilleurs amis le nom singulier d'*Oiseaux des Tournelles.*

C'étoit alors un honneur distingué d'oser se parer de ce titre. Le Comte de Charleval sur-tout s'honoroit fort de ce nom, qui lui rappelloit sans cesse le bonheur dont il avoit presque toujours joui, de vivre familiérement avec la femme la plus étonnante & la plus aimable de son tems. Son amour décidé pour la volupté douce & tranquile, la délicatesse de son esprit & de ses talens, * lui avoient mérité toute la confiance de Mademoiselle de Lenclos. Dans un âge déja fort avancé, *son esprit avoit conservé tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse désirable dans les véritables amis.* Tel est l'éloge qu'en fait Mademoiselle de Lenclos, dans une Lettre qu'elle écrit à Saint-Evremond, en lui apprenant la mort de cet ami commun † qu'elle re-

* Scaron, qui étoit ami particulier de Mr. de Charleval, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son gout, disoit que les *Muses ne le nourrissoient que de blanc manger & d'eau de poulet.*

† Mr. de Charleval, quoique d'une foible complexion, vécut quatre-vingt ans : il mourut en 1693. *La nature qui lui avoit donné un corps si délicat & si bon tout ensemble, lui avoit fait un esprit tout de même.* Vigneul de Marv.

grette avec une ſenſibilité digne de ſon cœur : *Sa vie & celle que je méne actuellement*, dit-elle, *avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'eſt plus que mourir ſoi-même que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ſes Lettres & de ſes Poëſies, qu'il avoit rendues peu communes, tomba malheureuſement après ſa mort, entre les mains de Mr. de Ris, ſon neveu, premier Préſident du Parlement de Normandie; & ce Magiſtrat, dit Vigneul de Marville, *je ne ſais par quel tour de penſée, ne voulut point enrichir le Public de ſi beaux ouvrages.* On peut aiſément juger de la perte qu'on a faite, par les graces & la facilité du petit nombre de morceaux qui ſont venus juſqu'à nous, malgré la modeſte indifférence de cet Auteur pour la réputation, & les craintes peu juſtes de ſon héritier. Le couplet de chanſon qu'il fit ſur le nom d'*Oiſeaux des Tournelles*, par lequel on déſignoit, comme je l'ai dit, les amis de Mademoiſelle de Lenclos, n'eſt point aſſez connu, & ne peut que rendre ces Mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la ſociété de ſon amie!

Je ne ſuis plus Oiſeau des champs,
Mais de ces Oiſeaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tout tems,

Et qui plaignent les Tourterelles
De ne se baiser qu'au Printems.

La disgrace & l'éloignement de Mr. de Saint-Evremond n'avoient jamais fait oublier à Mademoiselle de Lenclos son ancien ami, & dans les premiers tems où il souhaitoit encore que la Cour voulût le rappeller de l'exil auquel il s'étoit condamné lui-même, elle employa le crédit de tous les gens en faveur, pour obtenir la grace de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avoit à se reprocher que quelques traits de légéreté contre un Ministre dont il avoit eu sujet de se plaindre, & qui d'ailleurs étoit mort avant que l'offense eût éclaté. Messieurs de Lionne, de Lauzun & l'inimitable Comte de Grammont, tous trois amis de Mademoiselle de Lenclos, avoient été à la tête de ceux qui faisoient le plus d'efforts pour faire revenir Mr. de Saint-Evremond dans sa Patrie; mais leurs tentatives avoient été inutiles, & l'on ne vint à bout d'adoucir l'esprit de Louis le Grand, que dans un tems où ce Philosophe se trouvant trop vieux pour se transplanter, aima mieux rester avec des gens accoutumés à sa loupe & ses cheveux blancs, que de reparoître dans une Cour où il

craignoit de n'être reconnu que du Comte de Grammont au plus. *

Mademoiselle de Lenclos avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien ami, & quatre ans avant le refus qu'il fit de sa grace, elle lui avoit écrit pour savoir si un Ouvrage qui paroissoit sous son nom, & qui avoit pour titre : *Réflexions sur la Doctrine d'Epicure*, étoit véritablement de lui. Mr. de Saint-Evremond lui répondit, qu'il n'en étoit pas l'Auteur, † & quelque tems après, il lui adressa, sous le nom de *Moderne Léontium*, son discours sur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle & bien plus commode que l'Auteur des Réflexions. Il jugeoit, avec assez de vraisemblance, qu'Epicure n'avoit pas voulu recommander une volupté plus dure que la vertu des Stoïciens, qu'une volupté sans ame & sans mouvement, & comme il le dit, *une volupté sans volupté*.

Le détail qu'il fait à Mademoiselle de Lenclos de la vie de ce Philosophe qu'elle avoit toujours aimé, étoit en quelque fa-

* Ce fut avant la déclaration de la Guerre de 1689, que le Comte de Grammont lui écrivit de la part des Ministres, qu'il étoit maître de revenir.

† Elles étoient de Sarrazin.

çon celui de ses plaisirs, & de la morale qu'elle avoit toujours suivie, peut-être moins par principes, que par cet instinct de raison qu'elle avoit écouté sur le choix & le gout des choses dont elle avoit cru pouvoir honnêtement accorder l'usage à ses sens. *On ne croira pas*, dit Mr. de Saint-Evremond, *qu'Epicure ait passé tant de tems avec Léontium & avec Thémista à ne faire que philosopher; mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il vouloit que la sobriété fût une économie de l'appétit, & que le repas qu'on faisoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire.... Il dégageoit les voluptés de l'ingratitude qui les précéde, & du dégout qui les suit.*

Mr. de Saint-Evremond pouvoit avoir conçu cette idée d'Epicure; mais il peignoit son amie, il se peignoit lui-même en traçant le portrait du Philosophe Grec. Mademoiselle de Lenclos dut se reconnoître à ce tableau, & s'applaudit sans doute de ressembler encore autant au plus fameux Sectateur de la volupté. *Tout le bon sens*, disoit-elle sans cesse à ses amis, *ne va qu'à se rendre heureux, & pour cela,*

ajoutoit-elle, *il n'y a qu'à juger de tout sans prévention.* Mademoiselle de Lenclos n'avoit jamais eu d'autres maximes, & elle ne les quitta jamais : aussi se vantoit-elle de connoître à fond le prix d'une vie voluptueuse ; elle vouloit même qu'on lui rendît justice là-dessus.

L'Ouvrage que Mr. de Saint-Evremond venoit de lui envoyer, l'avoit entiérement rassurée sur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne fût, comme on le croyoit à Paris, l'Auteur des tristes Réflexions sur la doctrine d'Epicure. Elle vit avec joie qu'il étoit toujours digne de son amitié, & que son cœur n'avoit pas plus changé que le sien. La correspondance de Lettres qu'ils eurent tout le reste de leur vie, ne fut presque qu'une confidence mutuelle du bonheur dont ils jouissoient tous les deux d'aimer & de jouir encore des plaisirs dans un âge où les autres hommes ne respirant que les dégouts & l'ennui, les répandent sans cesse autour d'eux.

Ils se recommandoient l'un à l'autre les personnes qu'ils considéroient assez pour les croire dignes de cet avantage, & Madame la C... de Sand... ne parle encore qu'avec la plus grande reconnoissance du service que lui rendit Mr. de Saint-Evre-

mond, en lui procurant la connoissance de Mademoiselle de Lenclos, lorsqu'elle vint en France pour sa santé avec le Docteur Morelli.

Fille du fameux Comte de Roch... Madame de Sand... jeune, mais née avec les talens de l'esprit qu'elle avoit hérités de son pere, eut l'art de ne point paroître étrangére dans un cercle aussi difficile à contenter que celui de la rue des Tournelles. Mademoiselle de Lenclos, qui jugeoit dès lors du mérite supérieur auquel elle devoit s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Madame de Sand....* dit-elle dans une de ses Lettres, *m'a donné mille plaisirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas sur mon déclin être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit & plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.*

Ce seroit affoiblir l'idée que conserve encore Madame la Comtesse de Sand.... de son ancienne amie, que d'essayer de la peindre dans ces Mémoires. C'est assez de dire que quarante-six années n'ont rien diminué de ses regrets, & que le nom de Mademoiselle de Lenclos réveille tous les jours dans son cœur les sentimens d'estime & d'admiration qu'elle conçut pour elle sur la fin de l'autre siécle.

Je ne parlerois point ici de Mr. R... surnommé le Grec, si ce qu'on sait de lui avec Mademoiselle de Lenclos, n'étoit pas une preuve de ce que j'ai dit sur les soins qu'elle prenoit de former le cœur & l'esprit des gens qui la fréquentoient. Le peu de succès qu'elle avoit eu avec Mr. R... la fit repentir plus d'une fois des peines inutiles qu'elle avoit prises. *J'ai été la dupe de son érudition Gréque*, disoit-elle, *aussi l'ai-je banni de mon école, parce qu'il a toujours pris la Philosophie & le monde à gauche, & qu'il n'est pas digne d'une société aussi sensée que la mienne. Quand Dieu eut fait l'homme*, ajoutoit-elle quelquefois, *il se repentit; je suis de même à l'égard de R...*

Quelques Mémoires particuliers mettent sur le compte de ce même Mr. R.... l'anecdote singuliére qu'on donne plus communément à l'Abbé Géd..... Mais comment peut-on imaginer qu'avec le mécontentement où elle étoit du premier de ces hommes, elle ait pu se résoudre à faire revenir encore un instant Ninon pour lui? L'Abbé Géd.... étoit bien plus fait pour remporter cette étonnante victoire qu'il n'a jamais désavouée fortement.

Il sortit des Jés... avec l'Abbé Frag... en 1694, c'est-à-dire, lorsque Mademoiselle de Lenclos avoit soixante & dix-

neuf ans. Tous deux firent presque aussitôt connoissance avec elle & avec Madame de la Sabliére, & tous deux étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talens ce que l'étude du Cloître & du Cabinet même ne leur avoit jamais offert. L'Abbé Géd... s'attacha sur-tout à Mademoiselle de Lenclos, dont le gout & les lumiéres étoient des guides si sûres. La reconnoissance se joignit bientôt à l'estime & à l'admiration, & le jeune disciple sentit des désirs qu'on ne crut pas réels sans doute; mais qu'il rendit si pressans, qu'il réveilla dans un cœur presque éteint, une foible étincelle de ce feu dont il avoit brûlé jadis. Le terme de quatre-vingt ans, auquel Mademoiselle de Lenclos promit de mettre fin à ses rigueurs, n'épouvanta point l'amoureux Abbé, qui connoissoit l'axiome de Phriné, * & qui força sa bienfaitrice de lui tenir sa parole au tems qu'elle lui avoit fixé.

Puisque la maison de Mademoiselle de Lenclos étoit le rendez-vous de tous les talens & de tous les mérites, il étoit bien naturel qu'on y vît le célébre Mr. de Fon-

* *Multi bibunt fæcem ob vini nobilitatem.*

Fontenelle, qui jouissoit déja d'une grande réputation dans les Lettres, & dont l'esprit sur-tout avoit des charmes qui le faisoient désirer par-tout.

Ami du fameux Mr. Hughens, un des grands Mathématiciens du dernier siécle, il le présenta à Mademoiselle de Lenclos, pendant le séjour qu'il fit à Paris, lorsqu'il eut été nommé Ambassadeur des Etats-Généraux en France : le plaisir qu'il sentit à la voir, & sur-tout à l'entendre chanter & s'accompagner de son luth, excita dans son cœur un si grand ravissement, qu'il ne put se refuser à l'envie de le lui témoigner par ce Quatrain, que Mr. de Fontenelle lui présenta de sa part : des vers faits dans une langue étrangére par Mr. Hughens, qui d'ailleurs étoit beaucoup plus Géométre que Poëte, ne pouvoient être que très-singuliers, & c'est par ce seul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces Mémoires :

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux ;
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux ;
Pour le dernier de tous, & cinquiéme qui reste,
Il faut être galant & leste.

Les femmes courent après Mademoiselle de Lenclos, dit Madame de Coulanges

dans une de ses Lettres, * *comme d'autres gens y couroient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple?* Cette réflexion n'étoit pas celle de Mademoiselle de Lenclos, qui regrettoit peu ses anciens plaisirs, & chez qui l'amitié avoit presque toujours eu des droits aussi forts & aussi sacrés que l'amour. D'ailleurs, ce qu'écrivoit alors Madame de Coulanges, se trouve démenti par une Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges. *Corbinelli*, dit-elle, *me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de Lenclos. Ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoique dise Madame de Coulanges, & les hommes & les femmes; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.*

Le même Recueil de Lettres d'où ces faits sont tirés, nous apprend qu'en 1696. la santé de Mademoiselle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos*, dit Mr. de Coulanges, *a un rhume qui ne me plaît point.* Et quelque tems après, écrivant à la même personne: *Notre pauvre Lenclos*, dit-il, *a aussi une petite*

* Voyez le Recueil des Lettres choisies, page 83.

fiévre lente avec un petit redoublement les soirs, & un mal de gorge qui inquiéte ses amis. Cette incommodité n'eut point de suites plus fâcheuses alors que de l'affoiblir encore plus; mais sa Philosophie la conduisoit, comme elle le dit, *à se contenter du jour où l'on vit, le lendemain à oublier le jour qui l'a précédé, & à tenir à un corps usé, comme à un corps agréable.* C'est ainsi que Mademoiselle de Lenclos passoit les restes de sa vie, dont elle voyoit sans effroi le terme s'approcher. *Si l'on pouvoit croire*, dit-elle, *comme Madame de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.*

Madame Scaron, qu'on appelloit alors Marquise de Maintenon, & qui au rapport de Madame de Sévigné, *passoit pour s'être attaché le Roi par un commerce d'amitié & par une conversation sans contrainte & sans chicane*, n'avoit jamais entiérement oublié Mademoiselle de Lenclos, son ancienne amie, qui de son côté l'avoit vue sans surprise & sans envie, passer à l'état brillant dont elle jouissoit depuis longtems, lorsqu'elle reçut de sa part des témoignages les plus flatteurs de son souvenir.

Elle fit offrir à Mademoiselle de Lenclos un logement à Versailles auprès d'el-

le : son intention, à ce qu'on dit, étoit de procurer au Roi le plaisir de voir & d'entendre souvent une personne, qui à quatre-vingt-cinq ans jouissoit encore, malgré ses infirmités, de la même vivacité d'esprit & de ce gout si délicat & si parfait, qui dans tous les tems avoient contribué à sa grande réputation, beaucoup plus que ses charmes & ses foiblesses. Mais Mademoiselle de Lenclos, qui étoit née pour la liberté, & qui n'avoit jamais su sacrifier sa Philosophie tranquile à l'espoir de la plus haute fortune, ne répondit point aux vues de son amie, qu'elle remercia de ses offres, en lui faisant dire qu'il étoit trop tard pour aller apprendre l'art de dissimuler & de se contraindre, qu'elle n'avoit jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut de se trouver un jour à la Tribune de la Chapelle de Versailles, où Louis le Grand devoit passer, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de voir une fois au moins cette merveille étonnante de son regne.

Ce que l'on sait de plus étonnant des derniéres années de sa vie, c'est la visite que lui fit le jeune Arrouet, encore enfant. Mademoiselle de Lenclos l'examina avec une attention singuliére, & parut démêler dans les réponses ingénieuses &,

vives qu'il lui fit, les talens prodigieux qui devoient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre siécle. La passion des vers & l'amour de la gloire, sembloient déja s'annoncer chez lui, & Mademoiselle de Lenclos se fit un plaisir de les fortifier par les conseils qu'elle lui donna de s'y livrer : l'amitié qu'elle se sentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par son testament une somme qu'elle destinoit à lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mademoiselle de Lenclos! Quel heureux début pour Mr. de Voltaire!

La santé de Mademoiselle de Lenclos s'affoiblissoit tous les jours; & dès qu'elle se vit assez mal pour craindre la mort, elle osa l'envisager avec tranquilité; elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, & sa raison n'en fut point troublée. On dit même que la derniére nuit de sa vie, * ne pouvant dormir, elle fit ces quatre vers qui peuvent frapper du moins par leur circonstance :

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir
  Qui puisse ébranler mon courage;
  Je suis en âge de mourir,
  Que ferois-je ici davantage?

* Elle mourut le 17 Octobre 1706.

Fin de la premiére Partie.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS.
SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Virg. Georg. Liv. II.

Nouvelle Édition corrigée.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LVIII.

(2)

ENVOI.

JE vous envoie, Madame, les Lettres de feu Mademoiselle de Lenclos au Marquis de Sévigné; & quelle que soit ma soumission à vos moindres volontés, je ne puis vous le dissimuler, ce n'est pas sans effort que je me détermine à vous confier ce Recueil. Si vous faites attention que c'est l'unique ouvrage qui nous reste d'une femme, aussi célébre par la supériorité de son génie, que par les charmes de sa personne, vous sentirez aisément combien l'avantage d'être le seul possesseur de ce Manuscrit, augmente encore son prix à mes yeux : aussi compté-je beaucoup sur la reconnoissance qu'exige de vous un si grand sacrifice. Au surplus, puisse la lecture que vous ferez de ces Lettres, ne rien diminuer de l'idée avantageuse que vous en avez prise, & que nous en donne l'Abbé de Châteauneuf dans son Dia-

logue ſur la Muſique des Anciens: il déſigne Mademoiſelle de Lenclos ſous le nom de *Léontium*, & dans l'éloge qu'il en fait, il n'oublie pas ſon talent pour le ſtyle épiſtolaire.

„ Les Lettres de *Léontium*, dit-il, après avoir blâmé l'affectation de celles de Balſac & de Voiture, „ ont „ toujours également plu, parce „ que ce ſont des Lettres. Quoi-„ que le tout en ſoit ſingulier, & „ qu'elles ſoient remplies de mora-„ les, & toutes brillantes d'eſprit, „ elles n'ont rien de recherché. „ Comme la morale y eſt toujours „ aſſaiſonnée par l'enjoûment, & „ que l'eſprit ne s'y montre que ſous „ les apparences d'une imagination „ libre & naturelle, elles ne diffé-„ rent en rien de ſa converſation, „ & il eſt impoſſible de ne pas ſen-„ tir qu'en écrivant à ſes amis, elle „ croit elle-même leur parler.

C'eſt à vous, Madame, à juger ſi ce que je vous envoie, répond à ce que vous venez de dire, & ſi cet

éloge n'eſt pas l'ouvrage d'un Juge prévenu. La ſeule grace que j'oſe vous demander, Madame, c'eſt de vous ſouvenir de la promeſſe que vous m'avez faite de ne communiquer à perſonne les Lettres que je vous confie. Ceux qui pourroient les lire, n'auroient peut-être pas pour les négligences que ſe permet une femme, toute l'indulgence qui lui eſt dûe. Qui pourroit d'ailleurs, dans le ſiécle où nous ſommes, s'amuſer de cette lecture ? On n'y trouveroit, ni portraits malins, ni obſcénités, ni irréligions ; &, ſi l'on en croit bien des gens, il n'y a guères que ce genre d'ouvrages qui puiſſe plaire aujourd'hui.

Mademoiſelle de Lenclos écrit du cœur, de l'amour & des femmes. Quelle matiére ! & qui pouvoit mieux qu'elle la développer ? Avec la tournure d'eſprit qu'elle avoit, elle n'a pu voir les hommes ſans les étudier & ſans les connoître. Vous ſavez comme moi, par ce qu'en ont dit

les Auteurs de ſon tems, qu'elle ne recevoit chez elle que les plus aimables gens de la Cour. Les hommes les plus illuſtres par leurs talens, recherchoient ſon commerce & ſon amitié; ils profitoient même, ſans rougir, de ſes conſeils.

* ,, La maiſon de Mademoiſelle
,, de Lenclos, cette célébre Ninon,
,, étoit le rendez-vous de ce que
,, la Cour & la Ville avoient de gens
,, polis & eſtimables par leur eſprit.
,, Les meres les plus vertueuſes bri-
,, guoient pour leurs fils, qui étoient
,, dans le monde, l'avantage d'être
,, admis dans une ſociété aimable
,, qu'on regardoit comme le centre
,, de la bonne compagnie. L'Abbé
,, Gedoyn n'eut qu'à s'y montrer
,, pour y être gouté, & il y aquit
,, des amis qui s'intéreſſerent vive-
,, ment à ſa réputation & à ſa for-
,, tune.

En un mot, tous les Auteurs qui

* Voyez la Vie de Mr. l'Abbé Gedoyn, à la tête de ſes Oeuvres diverſes, imprimées en 1745.

en ont parlé, nous apprennent qu'elle avoit dans l'esprit autant d'agrément que de solidité. C'étoit une Philosophe, mais une Philosophe aimable. " Elle joint, dit l'Abbé de Châ-
„ teauneuf, toutes les vertus de
„ notre sexe aux graces du sien,
„ en dépit duquel elle s'est mise au
„ rang des Hommes Illustres.

Le portrait qu'en fait Saint-Evremond dans une des Lettres qu'il lui écrit, achéve cet éloge; il le termine par ces vers:

„ L'indulgente & sage Nature
„ A formé l'ame de Ninon
„ De la volupté d'Epicure
„ Et de la vertu de Caton.

Je ne vous citerai plus qu'un trait de l'Abbé de Châteauneuf, pour achever de vous donner une idée juste de cette fille célébre; c'est celui où il parle de la façon dont elle pensoit sur l'amour & sur l'amitié.

Vous connoitrez par la lecture de ses Lettres, de quelle importance est cette derniére citation.

„ Comme le premier usage qu'elle
„ a fait de sa raison, dit-il, a été de
„ s'affranchir des erreurs vulgaires,
„ on ne peut pas être plus éloigné
„ qu'elle l'est de l'erreur insensée de
„ ceux, qui, sous le nom de belle
„ passion, voudroient presque éri-
„ ger l'amour en vertu ; l'amour
„ qu'elle n'a jamais pris que pour
„ ce qu'il est, pour un gout fondé
„ sur les sens, pour un sentiment
„ aveugle, qui ne suppose aucun
„ mérite dans l'objet qui le fait naî-
„ tre, ni ne l'engage à aucune re-
„ connoissance ; en un mot, pour
„ un caprice dont la durée ne dé-
„ pend point de nous, sujet au dé-
„ gout & au repentir. Ce qui sem-
„ bloit lui donner encore plus de
„ droit de le traiter ainsi, c'est qu'elle
„ réservoit toute son estime & toute
„ sa confiance pour l'amitié qui lui
„ a toujours paru une liaison res-
„ pectable, & dans laquelle elle ne
„ s'est jamais permis ni légéreté,
„ ni refroidissement, jusqu'à faire

„ avouer à ſes Amans qu'ils n'a-
„ voient point de Rivaux plus à
„ craindre que ſes amis.

Il ſeroit ſans doute dans l'ordre que je vous fiſſe part de ce que j'ai pu recueillir des Anecdotes de la vie de mon Auteur; mais c'eſt un morceau d'Hiſtoire galante, réſervé à une plume plus digne & plus capable de le traiter que la mienne. Liſez donc, Madame, & ſi ce que je vous envoie vous amuſe, je me ferai un grand plaiſir de vous communiquer ce qui me reſte de ces Lettres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXPLICATION D'EMBLÊME.

Comme on ne sauroit douter, en voyant les Lettres de la célébre Ninon de Lenclos, que son principal objet n'ait été de faire voir que la Métaphysique d'Amour est une illusion de la vanité, & que le cœur est réellement maîtrisé par les sens, on n'a point trouvé d'Emblême plus propre à rendre cette idée, qu'en se représentant la Philosophie, tenant d'une main le Miroir de la Vérité, & de l'autre dépouillant l'Amour du voile dont il cherche à se couvrir.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE I.

MOi, Marquis, me charger de votre éducation! vous guider dans la carriére où vous allez entrer! c'eſt trop exiger de mon amitié pour vous. Vous le ſavez : quand une femme, qui n'eſt plus de la premiére jeuneſſe, paroit prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on dit qu'elle veut le mettre dans le monde, & vous n'ignorez pas la malignité avec laquelle on ſe ſert de cette ex-

preſſion. Je ne veux donc point m'expoſer à l'application qu'on pourroit m'en faire. Tout ce que je puis pour votre ſervice, c'eſt d'être votre Confidente. Vous me ferez part de toutes les ſituations où vous vous trouverez; dans l'occaſion, je vous dirai ma penſée, & je tâcherai de vous aider à connoître votre propre cœur & celui des femmes.

Cependant quelque plaiſir que j'enviſage dans ce commerce, je ne me diſſimule pas les difficultés de mon entrepriſe. Le cœur, qui ſera le ſujet de mes Lettres, ſait réunir tant de contraſtes, que quiconque en parle, doit néceſſairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le ſaiſir, & l'on n'embraſſe qu'une ombre. C'eſt un vrai Caméléon : vu de différens côtés, il préſente des couleurs toutes oppoſées, & qui n'en exiſte pas moins dans le même ſujet. Vous devez donc vous attendre à lire bien des ſingularités. Mais enfin je vous propoſerai mes idées; elles pourront ſouvent vous paroître plus ſingulières que vraies : ce ſera à vous à les apprécier. J'ai d'ailleurs un ſcrupule dans l'ame. Je prévois que je ne pourrai guères être ſincère ſans médire un peu de mon ſexe. Mais vous voulez ſavoir ce que je penſe ſur l'amour, & ſur

tout ce qui y a rapport, & je me ſens aſſez de courage pour vous parler avec franchiſe.

Je ſoupe ce ſoir chez Mr. de la R. F. C. avec Madame de la Sabliére & La fontaine. Si vous voulez être des nôtres, ce dernier vous régalera de deux contes nouveaux, qui, m'a-t'on dit, ne déparent point leurs aînés. Venez, Marquis.... Mais cependant n'ai-je rien à craindre dans le commerce que nous projettons? L'amour eſt ſi malin! J'examine mon cœur; non, il eſt occupé ailleurs, & les ſentimens qu'il a pour vous, reſſemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, ſi la tête me tournoit un jour, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous allons donc faire enſemble un cours de Morale. Oui, Monſieur, de Morale! Mais que ce mot ne vous allarme point; il ne ſera queſtion que de galanterie, & elle influe trop ſur les mœurs, pour ne pas mériter une étude particuliére.... Notre projet me rit infiniment. Cependant en vous parlant trop ſouvent raiſon, ne vous ennuyerai-je point quelquefois? c'eſt une de mes inquiétudes: car, vous le ſavez, je ſuis une raiſonneuſe impitoyable, quand je m'y mets. Avec un

autre cœur que celui que vous me connoiſſez, j'aurois fait le Philoſophe le plus complet qu'on eût jamais vu. Adieu, nous commencerons quand il vous plaira.

LETTRE II.

OUi, Marquis, je vous tiendrai parole, & dans toutes les occaſions je dirai la vérité, duſſé-je la dire à mes propres dépens. J'ai plus de fermeté dans l'eſprit que vous ne l'imaginez, & je crains bien que la ſuite de notre commerce ne vous faſſe penſer que quelquefois je pouſſe cette vertu juſqu'à la ſévérité. Mais ſouvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, & que je ſuis homme par le cœur & par l'eſprit. Voici la méthode que je veux ſuivre avec vous. Comme je ne demande pas mieux que de m'éclairer moi-même, avant de vous communiquer mes idées, mon deſſein eſt de les propoſer à l'excellent homme chez lequel nous ſoupames hier. Il eſt vrai qu'il n'a pas trop bonne opinion de la pauvre humanité; il ne croit non plus aux vertus qu'aux revenans. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foibleſſes humaines, vous donnera, je crois,

l'espéce & la dose de Philosophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons au surplus de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégout & l'ennui vous suivent par-tout. Vous cherchez la solitude, & dès que vous en jouissez, elle vous lasse; vous ne savez, en un mot, à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi; car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter, & je ne sais si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *Mesaise*, que vous éprouvez, n'a point d'autre cause que le vuide où se trouve votre cœur. Ce cœur est sans amour, & il est fait pour en ressentir. Vous avez précisément ce qu'on appelle le besoin d'aimer. Oui, Marquis, la nature en nous formant, nous a donné une portion de sentimens qui doivent s'exercer sur quelque objet. Votre âge est fait pour les agitations de l'amour; tant que ce sentiment ne remplira pas votre cœur, il vous manquera toujours quelque chose: l'inquiétude dont vous vous plaignez, ne

finira point. En un mot, l'amour eſt l'aliment du cœur comme les mêts le ſont du corps : aimer, c'eſt remplir le vœu de la nature, c'eſt ſatisfaire à un beſoin. Mais, s'il eſt poſſible, faites en ſorte que chez vous l'amour n'aille pas juſqu'à la paſſion. Pour vous garantir de ce malheur, je ſerois preſque tentée d'approuver le conſeil que l'on vous donne, de préférer à la compagnie de ces femmes, capables de vous inſpirer autant d'eſtime pour elles que d'amour, le commerce de celles qui ſe piquent d'être plus amuſantes que ſolides. A votre âge, ne pouvant penſer à prendre un engagement ſérieux, on n'a pas beſoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit y chercher qu'une Maîtreſſe aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du tems forcent à ne plus ſe faire valoir que par les grandes qualités, eſt excellent pour un homme, qui, comme elles, eſt ſur le retour. Pour vous ces femmes ſeroient trop bonne compagnie, ſi j'oſe m'expliquer ainſi. Il ne nous faut de richeſſes qu'à proportion de nos beſoins ; & ce que vous avez à faire de mieux, c'eſt, je crois, de vous attacher à celles qui joignent à une figure aimable, de la douceur dans

le commerce, de la gayeté dans l'humeur, du gout pour les plaisirs de société, & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas.

Aux yeux d'un homme raisonnable elles paroissent trop frivoles, me direz-vous; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de sévérité? Soyez persuadé, Marquis, que si malheureusement elles aqueroient plus de solidité dans le caractére, elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides! eh! ne les trouvez-vous pas dans un ami?... Vous dirai-je tout? Ce n'est point de nos vertus que vous avez besoin; mais de notre enjoûment & de nos foiblesses. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui seroit estimable à tous égards, deviendroit trop dangereux pour vous. Jusqu'à ce que vous puissiez penser au contract, vous ne devez chercher qu'à vous amuser avec les Belles: un gout passager doit seul vous y attacher: gardez-vous de vous en occuper plus sérieusement; car je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaise fin.

Si vous ne pensiez pas plus solidement que la plupart des jeunes gens, je vous parlerois sur tout un autre ton; mais je m'apperçois que vous êtes prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivo-

TAYLOR INST. OX

lité. Il ne faudroit donc vous attacher qu'à une femme, qui, comme un enfant aimable, vous amusât par d'agréables folies, par de légers caprices, & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous dise ce qui rend l'amour dangereux? c'est l'idée sublime que l'on s'avise quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour pris comme passion, n'est qu'un instinct aveugle qu'il faut savoir apprécier; un appétit qui nous détermine pour un objet plutôt que pour un autre, sans qu'on puisse donner la raison de son gout : considéré comme liaison d'amitié, lorsque la raison y préside, ce n'est plus une passion, ce n'est plus de l'amour, c'est une estime, affectueuse à la vérité, mais tranquile, incapable de vous tirer de votre situation. Si marchant sur les traces de nos anciens Héros de Roman, vous allez jusqu'aux grands sentimens, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste & souvent funeste. C'est un vrai fanatisme; mais si vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, bientôt il fera votre bonheur & vos plaisirs. Croyez que, si c'étoit la raison ou l'entousiasme qui formât les affaires de cœur, l'amour devien-

deviendroit insipide ou frénétique. Le seul moyen d'éviter ces deux extrêmités, c'est de suivre le chemin que je vous indique. Vous n'avez besoin que d'être amusé, & vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle, ce qu'il faut pour cela ; votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette, & vous vous en trouverez bien... Je vous avois promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu, je viens de recevoir une Lettre charmante de Mr. de Saint-Evremond, il faut que j'y réponde. Je veux en même-tems lui proposer les idées dont je vous fais part, & je serai bien trompée s'il ne les approuve pas.

J'aurai demain l'Abbé de Châteauneuf, & peut-être Moliére. Nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changemens ; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractére-là.

LETTRE III.

QUoi que j'en dise, vous tenez donc toujours pour votre premier sentiment? Vous voulez pour Maîtresse

une perſonne reſpectable, & qu'elle puiſſe devenir en même-tems votre amie. Ces ſentimens mériteroient ſans doute des éloges, ſi dans l'uſage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez ; mais l'expérience vous prouve que tous ces grands mots ne ſont que de pures illuſions. Pour un amuſement de cœur, n'eſt-il donc queſtion que de qualités ſérieuſes? Je ſerois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'eſprit. Le pauvre Marquis! il s'eſt laiſſé éblouir par les propos ſublimes que l'on tient dans les converſations. Mais, mon cher enfant, que prétendez-vous faire de ces chiméres de la raiſon ? Je dirois volontiers : voilà de la belle monnoie, c'eſt dommage qu'elle ne puiſſe point entrer dans le commerce.

Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme ſolide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'hymenée; j'ai penſé dire à ſa gravité. Mais à préſent qu'il ne vous faut qu'une affaire de cœur, gardez-vous d'être grave, & croyez ce que je vous dis : je connois mieux vos beſoins que vous ne les connoiſſez vous-même. Les hommes, pour l'ordinaire, diſent qu'ils cherchent en amour les qualités eſſentielles. Aveugles

qu'ils ſont, qu'ils ſeroient à plaindre s'ils les y trouvoient! qu'y gagneroient-ils d'être édifiés? ils n'ont beſoin que d'amuſement. Une Maîtreſſe auſſi raiſonnable que vous l'exigez, ſeroit une épouſe pour laquelle vous auriez un reſpect infini, j'en conviens; mais de l'empreſſement, point du tout. Une femme eſtimable à tous égards vous aſſujettit trop, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-tems. Forcé de l'eſtimer, & même de l'admirer quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de ceſſer de l'aimer. Tant de vertus eſt un reproche trop diſcret, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas à la fin révolter votre orgueil, & dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Faites une exacte analyſe de vos ſentimens, examinez bien votre conſcience, & vous verrez que je dis vrai. Je n'ai qu'un inſtant pour vous dire adieu.

LETTRE IV.

SAvez-vous bien, Marquis, que vous me donnerez à la fin de l'humeur? Mon Dieu, que vous avez quelquefois peu d'intelligence! je le vois à votre Lettre: vous ne m'avez point entendue. Pre-

nez-y garde : je ne vous ai pas dit qu'il falloit que vous prissiez pour Maîtresse un objet méprisable ; ce n'est point là du tout ma pensée ; mais j'ai dit qu'actuellement vous n'aviez besoin que d'une liaison de cœur, & que pour la rendre agréable, vous ne deviez pas vous attacher uniquement aux qualités solides. Je le répéte encore, en amour les hommes n'ont besoin que d'être amusés, & je crois que sur cette matiére-là on peut s'en rapporter à moi. Un trait d'humeur, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, & les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractére.

* Quelqu'un que vous estimez par la justesse & la force de ses idées, disoit un jour chez moi, que *le caprice étoit dans les femmes tout près de la beauté pour être son contrepoison.* Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on put aisément reconnoître que la maxime contraire étoit mon sentiment, & je suis en effet très-persuadée que le caprice n'est près de la beauté, que pour en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur servir d'aiguillon & d'assaisonnement. Il

* Mr. la Bruyére.

n'eſt point de ſentiment plus froid, & qui dure moins que l'admiration. On s'accoutume aiſément à voir les mêmes traits, quelque réguliers qu'ils ſoient; & lorſqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action, leur régularité même détruit bientôt le ſentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut ſeule jetter ſur une belle figure la variété néceſſaire, pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même ſituation. En un mot, malheur à la femme trop égale; ſon uniformité affadit & dégoute. C'eſt toujours la même ſtatue; un homme a toujours raiſon avec elle. Elle eſt ſi bonne, ſi douce, qu'elle enléve aux gens juſqu'à la liberté de quereller, & cette liberté eſt ſouvent un ſi grand plaiſir.

Mettez à ſa place une femme vive, capricieuſe, décidée, (le tout cependant juſqu'à un certain point) tout va changer de face. L'Amant trouvera dans la même perſonne le plaiſir du changement. L'humeur eſt un ſel dans la galanterie, qui l'empêche de ſe corrompre. L'inquiétude, la jalouſie, les querelles, les raccommodemens, les dépits, ſont les alimens de l'amour. Variété enchantereſſe! qui remplit & qui occupe un cœur ſenſible bien plus délicieuſement que la régularité des pro-

cédés, & que l'ennuyeuſe égalité de ce qu'on appelle bon caractére.

Je ſais comment il faut vous gouverner, vous autres hommes. Un caprice vous met dans une incertitude que vous avez autant de peine & de déplaiſir à diſſiper, que ſi c'étoit une victoire remportée ſur un nouvel objet. Une bruſquerie vous tient en haleine. Vous ne ceſſez point de combattre; mais auſſi vous ne ceſſez point de vaincre & d'être vaincus. En vain la raiſon gémit. Vous ne ſauriez comprendre comment un pareil lutin vous ſubjugue ſi tiranniquement. Tout vous dit que l'idole de votre cœur eſt un aſſemblage de caprice & de folie; mais c'eſt un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Les efforts que la réflexion vous fait faire pour vous dégager, ne ſervent ſouvent qu'à reſſerrer davantage votre chaîne; car l'amour n'eſt jamais ſi fort que quand on le croit prêt à ſe rompre par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages; chez lui tout eſt convulſif. Veut-on le réduire au régime, il languit, il expire. En un mot, voici ce que j'avois voulu dire: ne prenez point pour Maîtreſſe une femme qui n'ait que des qualités ſolides; mais que quelquefois l'humeur domine chez elle, & faſſe taire

la raiſon; ſinon, je dirai que vous n'aurez pas une affaire de cœur, vous ſerez à votre ménage. C'eſt mon dernier mot.

LETTRE V.

OH! j'en conviens avec vous, Marquis; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices, eſt d'un commerce bien épineux, & qui rebute à la fin. Je conviens encore que ces inégalités doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Auſſi n'eſt-ce pas à une perſonne de ce caractére que je vous ai conſeillé de vous attacher. Vous allez toujours au delà de mes idées. Je ne vous ai peint dans ma derniére Lettre qu'une femme aimable, & qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité, & vous ne me parlez que d'une femme mauſſade, qui n'a que des choſes déſobligeantes à vous dire. Que nous ſommes éloignés de compte! Quand j'ai parlé d'humeur, j'ai uniquement entendu celle qui donne un gout violent, inquiet & quelquefois un peu jaloux; celle, en un mot, qui nait de l'amour même, & non pas de la dureté naturelle, qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'eſt l'amour qui

rend une femme injuste, quand lui seul cause ses vivacités, quel sera l'Amant assez peu délicat pour s'en plaindre? Ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la passion ? Pour moi j'ai toujours pensé que quiconque savoit se contenir dans de justes bornes, étoit médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet sans se laisser entraîner par la fougue d'un panchant impétueux, sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne? Non, sans doute. Eh! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé sans un secret plaisir? Tout en se plaignant de ses injustices, de ses emportemens, on n'en sent pas moins délicieusement au fond qu'on est aimé, qu'on l'est avec passion, & que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convaincante, qu'elle est involontaire. Voilà, Marquis, ce qui fait le charme secret des peines qu'endurent quelquefois les Amans, & des larmes qu'ils répandent. Mais si vous allez croire que j'aie voulu vous dire qu'une femme de mauvaise humeur, une capricieuse, une forcenée, pût vous rendre heureux, détrompez-vous. J'ai dit, & je persisterai toujours dans ma pensée, qu'il faut de l'inégalité, des caprices, des tracasseries dans un commerce galant pour en chasser
la

la langueur, & pour en perpétuer la durée; mais ſongez que ces aſſaiſonnemens ne produiſent cet effet que lorſque l'amour même eſt leur ſource. Si l'humeur nait d'un fonds de bruſquerie naturelle, ou d'un caractére inquiet, envieux, injuſte, je ſuis la premiére à le dire; elle ne formera qu'une femme haïſſable, elle n'occaſionnera que des querelles rebutantes. Une liaiſon de cœur devient alors un vrai ſupplice, dont il faut ſe délivrer le plutôt qu'il eſt poſſible.

LETTRE VI.

VOus croyez donc, Monſieur, m'avoir oppoſé un raiſonnement invincible, en me diſant qu'on n'eſt pas maître de donner ſon cœur à qui l'on veut, & que par conſéquent vous n'êtes pas libre de choiſir l'objet de votre attachement? Morale d'Opéra! Abandonnez ce lieu commun aux femmes qui croient, en le diſant, juſtifier toutes leurs foibleſſes. Il faut bien qu'elles aient quelque choſe à quoi ſe prendre: ſemblables à ce bon Gentilhomme dont parle notre ami Montagne, qui lorſque la goute le *poignoit*, auroit été bien fâché de n'avoir point à ſe

récrier : *Maudit jambon !* C'eſt un coup dè ſimpatie, diſent-elles, cela eſt plus fort que moi.... Eſt-on maître de ſon cœur ? Il n'eſt plus permis de repliquer quand elles ont donné de ſi bonnes raiſons : elles ont même ſi bien accrédité ces maximes, que c'eſt vouloir s'attirer tout le monde ſur les bras, que d'eſſayer de les combattre. Mais ces mêmes maximes ne trouvent tant d'approbateurs que parce que tout le monde a intérêt qu'elles ſoient reçues. Perſonne ne ſe défie que de pareilles excuſes, loin de juſtifier les travers, ſoient un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger. Pour moi, je prens la liberté de n'être pas de l'avis de la multitude. Il me ſuffit qu'il ne ſoit pas impoſſible de vaincre ſon panchant, pour condamner tous ceux qui ſont déraiſonnables ou deshonorans. Eh ! combien n'avons-nous pas vu de femmes parvenir à détruire dans leur cœur, une foibleſſe qui les avoit ſurpriſes, dès qu'elles ont apperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ? Combien ont étouffé l'amour le plus tendre, & l'ont ſacrifié aux convenances d'un établiſſement ? La ſuite, le tems, l'abſence ſont un reméde auquel une paſſion, quelque vive qu'on la ſuppoſe, ne peut jamais réſiſter : inſenſiblement elle s'affoiblit, &

elle s'éteint enfin tout-à-fait. Je sais que pour sortir avec honneur d'une pareille entreprise, il ne faut pas moins que toute la force de la raison : je comprens encore facilement que les difficultés qu'on imagine à remporter une si grande victoire, ne vous laissent pas assez de courage pour l'entreprendre ; en sorte que quoique je dise qu'il n'y a point de panchans invincibles dans la spéculation, j'avouerai cependant qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique ; & cela n'arrive ainsi, que parce qu'on ne veut pas même essayer si l'on pourra réussir. Quoi qu'il en soit, *à tout prendre*, j'imagine que n'étant ici question que d'une galanterie, il seroit fou de vous mettre à la torture pour détruire l'inclination que vous auriez prise pour une femme plus ou moins aimable ; mais aussi comme vous n'êtes encore épris d'aucune, je persiste à dire que j'ai eu raison de vous indiquer le caractére que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux. Il seroit sans doute à souhaiter que les sentimens délicats, que le mérite réel eussent plus de pouvoir sur vos cœurs, qu'ils fussent capables de les remplir & de les fixer pour toujours. Mais l'expérience nous prouve que cela n'est pas. Je ne raisonne donc point sur ce que vous devriez

être, mais sur ce que vous êtes en effet: mon dessein est de vous faire connoître le cœur tel qu'il est, & non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la première sur la dépravation de votre gout, quelque indulgente que je paroisse sur vos travers. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti; ne pouvant vous rendre sage, j'essaie à vous rendre heureux. On l'a dit il y a long-tems: vouloir détruire les passions, ce seroit entreprendre de nous anéantir; il ne faut que les régler. Elles sont entre nos mains ce que sont les poisons dans la Pharmacie; préparés par un Chymiste habile, ils deviennent des remédes bienfaisans.

LETTRE VII.

EH! qui doute, Marquis, que ce ne soit par le mérite essentiel qu'on parvient à plaire aux femmes? Il n'est question que de savoir quelle idée vous attachez à cette expression. Appellez-vous mérite essentiel, la solidité de l'esprit, la justesse du discernement, l'étendue de l'érudition, la prudence, la discrétion, que sais-je moi, cet amas de vertus qui vous

embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux? En ce cas nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes, ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agrémens, c'est là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là; c'est la seule monnoie qui puisse y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce soit de la fausse monnoie. Le vrai mérite consiste peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention. *Il est* bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables; en un mot, il faut prendre les mœurs, & quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes? quel est leur rôle parmi vous? C'est de plaire. Or, les charmes de la figure, les graces de la personne, en un mot, toutes les qualités aimables & brillantes sont les seuls moyens d'y parvenir. Les femmes les possédent au suprême dégré, & c'est par ces qualités qu'elles veulent qu'on

leur ressemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité ; elles jouent le beau rôle, puisqu'elles sont destinées à vous rendre heureux. N'est-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs que vous devez vos plaisirs les plus satisfaisans, les vertus sociables, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi. Les sciences seules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites avec raison tant de cas, seroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux ? ou du moins, le plaisir que vous en recevriez seroit-il assez vif pour vous faire sentir que vous l'êtes ? Non, sans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuse uniformité dont vous resteriez accablés, & vous seriez les êtres les plus à plaindre. Mais les femmes se sont chargées de dissiper cette langueur mortelle par la gayeté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les charmes qu'elles ont su répandre dans la galanterie. Une joie folâtre, un aimable délire, une yvresse délicieuse sont seules capables de réveiller votre attention, & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux : car, Marquis, il y a bien de la différence entre jouir simplement du bonheur, & savou-

rer le plaiſir d'en jouir. La poſſeſſion du néceſſaire ne met point un homme à ſon aiſe ; c'eſt le ſuperflu qui le rend riche, & qui lui fait ſentir qu'il l'eſt. Ce ne ſont point les qualités ſupérieures ſeules qui vous rendent aimables ; c'eſt peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'eſſentiel. Pour être fêté, il faut être agréable, amuſant, néceſſaire aux plaiſirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réuſſit que par-là, & ſur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles faſſent de votre ſavoir, de la juſteſſe géométrique de votre eſprit, de l'exactitude de votre mémoire, &c. Si vous n'avez, Marquis, que ces avantages, ſi quelques talens agréables n'en corrigent pas la rudeſſe, j'ai recueilli les voix ; loin de leur plaire, vous leur paroitrez un Cenſeur qu'elles redouteront, & la contrainte où vous les mettrez, bannira l'enjoûment qu'elles ſe ſeroient permis, ſi vous euſſiez été différent. Comment en effet riſquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiéte par ſon ſang froid, qui vous examine, qui ne ſe livre point ? On ne ſe met à ſon aiſe qu'avec ceux qui hazardent avec nous, qui donnent priſe ſur eux. En un mot, trop de circonſpection fait ſur l'ame des autres ce qu'un vent froid fait

ſur un homme qui ſort d'un appartement chaud. J'ai penſé dire que la réſerve où nous nous tenons, reſſerre les portes du cœur de ceux qui nous environnent; ils n'oſent l'épancher.

Il faut donc bien vous garder, Marquis, de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lu qu'on plait plutôt par d'agréables défauts que par les qualités eſſentielles. Les grandes vertus ſont des piéces d'or dont on fait bien moins d'uſage que de la monnoie.

Cette idée me rappelle le ſouvenir de ces Peuples, qui, au lieu de nos métaux, n'ont que des coquillages pour ſignes de leurs échanges. Eh bien, croyez-vous que ces Peuples ne ſoient pas auſſi riches que nous avec tous les tréſors du nouveau monde? On feroit cependant tenté d'abord de prendre cette richeſſe pour une véritable pauvreté; mais on ſe détrompe bientôt dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or ſeroit chez ces Peuples de la fauſſe monnoie. Les qualités, que vous appellez eſſentielles, ſont la même choſe dans la galanterie; il n'y faut que des rocailles. Eh! qu'importe quel

ſoit le ſigne de convention, pourvu que le commerce ſe faſſe?

Enfin, voici ma concluſion. S'il eſt vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, ſoyez bien ſûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. J'y reviens encore : vous nous vantez, vous autres hommes, vos ſciences, votre ſolidité, &c. Mais, dites-le-moi, quel ſeroit votre ennui, votre dégout même de la vie, ſi toujours raiſonnables, vous étiez condamnés à n'être que ſavans & ſolides, à ne vivre qu'avec des Philoſophes? Je vous connois, vous ſeriez bientôt las d'être admirés; & de la façon dont vous êtes faits, vous vous paſſeriez bien mieux de vertus que de plaiſirs. Ne vous amuſez donc point à vous donner pour un homme eſſentiel dans le ſens que vous l'entendez. Le vrai mérite eſt celui qu'eſtiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ſes loix à part : Marquis, les hommes aimables ſont les ſages de ce pays-là.

LETTRE VIII.

POur le coup, vous n'irez pas loin, Marquis, votre heure eſt venue : la peinture que vous me faites de votre ſituation, m'annonce que vous êtes amoureux. La jeune veuve dont vous m'avez parlé, eſt en effet fort capable de donner du gout pour elle. Le Chevalier de.... m'en a fait un portrait très-avantageux. Mais à peine commencez-vous à ſentir quelques inquiétudes, que vous me faites déja un crime des conſeils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'ame, & les autres maux qu'il cauſe, vous paroiſſent, dites-vous, plus à craindre que les plaiſirs qu'il peut procurer ne ſont à déſirer. Il eſt vrai que bien des honnêtes gens penſent que les peines de l'amour ſont au moins égales à ſes plaiſirs. Mais ſans entrer ici dans une diſſertation ennuyeuſe, pour ſavoir s'ils ont tort ou raiſon, ſi vous voulez que je vous diſe ma penſée, l'amour eſt une paſſion qui n'eſt ni bonne ni mauvaiſe par elle-même; il n'y a que les ſujets qui l'éprouvent, qui la déterminent en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en ſa faveur,

c'eſt qu'elle nous procure un avantage avec lequel aucun des déſagrémens qu'on lui impute, ne peut entrer en compenſation. Elle nous tire de notre ſituation, elle nous agite, & c'eſt là ſatisfaire à un de nos beſoins les plus preſſans. Je crois vous l'avoir déja dit, notre cœur eſt fait pour l'agitation; le remuer, c'eſt remplir le vœu de la nature. Eh! que ſeroit le bel âge ſans l'amour? une longue maladie, on n'exiſteroit pas, on *végéteroit.* L'amour eſt à nos cœurs ce que les vents ſont à la mer: ils y excitent ſouvent des tempêtes, cela eſt vrai; ils cauſent même quelquefois des naufrages; mais auſſi les vents ſeuls la rendent navigable; c'eſt à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent, qu'elle doit ſa conſervation; & s'ils la rendent dangereuſe, c'eſt au Pilote à ſavoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte, & quand votre délicateſſe devroit être bleſſée de ma franchiſe, j'ajouterai qu'outre le beſoin d'être agités, nous en avons un phyſique & machinal, qui fait la cauſe primitive & néceſſaire de l'amour. Peut-être n'eſt-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage. Vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde auſſi nettement; mais nous ne faiſons pas ici ce qu'on appelle *la belle converſation*, nous philoſo-

phons. Si mes propos vous paroissent quelquefois trop raisonnés pour une femme; souvenez-vous de ce que je vous disois la derniére fois. Dès que j'ai fait usage de ma raison, je me suis mis en tête d'examiner lequel des deux sexes étoit le mieux partagé. J'ai vu que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la distribution des rôles, & je me suis faite *homme*.

A votre place je n'examinerois donc point s'il est bon ou mauvais de prendre de l'amour; j'aimerois autant que l'on demandât s'il est bon ou mauvais d'avoir soif, & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enyvrent. Puisque vous n'êtes pas libre de n'avoir point un appétit attaché à la construction méchanique de votre être, bien différens de nos anciens Romanciers, ne vous ruinez point en méditations & en parallèles sur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai conseillé de le faire. Que ce ne soit point pour vous ce qu'on appelle une passion, mais un amusement.

Je vous entens d'ici, vous allez encore m'accabler de vos grands principes, & me dire que l'on n'est pas maître de s'ar-

rêter ainsi où l'on veut. Tenez, je regarde ceux qui tiennent de pareils propos du même œil que je vois un homme qui se croit intéressé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occasion d'une perte ou d'un accident que les autres regardent comme considérable : cet homme sent mieux que personne les raisons de se consoler; mais il trouve des délices dans ses pleurs. Il aime à sentir qu'il a le cœur capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore: il cherche à nourrir sa douleur; il s'en fait un idole qu'il encense enfin par habitude. Tous pareils, les Amans à grands sentimens, gâtés par les Romans, ou par les prudes, se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion. A force de délicatesse, ils parviennent enfin à une superstition galante, dont ils restent d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent. Ils n'envisagent plus que la honte à se rabattre au sens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de se guinder n'est plus dans le siécle où nous sommes que le partage des sots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raisonnable; on vouloit qu'il fût gra-

ve, on ne l'eſtimoit qu'en proportion de ſa dignité. Eh! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'eſt-ce pas lui enlever toutes ſes graces? n'eſt-ce pas en faire un triſte vieillard? Que je plains nos bons ayeux! ce qui chez eux étoit une langueur mortelle, une frénéſie mélancolique, n'eſt chez nous qu'une folie gaie, un aimable délire. Inſenſés qu'ils étoient, ils préféroient l'horreur des déſerts & des rochers, aux agrémens d'un parterre émaillé de fleurs. Que de préjugés l'habitude de réfléchir a fait tomber!

La preuve que les grands ſentimens ne ſont que des chiméres de l'orgueil & de *la* prévention, c'eſt que de nos jours nous ne voyons plus ce gout de galanterie myſtique, plus de ces paſſions giganteſques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie, je dis, plus à la façon de ſentir que l'on croit la plus naturelle, bientôt l'une & l'autre diſparoitront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées, pour leſquelles ils avoient eu une eſpéce d'idolâtrie, ne ſont plus dans le vrai que des fadaiſes, qui paſſent comme des modes. Il ne faut donc pas vous accoutumer, Marquis, à diviniſer le gout que vous vous ſentez pour l'aimable Comteſſe, & vous verrez à la fin que l'a-

mour, pour être vrai & pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légérement & sur-tout avec gayeté. Rien ne vous fera mieux sentir la vérité de ce que je vous dis que la suite de votre avanture : car je crois la Comtesse, la femme du monde la moins susceptible d'une passion triste. Avec vos grands sentimens vous lui donnerez des vapeurs ; c'est moi qui vous en avertis.

Mon indisposition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne sors pas de la journée; mais ne seroit-ce pas là vous donner un rendez-vous? Si vous vouliez cependant venir me dire ce que vous pensez du Bajazet de Mr. Racine, vous seriez bien aimable. On dit que la Chammelay s'est surpassée.

Je relis ma Lettre, Marquis, & cette lecture me donne de l'humeur contre vous. Je vois que la gravité est une maladie qui se prend par contagion. Jugez combien vous en voulez mettre en amour, puisque vous en donnez même à ceux qui veulent vous détromper. C'est une chose fort singuliére : pour vous prouver que l'amour doit être traité avec gayeté, il a fallu prendre un ton sérieux.

LETTRE IX.

VOus avez donc pris au criminel ce que je vous disois derniérement! J'ai blasphêmé contre l'Amour, je l'ai dégradé en l'appellant un besoin. Pour vous, Marquis, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve: vous n'imaginez rien au delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins; voilà l'étendue & le terme de tous vos désirs, & tout cela fait pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentimens grossiers que je substitue indignement à votre sublime métaphysique; sentimens faits pour les ames terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur! devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle, & lui faire soupçonner en vous de pareilles vues? ne seroit-ce pas vous exposer infailliblement à sa haine, à son mépris, &c.

Ne sont-ce pas là les inconvéniens que

ma

ma morale vous fait appréhender? Mon pauvre Marquis! vous êtes trompé vous-même par votre prévention sur les véritables causes de vos sentimens. Prêtez-moi toute votre attention: je veux vous tirer d'erreur; mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte sur le trépied; je sens la présence du Dieu qui m'agite. Je me frotte le front de l'air d'une personne qui médite de profondes vérités, & qui va dire de grandes choses. Je vais raisonner en forme.

Les hommes, par je ne sais quelle bizarrerie, ont attaché de la honte à suivre le panchant réciproque que la nature a donné aux deux sexes. Ils ont cependant senti qu'on ne pouvoit absolument étouffer sa voix. Qu'ont-ils fait pour se tirer de cet embarras? Ils ont imaginé de substituer les dehors d'une affection toute spirituelle à la nécessité humiliante de paroître de bonne foi satisfaire un besoin. Insensiblement ils se sont accoutumés à s'occuper de mille petits riens sublimes: ce n'étoit point assez; ils sont à la fin parvenus à croire que tout ce frivole accessoire, ouvrage d'une imagination échauffée, consistoit dans l'essence de leurs panchans. Voilà donc l'amour une vertu; on lui en donne du moins les apparences. Mais

rompons le prestige, & prenons un exemple.

Au commencement de leur commerce, deux Amans se croient animés des sentimens les plus délicats : ils épuisent les finesses, les exagérations, l'entousiasme de la Métaphysique la plus recherchée; ils s'enyvrent quelque tems de l'idée de leur excellence. Mais suivons-les dans leur liaison; bientôt la nature reprend ses droits, bientôt la vanité satisfaite par la montre de ces propos alambiqués, laisse au cœur la liberté de sentir & de s'exprimer, &, tout en méprisant les plaisirs de l'Amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver après un long circuit, au même point qu'un paysan, qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une Honesta, devant laquelle je défendois un jour la thése que je viens de soutenir, devint furieuse. Quoi! me dit-elle avec une espéce d'indignation, vous prétendez donc, Madame, qu'une personne vertueuse, & qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne se détermine que par des vues si singuliéres? Vous penseriez donc que moi, par exemple, qui par vertu, me suis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai

jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée ainsi que pour me procurer ce que vous appellez des plaisirs? En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état; mais je vous assure que la plupart du tems je ne m'y prêtois que par complaisance ou par distraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens, & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit, & jamais une femme, à moins que ce ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages.... Je l'interrompis, & plus encore par malice que par gout, je poussai plus loin le raisonnement. Je lui fis donc appercevoir que ce qu'elle disoit, étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison que vous tirez, lui dis-je, des vues légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux Amans ordinaires; peut-être même de meilleure foi, avec cette différence seulement, qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adversaire. Vous joignez, me dit-elle en s'éloignant de moi, l'impiété au libertinage. Elle sortit. Je fis mes informations. Vous seriez-

vous douté, Marquis, que cette prude si délicate avoit eu avec ses maris, tous trois jeunes & vigoureux, de si fréquentes distractions, qu'elle les avoit enterrés en très-peu de tems?

Revenez donc de votre erreur; abandonnez votre chimére. Gardez pour l'amitié la délicatesse des sentimens. Prenez l'Amour pour ce qu'il est : plus vous lui prêterez de noblesse & de dignité, plus vous le rendrez dangereux : plus l'idée que vous vous en formerez sera sublime, moins elle sera juste. Croyez-en un homme qui connoit bien le cœur. * Si l'on croit aimer sa Maîtresse pour l'amour d'elle-même, dit-il, on est bien trompé.

LETTRE X.

LEs discours que la Comtesse tient devant vous sur sa vertu, & sur la délicatesse qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont donc effarouché? Vous pensez qu'elle sera toujours aussi sévére qu'elle vous le paroit aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous rassure pas. Vous croyez même me faire grace, en ne faisant que douter de mes principes. Si vous l'osiez,

* Mr. D. L. R. F. C.

vous les condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'eſt pas votre faute ſi vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires; mais à meſure que vous avancerez, le nuage ſe diſſipera, & vous n'appercevrez qu'avec ſurpriſe la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on eſt de ſang froid, ou du moins tant qu'une paſſion n'eſt pas encore parvenue à ce dégré de hardieſſe où ſes progrès vous conduiſent, tout paroit grave : l'eſpérance de la moindre faveur eſt un crime : on ne ſe permet qu'en tremblant la careſſe la plus innocente. D'abord on ne demande rien, ou ſi peu de choſe, qu'une femme ſe croit en conſcience obligée de vous ſavoir gré de votre modeſtie. Pour obtenir cette minucie, on proteſte de ne jamais exiger davantage, & cependant tout en faiſant ces proteſtations, on avance, on ſe familiariſe : elle vous permet ce badinage folâtre, qui paroit ſi peu important, qu'elle le ſouffriroit de tout autre homme, pour peu qu'elle le vît familiérement. Mais par l'événement ce qui paroit de ſi peu de conſéquence aujourd'hui, en le comparant à ce qui fut accordé hier, ſe trouve très-conſidérable en comparaiſon de ce qu'on avoit obtenu le premier jour.

Une femme raſſurée par votre diſcrétion, ne voit pas la gradation inſenſible de ſes foibleſſes. Elle ſe poſſède ſi bien, les minucies qu'on exige d'abord lui paroiſſent ſi faciles à refuſer, qu'elle compte ſe trouver la même force quand on lui propoſera quelque choſe de plus grave. Que dis-je ? elle ſe flatte que ſa réſiſtance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera : elle ſe fie tellement à ſa vertu, qu'elle appelle le danger par des agaceries ; elle eſſaie ſes forces, elle veut ſavoir juſqu'où peuvent la conduire quelques légéres complaiſances. Imprudente qu'elle eſt, elle ne fait par-là qu'accoutumer ſon imagination à des images qui la ſéduiront à la fin. Que de chemin ne ſe trouvera-t'elle pas avoir fait ſans imaginer avoir changé de ſituation ! Et ſi par réflexion ſur le paſſé, elle eſt ſurpriſe d'avoir tant accordé, l'Amant ne le ſera pas moins d'avoir tant obtenu.

Je vais plus loin, & je ſuis très-perſuadée que quelquefois il n'eſt pas même beſoin d'amour pour nous faire ſuccomber. J'ai connu une femme qui, quoique aimable, n'avoit jamais été ſoupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient point altéré ſa tendreſſe pour ſon mari ; on pouvoit citer leur

union pour exemple. Un jour à sa campagne, ses amis s'amuserent assez avant dans la nuit, pour être contraints de coucher chez elle. Le matin ses femmes s'occuperent à servir les Dames qui étoient restées. Elle étoit seule dans son appartement, lorsqu'un homme qu'elle voyoit très-familiérement, & cependant sans conséquence, passa chez elle pour lui faire le compliment d'usage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits services à sa toilette. Le négligé où elle se trouvoit, lui fournit une occasion toute naturelle de lui dire quelques galanteries sur des charmes qui n'avoient encore rien perdu de leur fraîcheur. *Elle* s'en défendit en riant, & comme d'un compliment. Cependant de propos en propos ils s'émurent, quelques maladresses dont on ne fit pas d'abord semblant de s'appercevoir, devinrent des entreprises très-décidées : on se troubla, on s'attendrit de part & d'autre, & la femme étoit déja bien coupable, qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart ? Jamais ils n'ont pu comprendre depuis comment ils s'étoient engagés si loin, sans en avoir eu d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici : Mortelles, qui vous fiez trop

à votre vertu, tremblez à cet exemple! Quelque courage que vous sentiez, il est de malheureux instans où la plus vertueuse est la plus foible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille toujours, toujours elle tend à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même; sa vertu n'est qu'une piéce de rapport.

Les discours de votre aimable Comtesse peuvent donc être sincéres actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagére toujours; mais elle se fait illusion à elle-même, si elle compte conserver jusqu'à la fin des sentimens si sévéres & si délicats. Mettez-vous bien dans la tête que toutes ces Métaphysiciennes ne différent point dans le fond des autres femmes. Leurs dehors sont plus imposans, leur morale est plus austére; mais examinez leurs actions, & vous verrez que leurs affaires de cœur finissent toujours comme celles de la femme la moins délicate; elles font une espéce de précieuses à part; en un mot, je le disois un jour à la Reine Christine de Suéde; * ce sont les Jansénistes de l'amour.

Vous

* Ninon vit cette Princesse dans le voyage qu'elle fit en France. Voyez les Auteurs cités dans la Lettre Préliminaire.

Vous devez donc, Marquis, être en garde contre tout ce que les femmes disent sur le chapitre de la galanterie. Tous les beaux systêmes dont elles font un si pompeux étalage, ne sont que de vains fantômes dont elles veulent étonner les gens faciles à tromper. Aux yeux d'un homme clair-voyant tout ce fatras de phrases étudiées est une vraie parade, dont il se moque, & qui ne l'empêche pas de pénétrer leurs véritables sentimens. Le mal qu'elles disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de gout qu'elles affectent pour ses plaisirs, les mesures qu'elles prennent contre lui, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour. C'est lui rendre hommage, à leur maniére ; c'est s'en occuper. Il fait prendre chez elles mille formes différentes. Comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite ; il ne paroit se détruire que pour mieux regner.... Quelle Lettre, bon Dieu! mais vouloir justifier sa longueur, ce seroit l'allonger encore. Adieu.

LETTRE XI.

J'Ai été enchantée de votre Lettre, Marquis. Savez-vous pourquoi? c'est qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité

de ce que je vous annonçois ces jours derniers. Oh! pour le coup, vous avez oublié toute votre métaphysique; vous me peignez les charmes de la Comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentimens ne sont pas tout-à-fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyiez vous-même de bonne foi. Dites-le-moi franchement, si votre amour n'étoit pas l'ouvrage des sens, auriez-vous tant de plaisir à considérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs? Si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules, il est une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours; c'est sa parente; pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle? Pourquoi négliger cent femmes de son âge, de sa laideur & de son mérite, qui vous font des avances, & qui feroient avec vous le rôle que vous jouez auprès de la Comtesse? Pourquoi d'ailleurs désirez-vous, avec tant de passion, d'être distingué par elle des autres hommes? Pourquoi prendre de l'inquiétude dès qu'elle leur fait la moindre politesse? Son estime pour eux diminuera-t'elle

celle qu'elle a pu prendre pour vous? Connoit-on dans la Métaphysique les rivalités, la jalousie? Je ne le crois pas. J'ai des amis, & je ne leur en vois point; je n'en sens point dans mon cœur, lorsqu'ils aiment une autre femme. L'amitié est un sentiment qui ne tient rien des sens; l'ame seule en reçoit l'impression, & l'ame ne perd rien de son prix, en se livrant en même-tems à plusieurs. Faites le parallèle avec l'amour, & vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un ami d'avec celui que se propose un Amant; vous avouerez que je ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord, & qu'il pourroit fort bien se faire que vous eussiez en amour une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plait d'accuser de peu de délicatesse. Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls: je suis franche, & je crois être sûre que, si les femmes vouloient être de bonne foi, elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guères plus délicates que vous. En effet, si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame; si elles n'espéroient plaire que par l'esprit & par le bon caractére, de bonne foi, s'attacheroient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agré-

mens de la figure? Que fait à l'ame une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé? Que de contradictions entre leurs vrais ſentimens & ceux dont elles font parade! Regardez-les, vous ſerez perſuadé qu'elles n'ont deſſein de ne ſe faire valoir que par les attraits ſenſibles, & qu'elles comptent tout le reſte pour rien. Ecoutez-les, vous ſerez tenté de croire que ce ſont là les choſes du monde ſur leſquelles elles comptent le moins. Mais je ſuis bien bonne de vouloir diſſiper votre erreur à cet égard: ne dois-je pas tout attendre du ſoin qu'elles prendront elles-mêmes de vous détromper? Elles ne parviendront peut-être que trop facilement à vous donner des ſentimens tout oppoſés à ceux que vous avez aujourd'hui.

Je dois aller ce ſoir chez Mademoiſelle de Raymond entendre les deux Camus & Ytier, qui y concerteront; Meſdames de la Sabliére, de Salins & de Monſoreau, avec Mademoiſelle de Fienne s'y trouveront. Manqueriez-vous une auſſi belle partie?

LETTRE XII.

C'Eſt prendre les choſes bien à cœur, Marquis! déja deux nuits ſans dormir? Oh! c'eſt là du véritable amour; on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même aſſez clairement, & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état; ce procédé crie vengeance. Eſt-il bien poſſible qu'après huit jours entiers de ſoins & d'aſſiduités, on ait le cœur aſſez barbare pour ne vous pas donner la moindre eſpérance? c'eſt ce qui ne ſe conçoit pas facilement. Une réſiſtance auſſi longue commence à paſſer la vraiſemblance. La Comteſſe eſt une Héroïne du ſiécle paſſé; mais ſi vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de tems vous auriez eu à ſouffrir, ſi vous aviez continué d'afficher les grands ſentimens. Vous en avez déja fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant à parler ſérieuſement, y a-t'il de la juſtice dans vos plaintes? Vous traitez la Comteſſe d'ingrate, d'inſenſible, de dédaigneuſe, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainſi? Ne croirez-vous jamais ce

que je vous ai dit cent fois? L'amour eſt un vrai caprice involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé ſoit obligé à la moindre reconnoiſſance pour un ſentiment aveugle & pris ſans ſon aveu? Vous êtes bien ſinguliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offenſés dès qu'une femme ne répond pas avec empreſſement aux regards que vous daignez jetter ſur elle. Votre orgueil révolté l'accuſe ſur le champ d'injuſtice, comme ſi c'étoit ſa faute ſi la tête vous tourne, comme ſi elle étoit obligée de ſe trouver, à point nommé, ſaiſie du même mal que vous. La Comteſſe, dites-le-moi, eſt-elle reſponſable ſi le tranſport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer? Ceſſez donc de l'accuſer & de vous plaindre; tâchez de lui communiquer vôtre maladie. Je vous connois; vous êtes ſéduiſant. Peut-être ne prendra-t'elle que trop tôt pour ſon repos des ſentimens conformes à vos déſirs. Au reſte, je lui crois tout ce qu'il faut pour vous ſubjuguer, & pour vous inſpirer un gout tel que je le déſire pour votre bonheur. Je ne la crois pas ſuſceptible d'un attachement bien ſérieux. Vive, folâtre, inconſéquente, abſolue, décidée, elle ne peut

manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & careſſante vous ennuyeroit. Il faut vous traiter militairement, ſi l'on veut vous amuſer & vous conſerver. Dès que la Maîtreſſe rend le rôle de l'Amant, bientôt il ſe néglige; il fait plus, il s'érige en tyran, & finit enfin par le dédain qui le méne droit au dégout & à l'inconſtance. Vous avez donc trouvé ce qu'il vous faut dans la petite Maîtreſſe qui cauſe votre douloureux martyre? Le pauvre Marquis! que d'orages il eſſuyera! que de querelles je prévois! que de dépits! que de ſermens de la quitter! Mais ſouvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre ſupplice, ſi vous traitez l'Amour en Héros de Roman, & que vous éprouverez un ſort tout contraire, ſi vous le conduiſez en homme raiſonnable. Mais dois-je continuer à vous écrire? Les inſtans que vous employerez à lire mes Lettres, ſeront autant de larcins faits à l'amour. Bon Dieu! que je voudrois être témoin de toutes vos ſituations! En effet, pour une perſonne de ſang froid, eſt-il un ſpectacle plus amuſant que les convulſions d'un homme amoureux?

LETTRE XIII.

VOus n'êtes donc pas content, Marquis, de ce que je parle si cavaliérement de l'état où vous vous trouvez? Vous voulez, à toute force, me faire regarder votre avanture comme une chose fort sérieuse; mais je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous, est conséquente à mes principes? Je parle légérement d'une chose que je crois frivole, ou simplement amusante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne veux point vous plaindre, parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paroit peine, peut devenir plaisir. Pour y réussir, servez-vous de ma recette, & vous vous en trouverez bien. Mais venons au second article de votre Lettre.

Vous êtes d'autant plus surpris, dites-vous, des froideurs de la Comtesse, que vous ne les croyez pas sincéres. A vous entendre, vos conjonctures sont fondées

ſur l'indiſcrétion de ſes amis. Le bien que vous ſavez qu'elle leur a dit de vous, a même été la premiére cauſe du gout que vous avez ſenti pour elle. Je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme, leur fait croire qu'elle a des vues ſur eux. Tout ſe rapporte à leur mérite : leur vanité ſaiſit tout, & fait ſon profit de tout. A les bien examiner, preſque tous n'aiment que par reconnoiſſance, & les femmes ne ſont pas plus raiſonnables qu'eux ſur cet article : en ſorte que la galanterie eſt un commerce où nous voulons toujours que les autres ſoient en avance avec nous ; toujours nous nous croyons leurs redevables. Et, vous le ſavez, l'orgueil eſt bien plus empreſſé à s'aquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne ſe trompe-t'on pas ? Combien de fois n'arrive-t'il pas que tel, qui croit agir par reconnoiſſance, a fait les avances ? Si deux Amans vouloient s'expliquer avec ſincérité, ſur le commencement & ſur les progrès de leur paſſion, quels aveux ne ſe feroient-ils pas ? Eliſe, à qui Valére diſoit une galanterie générale, y a répondu, peut-être ſans le vouloir, d'une façon plus affectueuſe qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en eſt aſſez ; Valére part de l'idée qu'il vient

de saisir, de galant qu'il étoit, il devient tendre. Insensiblement le feu fermente des deux côtés; enfin, il s'allume, il éclate, & voilà une passion en forme. Qui diroit à Elise, que c'est elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances, rien ne lui paroitroit plus injuste, & rien cependant ne seroit plus vrai. Je conclus delà, qu'à le bien prendre, l'amour est presque toujours moins l'ouvrage de cette simpathie qu'on dit invincible, que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons de cœur; elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduisoit l'amour; je dirois, moi, que c'est la flatterie, & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une Belle, qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela, que le besoin général que nous avons d'aimer, nous fait illusion. Pareils à ces Enthousiastes, qui par la force de leur imagination croient voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentimens que nous désirons d'y trouver.

Craignez donc, Marquis, de vous être laissé aveugler par une fausse idée: la Comtesse peut avoir dit du bien de vous dans

la ſeule vue de vous rendre juſtice, ſans porter ſon intention plus loin; & ſoyez perſuadé que vous êtes injuſte, lorſque vous la ſoupçonnez de fauſſeté à votre égard. D'ailleurs, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous diſſimulât ſon panchant pour vous, ſi vous lui en avez inſpiré? Les femmes ne ſont-elles pas en poſſeſſion de vous cacher avec ſoin leurs ſentimens? & le mauvais uſage que vous faites de la certitude d'être aimé, ne juſtifie-t'il pas leur conduite?

LETTRE XIV.

NON, Marquis, la curioſité de Madame de Sévigné ne m'a point offenſée. Je ſuis, au contraire, fort aiſe qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit ſans doute que s'il y étoit queſtion de galanterie, ce ne pourroit être que pour mon compte; elle a vu le contraire. Elle connoitra que je ſuis moins frivole qu'elle ne ſe l'étoit imaginé, & je la crois aſſez équitable pour prendre déſormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue juſqu'à préſent; car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageuſe-

ment.* Mais ſon injuſtice n'influera jamais ſur mon amitié pour vous. Je ſuis aſſez Philoſophe pour me conſoler de ne pas obtenir le ſuffrage des perſonnes qui me jugent ſans me connoître. Quoi qu'il en puiſſe arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchiſe ordinaire, & je ſuis ſûre que Madame de Sévigné, malgré ſa grande délicateſſe, ſera au fond plus ſouvent de mon avis qu'elle ne le paroitra. Je viens à ce qui vous regarde.

Eh bien, Marquis, après des peines & des ſoins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher? J'en ſuis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les ſentimens de la Comteſſe. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous détromper, quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour vous. Vous croyez, tous tant que vous êtes, que votre mérite ſeul allume les paſſions dans le cœur

* Madame de Sévigné dans ſes Lettres paroît en effet n'avoir pas eu de Mademoiſelle de Lenclos une idée auſſi favorable que celle que tous les Auteurs de ſon tems qui ont parlé, nous en donnent. Cela vient peut-être de ce qu'elle lui attribuoit la diſſipation dans laquelle le Marquis de Sévigné a paſſé les premiéres années de ſa vie.

des femmes, & que les qualités du cœur & de l'esprit sont les seules causes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle erreur! Vous ne le croyez, il est vrai, que parce votre orgueil y trouve son compte. Mais examinez sans prévention, s'il est possible, quel est le motif qui vous détermine, & vous reconnoitrez bientôt que vous vous trompez, & que nous vous trompons; que tout bien considéré, vous êtes la dupe de votre vanité & de la nôtre; que le mérite de la personne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour, & non pas sa véritable cause; enfin, que tout ce manége sublime dont on se pare de part & d'autre, rentre toujours dans le désir de satisfaire le besoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette passion. Je vous dis là une vérité dure & humiliante; mais elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes, nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé, & si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connoissance du mérite qu'à un instinct machinal & presque toujours aveugle. Je ne veux pour preuve de cela, que les passions folles, dont nous nous enyvrons quelquefois pour des inconnus, ou du

moins pour des hommes que nous ne connoiſſons point aſſez à fond pour que notre choix ne ſoit pas toujours imprudent dans ſon origine. Si nous rencontrons bien, c'eſt un pur hazard. Nous nous attachons donc toujours ſans un examen ſuffiſant, & je n'ai pas tort de comparer l'amour à un appétit qu'on ſe ſent quelquefois pour un mêts plutôt que pour un autre, ſans en pouvoir rendre la raiſon. Je diſſipe bien cruellement les chiméres de votre amour-propre; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il ſuppoſe le mérite dans l'objet aimé; vous lui faites trop d'honneur; diſons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'eſt point pour vous-même que nous vous aimons: il faut être ſincére, en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tempérament, la ſuite du *Meſaiſe* qui nous inquiéte quand notre cœur eſt ſans affaire; voilà la ſource de ces grands ſentimens que nous voulons diviniſer. Ce ne ſont point les grandes qualités qui nous touchent: ſi elle entre pour quelque choſe dans les raiſons qui nous déterminent en votre faveur, ce n'eſt point le cœur qui en reçoit

l'impréssion, c'est la vanité; & la plupart des choses qui nous plaisent en vous bien appréciées, vous rendent très-souvent ridicules ou méprisables. Mais que voulez-vous? nous avons besoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence; il nous faut un complaisant qui essuie nos caprices; nous avons besoin d'un homme. Le hazard nous présente l'un plutôt que l'autre; on l'accepte, mais on ne le choisit pas. En un mot, vous croyez être les objets d'affections désintéressées; je le répéte, vous croyez que les femmes vous aiment pour vous-mêmes. Pauvres dupes! vous n'êtes que les instrumens de leurs plaisirs, ou les jouets de leurs caprices. Il faut cependant leur rendre justice : ce n'est pas que vous soyez tout cela de leur aveu. Les sentimens que je développe ici, ne sont pas bien éclaircis dans leur tête; au contraire, de la meilleure foi du monde elles imaginent n'être déterminées & conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre se nourrissent, & ce seroit une injustice criante de les taxer de fausseté à cet égard; mais, sans le savoir, elles se trompent, & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révéle ici les

ſecrets de la bonne Déeſſe ; jugez de mon amitié, puiſqu'aux dépens de mon propre ſexe, je travaille à vous éclairer. Mieux vous connoitrez les femmes, moins elles vous feront faire de folies.

LETTRE XV.

EN vérité, Marquis, je ne comprens pas comment vous pouvez ſupporter le ton ſérieux avec lequel je vous écris quelquefois. Il ſemble que je n'aie d'autre but dans mes Lettres que de vous enlever d'agréables illuſions, pour y ſubſtituer des vérités mortifiantes. Il faut cependant que je me défaſſe de la manie de dire des choſes réfléchies. Je ſens mieux que perſonne qu'on plait plus par d'aimables menſonges que par des propos trop raiſonnés ; mais mon caractére perce malgré moi. Je me ſens même encore aujourd'hui un accès de Philoſophie, & il faut vous réſoudre à eſſuyer la bordée de morale que je vous prépare. Dans la ſuite je vous promets plus de gayeté. Je prens donc votre Lettre, & j'y répons.

Non, je n'en rabattrai rien. Vous me ferez la guerre tant qu'il vous plaira ſur la mauvaiſe opinion que je vous ai paru

la

la derniére fois avoir de mon ſexe. Eſt-ce ma faute, à moi, s'il me fournit des vérités déſagréables à dire? Au reſte, ne ſavez-vous pas, Marquis, que l'être du monde qui penſe le plus mal des femmes, c'eſt une femme?

Je veux cependant me juſtifier très-ſérieuſement ſur les idées que vous avez priſes de ma façon de penſer. Je ne ſuis ni envieuſe ni injuſte. Si j'ai nommé mon ſexe plutôt que le vôtre dans ma derniére Lettre, ne croyez pas que mon deſſein ſoit de déprimer les femmes. J'ai voulu par-là vous faire connoître que, ſans être à cet égard plus coupables que les hommes, elles étoient plus dangereuſes, parce qu'elles ſont accoutumées à cacher mieux que vous leurs véritables ſentimens. En effet, vous avouerez bien plutôt quel eſt votre objet en amour, qu'elles n'en conviendront. Cependant lorſqu'elles vous aſſurent que leur panchant pour vous n'a d'autre ſource que la connoiſſance de votre mérite & de vos bonnes qualités, je vous l'ai déja dit, je ſuis très-perſuadée qu'elles ſont ſincéres. Je ne doute pas même que, quand elles appercevroient moins de délicateſſe dans leur façon de penſer, elles ne fiſſent tous leurs efforts pour ſe le diſſimuler à elles-mêmes. Mais

les motifs dont je vous ai parlé, n'en exiſtent pas moins au fond de leurs cœurs; ils n'en ſont pas moins les vraies cauſes du panchant qu'elles ſentent pour vous; & quelques efforts qu'elles faſſent pour ſe croire déterminées par des cauſes toutes ſpirituelles, leur déſir ne change rien à la nature des choſes : elles ſe diſſimulent leur difformité à cet égard, avec autant de ſoin qu'elles en prendroient à cacher des dents qui défigureroient un viſage, d'ailleurs parfait. Même étant ſeules, elles craindroient d'ouvrir la bouche, & à la force de dérober aux autres la connoiſſance de ce défaut, & de ſe le cacher à elles-mêmes, elles parviendroient à l'oublier, ou du moins à le compter pour rien. Au reſte, j'en conviens avec vous, vous y perdriez trop, ſi les femmes & vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. Le monde eſt convenu de jouer la Comédie, & faire paroître ſes véritables ſentimens; ce ne ſeroit pas être Acteur, ce ſeroit ſubſtituer le caractére réel à celui qu'on eſt convenu de feindre. Jouiſſons donc de l'enchantement, ſans chercher à connoître le charme qui nous amuſe & qui nous ſéduit. Anatomiſer l'amour, c'eſt vouloir s'en guérir. Pſiché le perdit pour avoir voulu le connoître, &

je suis tentée de croire que cette Fable est une leçon pour qui veut analiser les plaisirs.

Je veux donc me corriger. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir du choix des femmes, & de leurs sentimens pour vous; si j'ai dit que les motifs qui les déterminent, ne sont rien moins que glorieux pour les hommes, j'ajoute ici qu'elles se trompent également, si elles imaginent que les sentimens dont vous leur faites un si pompeux étalage, soient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impression de leur mérite. Combien de fois arrive-t'il que ces hommes qui les attaquent d'un air si respectueux, qui leur étalent des sentimens si délicats, si flatteurs pour leur vanité, qui ne paroissent en un mot respirer que par elles, que pour elles, n'avoir d'autre désir que de faire leur bonheur; combien de fois, dis-je, ces hommes qui se parent de si beaux sentimens, sont-ils déterminés par des raisons toutes contraires? Etudiez, pénétrez ces bonnes ames, & vous ne verrez dans le cœur de celui-ci, au lieu de cet amour si désintéressé, que des désirs; dans celui-là, ce ne sera que le dessein de partager votre fortune, que la gloire d'avoir une femme de

votre rang ; dans un troifiéme, vous trouverez des motifs encore plus humilians pour vous ; vous fervirez à donner de la jaloufie à une autre femme qu'il aime réellement : il n'aura paru s'attacher à vous que pour fe faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin ? le cœur eft une énigme infoluble ; c'eft un compofé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connoître ce qui s'y paffe, nous voyons l'effet, nous ignorons la caufe. Qu'il exprime fes fentimens avec fincérité, cette fincérité même ne doit pas nous raffurer. Peut-être fes mouvemens ont-ils des caufes toutes contraires à celles qu'il croit fentir. Auffi les hommes, les femmes ne favent-ils prefque jamais au jufte ce qui les fait vouloir ou fentir de telle ou de telle autre façon. Mais après tout, ils ont pris le bon parti : c'eft d'expliquer tout à leur avantage, de fe dédommager par l'imagination de leur mifére réelle, & de s'accoutumer, comme je crois vous l'avoir déja dit, à divinifer tous leurs fentimens. Comme tout le monde y trouve le compte de fa vanité, perfonne ne s'eft avifé de vouloir réformer cet ufage, ni même d'examiner fi ce n'étoit point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce foir, vous trouve-

rez chez moi gens qui par leur gayeté vous dédommageront du ſérieux de mes propos.

LETTRE XVI.

CE que vous m'écrivez, Marquis, eſt-il bien poſſible? Quoi! la Comteſſe perſévére à vous tenir rigueur! L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos ſoins, vous annonce une indifférence qui vous déſole. Je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connois. Vous êtes gai, folâtre, avantageux même auprès des femmes, tant qu'elles ne vous affectent pas; mais celles qui vous touchent, je l'ai remarqué, vous rendent timide : cette qualité pourroit ſéduire une Bourgeoiſe; il faut attaquer le cœur d'une femme du monde avec d'autres armes. La Comteſſe a de l'uſage. Croyez-moi, abandonnez aux Céladons les propos ſublimes, les beaux ſentimens; laiſſez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes; il n'y en a guères parmi nous qui n'aiment mieux être un peu bruſquées que trop ménagées, les hommes manquant plus de cœur par leur maladreſſe, que la vertu n'en ſauve.

Plus un Amant nous montre de timidité, plus il intéresse notre fierté à lui en inſpirer; plus il a d'égards pour notre réſiſtance, plus nous exigeons de reſpect. On vous diroit volontiers : Eh! par pitié pour nous, ne nous ſuppoſez pas tant de vertu! Vous allez nous mettre dans la néceſſité de n'en pas manquer. Ne mettez pas notre conquête à ſi haut prix; gardez-vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile; accoutumez par dégrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus ſûr moyen d'être aimé, c'eſt de paroître perſuadé qu'on l'eſt. Une façon de penſer dégagée nous met à notre aiſe. Dès que nous verrons un Amant, tout perſuadé qu'il ſoit de notre reconnoiſſance, nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous concluerons, ſans nous en appercevoir, qu'il agira de même, quoique ſûr de notre panchant pour lui. Delà quelle confiance n'inſpirera-t'il pas? quels progrès ne doit-il pas ſe flatter de faire? Mais s'il nous avertit de nous tenir ſur nos gardes, alors ce n'eſt pas notre cœur que nous défendrons; ce ne ſera plus la vertu qui combattra, mais la fierté, & c'eſt le plus cruel ennemi que vous ayez à vaincre dans les femmes. Que

vous dirai-je enfin ? nous ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer : mettez une femme en situation de se dire qu'elle n'a cédé qu'à une espéce de violence, ou de surprise ; persuadez-la que vous ne la méestimerez point, & je vous répons de son cœur. Traitez la Comtesse comme son caractére l'exige : elle est enjouée & badine, il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive pas même qu'elle vous distingue des autres hommes : soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Etablissez-vous dans son cœur, sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera sans le savoir, & quelque jour elle sera toute étonnée d'avoir fait tant de chemin sans seulement s'en être défiée.

LETTRE XVII.

VOus allez peut-être, Marquis, me croire encore plus cruelle que la Comtesse. Elle cause vos maux, il est vrai ; mais je fais quelque chose de plus, il me prend envie d'en rire. Oh ! j'entre dans vos peines, on ne peut pas davantage, & votre embarras me paroit très-

grand. En effet, comment hazarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'en éloigner toutes les occasions ? Tantôt elle paroit touchée, tantôt elle est la femme du monde la plus inattentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers, & on répond gayement aux fleurettes & aux propos hardis de certain Chevalier : Petit-Maître de profession, à vous, on vous parle sérieusement, ou d'un air distrait : si vous voulez prendre le ton tendre & affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous intimide, vous inquiéte, & vous désespére ? Ce pauvre Marquis !... & moi je vous répons que tout cela est du bel & bon amour. Les distractions qu'on affecte avec vous, les airs d'inattention dont on se masque, doivent vous faire sentir qu'au fond on n'est rien moins qu'indifférente. Mais votre défaut de hardiesse, les conséquences qu'on sent bien devoir suivre une passion telle que la vôtre, l'intérêt qu'on prend déja à votre situation, tout cela intimide la Comtesse elle-même, & c'est vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardiesse de votre part vous mettroit à votre aise tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous disoit derniére-

ment

ment Mr. de la R. F. C. Un honnête homme peut être amoureux comme un fou; mais jamais il ne doit ni ne peut l'être comme un ſot.

Au reſte, quand vous faites la comparaiſon de votre reſpect & de votre eſtime avec les airs libres & preſque indécens du Chevalier; lorſque vous en tirez la conſéquence qu'on devroit vous préférer à lui, vous ne ſentez pas avec combien peu de juſteſſe vous raiſonnez. Le Chevalier n'eſt que galant, & tout ce qu'il dit eſt ſans conſéquence, ou du moins paroit tel. La frivolité ſeule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve ſur ſon chemin, le font parler. L'amour eſt pour rien, ou pour peu de choſe dans toutes ſes liaiſons. Comme le papillon, il ne s'arrête à chaque fleur que pour un inſtant. Un amuſement paſſager eſt tout ſon objet. Tant de frivolité n'eſt point capable d'allarmer une femme : elle ſent à ravir le peu de danger qu'elle court à écouter un pareil homme. La Comteſſe ſait à merveille apprécier les propos du Chevalier, & pour tout dire en un mot, elle le connoit pour un homme dont le cœur eſt épuiſé. Les femmes, qui, à les entendre, tiennent le plus pour la métaphyſique, ſavent admirablement faire la

différence d'un Amant de cette espéce d'avec un homme tel que vous. Aussi serez-vous toujours plus redoutable, & plus redouté avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre estime respectueuse; mais je vous répons qu'elle ne l'est en aucune façon, & que la Comtesse le sent bien. Rien n'a une fin aussi peu respectueuse qu'une passion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier, vous exigez de la reconnoissance, des préférences, du retour, des sacrifices même; la Comtesse voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil, ou du moins, si, dans le nuage qui les enveloppe encore, elle ne les distingue pas bien nettement, la nature lui donne des pressentimens de ce qui pourra lui en couter, si elle vous accorde la moindre facilité à l'instruire d'une passion qu'elle partage sans doute déja. Rarement les femmes examinent-elles les raisons qui les déterminent à se rendre ou à résister: elles ne s'amusent point à connoître ni à définir; mais elles sentent, & le sentiment chez elles est juste; il leur tient lieu de lumiéres & de réflexion: c'est une espéce d'instinct qui les avertit au besoin, & qui les conduit peut-être aussi sûrement que le feroit la raison la mieux éclairée. Votre

belle Adélaïde veut donc jouir auſſi long-tems qu'elle le pourra de l'*incognito*. Ce projet eſt très-conforme à ſes véritables intérêts, & cependant je ſuis très-perſuadée qu'il n'eſt point l'ouvrage de la réflexion : elle ne voit pas d'un autre côté, que la paſſion, contrainte au-dehors, n'en va faire que de plus fortes impreſſions & de plus grands progrès dans l'intérieur : laiſſez-lui donc jetter de profondes racines, & donnez à ce feux qu'on s'efforce de cacher, le tems de dévorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez au reſte, Marquis, que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte : vous avez cru que vous reſpectiez la Comteſſe plus que ne fait le Chevalier; vous voyez, au contraire, que les fleurettes de celui-ci ſont ſans conſéquence, tandis que vous en voulez au cœur de la Belle. D'un autre côté, vous vous êtes figuré que les airs diſtraits, indifférens, inattentifs étoient des preuves, ou des préſages de votre malheur. Détrompez-vous. Il n'y a jamais de preuve plus certaine d'une paſſion que les efforts qu'on fait pour la cacher. En un mot, dès que la Comteſſe vous traite avec douceur, quelques preuves que vous lui donniez de votre panchant pour

elle ; dès qu'elle vous voit ſans colére, prêt à lui en faire l'aveu, je vous dis qu'elle a le cœur pris ; elle vous aime, ſur ma parole.

Ah ! j'oubliois préciſément de répondre à l'article de votre Lettre qui me concerne. Oui, Marquis, je ſuis conſtanment la méthode que je m'étois preſcrite au commencement de notre commerce. Il y a peu de ſujet dans mes Lettres que je n'aie fait ſervir de matiére à la converſation dans ma ſociété. Rarement vous propoſé-je des idées un peu importantes, ſans avoir recueilli les voix ſur le plus ou le moins de vérité qu'elles renferment. Tantôt c'eſt Mr. de la Bruyére, tantôt Mr. de Saint-Evremond que je conſulte; une autre fois ce ſera Mr. l'Abbé de Châteauneuf. Admirez ma bonne foi ; il ne tiendroit qu'à moi de m'attribuer la gloire de ce que je vous écris de bon, & j'avoue franchement que vous ne le devez qu'aux perſonnes que je reçois chez moi. A propos d'hommes d'un mérite diſtingué, Mr. D. L. R. F. C. vient de m'envoyer prier de l'aller voir. J'ai pris jour à demain. Vous devriez bien vous y trouver ; vous n'ignorez pas combien il vous aime. Adieu.

LETTRE XVIII.

J'Ai fait bien de nouvelles réflexions, Marquis, fur l'état où vous vous trouvez, & fur l'embarras où vous continuez d'être. Mais, après tout, quelle néceffité trouvez-vous donc à faire en forme une déclaration d'amour? Seroit-ce parce que vous avez lu dans nos anciens Romanciers, que l'on procédoit auffi réguliérement dans la galanterie que dans les Tribunaux? C'eft être trop exact. Croyez-moi; laiffez, comme je vous le difois la derniére fois, le feu s'allumer & prendre tous les jours de nouvelles forces, & vous verrez que fans vous être dit que vous vous aimez, vous ferez encore plus avancé que fi vous vous étiez effarouché par des aveux dont nos peres ont voulu que les femmes fe fâchaffent; aveux abfolument inutiles par eux-mêmes, & qui répandent toujours fur une paffion quelques jours nébuleux : ils en fufpendent les progrès. Retenez bien ceci, Marquis: Une femme fe perfuade beaucoup mieux qu'elle eft aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. Agiffez comme s'il étoit fait cet aveu, qui vous coute

tant, ou bien imitez le Chevalier, prenez ſon air aiſé. La conduite que la Comteſſe tient avec lui devant vous, ſemble vous en faire une loi. Avec votre air circonſpect, & prétendu reſpectueux, vous avez celui d'un homme qui médite un deſſein conſidérable, d'un homme, en un mot, qui veut faire un mauvais coup. Vos dehors ſont inquiétans pour une femme qui connoit les conſéquences d'une paſſion telle que la vôtre. Songez que tant que vous lui laiſſerez appercevoir les préparatifs d'une attaque, vous la trouverez toujours ſous les armes. Avez-vous jamais vu un Général habile, rempli du deſſein de ſurprendre une Place, annoncer à l'Ennemi, par tous ſes mouvemens, ſur qui l'orage alloit tomber? En amour comme en guerre, demande-t'on jamais au Vainqueur s'il doit ſes ſuccès à la force ou à l'adreſſe? Il a vaincu, il reçoit la couronne; ſes vœux ſont comblés, il eſt heureux; ſuivez ſon exemple, & vous éprouverez le même ſort. Dérobez votre marche; ne découvrez l'étendue de vos deſſeins que quand on ne pourra plus s'oppoſer à leurs ſuccès, que le combat ſoit rendu, & la victoire aſſurée avant que vous ayez déclaré la guerre; en un mot, imitez ces Peuples guerriers

dont on n'apprend les desseins & les entreprises que par les ravages qu'ils ont laissés.

LETTRE XIX.

ENfin, Marquis, on vous entend, sans colére, protester que vous aimez, & jurer par tout ce que les Amans ont de plus sacré, que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autre fois à mes prophéties? Cependant on vous traiteroit encore mieux, dit-on, si vous vouliez être raisonnable, & vous borner aux sentimens de la simple amitié. Le nom d'Amant que vous prenez, révolte la Comtesse. Ne disputez point sur les qualités, pourvu qu'au fond la chose soit la même, & suivez le conseil que Mr. de la Sabliére vous donne dans ce Madrigal:

Bélise ne veut point d'Amant,
Mais voudroit un ami fidéle,
Qui pour elle eut des soins & de l'empressement,
Et qui même la trouvât belle.
Amans, qui soupirez pour elle,
Sur ma parole tenez bon;
Bélise de l'amour ne hait rien que le nom.

Mais on vous désole par des doutes in-

jurieux fur votre fincérité & fur votre conftance : on refufe de vous croire, parce que tous les hommes font faux & parjures; on refufe de vous aimer, parce qu'ils font inconftans. Que vous êtes heureux! & que la Comteffe connoit mal fon propre cœur, fi elle croit vous perfuader par-là de fon indifférence! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des difcours qu'elle vous tient? Elle eft touchée de la paffion que vous lui montrez; mais les plaintes & les malheurs de fes amies l'ont convaincue que les proteftations des hommes font prefque toujours fauffes. Je ne conçois cependant pas fon injuftice à cet égard; car moi, qui ne les flatte pas volontiers, je fuis très-perfuadée qu'ils font prefque toujours fincéres dans ces occafions : ils deviennent amoureux d'une femme, c'eft-à-dire, ils fe fentent des défirs de la pofféder. L'image enchantereffe qu'ils fe font de cette poffeffion, les féduit : ils fe figurent que les délices qu'ils y attachent, ne finiront jamais; ils n'imaginent point que le feu qui les dévore, puiffe un jour s'affoiblir & s'éteindre : c'eft une chofe qui leur paroitroit de toute impoffibilité. Auffi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde, qu'ils ne cefferont point de nous aimer : en douter, ce

ſeroit leur faire une injure mortelle. Cependant les pauvres gens promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Ils ne voient point que leur cœur n'a pas aſſez d'étoffe pour être toujours rempli du même objet. Ils ceſſent de l'aimer, ſans ſavoir pourquoi ; ils ſont même aſſez bons pour ſe faire ſcrupule de leur refroidiſſement. Ils diſent encore long-tems qu'ils aiment, tandis qu'il n'en eſt plus rien. Ils ſe battent les flancs ; mais, après s'être bien tourmentés, ils cédent au dégout, & ils deviennent inconſtans d'auſſi bonne foi qu'ils l'étoient, en proteſtant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'eſt ſi ſimple. La fermentation qu'un amour naiſſant avoit excité dans leurs cœurs, avoit cauſé le charme qui les ſéduiſoit : l'enchantement eſt diſſipé ; le ſang froid a ſuccédé : que pouvons-nous leur imputer ? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh ! combien de femmes ſe trouvent trop heureuſes de ce qu'en y manquant, les hommes donnent une libre carriére à leur légéreté ?

Quoi qu'il en ſoit, la Comteſſe s'en prend à vous de l'inconſtance de vos pareils ; elle craint que vous ne reſſembliez aux autres Amans. Prête à vous céder, pour peu que vous la raſſuriez, elle ne

cherche que des raiſons de vous croire ſincére. L'amour que vous lui jurez, ne l'offenſe donc plus : que dis-je ? il l'enchante. Elle en eſt ſi flattée, que toute ſa crainte eſt qu'il ne ſoit pas vrai : diſſipez ſes allarmes, montrez-lui que le bonheur que vous lui offrez, & dont elle connoit déja tout le prix, n'eſt point un bonheur imaginaire ; faites plus, perſuadez-la qu'elle en jouira toujours, & ſa réſiſtance expire ; ſes doutes ſe diſſipent ; elle ſaiſit avec avidité tout ce qui pourra détruire ſes ſoupçons & ſon inquiétude. Elle vous auroit déja cru, déja vous l'auriez déterminée à ſe livrer au plaiſir de ſe voir aimée, ſi elle avoit penſé l'être en effet, & l'être pour toujours. Que les femmes ſont mal-adroites, ſi par leurs craintes & leurs doutes ſur la ſincérité & ſur la conſtance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuient, ou qu'elles mépriſent l'amour ! Dès qu'elles craignent qu'on ne les trompe, en leur faiſant eſpérer qu'elles jouiront de ſes douceurs ; dès qu'elles craignent de n'en pas jouir long-tems, elles en connoiſſent déja tous les charmes ; & tout ce qui les inquiéte, c'eſt la peur d'en être privées trop tôt. Sans ceſſe combattues par cette crainte, & par l'attrait puiſſant qui les porte au plaiſir, elles héſitent,

elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de tems pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi, Marquis, pensez que toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse, vous dit, j'imagine bien toutes les délices de l'amour : l'idée que je m'en forme est tout-à-fait séduisante. Croyez-vous qu'au fond je désire moins que vous de jouir de ses charmes? Mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante, plus je crains que ce ne soit une belle chimére, & je ne refuse de m'y livrer que dans la crainte de voir finir trop tôt ma félicité. Ah! si je pouvois espérer que mon bonheur fût durable, que ma résistance seroit foible!... Mais n'abuserez-vous point de ma crédulité? Ne me punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu trop de confiance en vous? Ce jour du moins est-il bien éloigné? Ah! si je pouvois espérer de recueillir longtems les fruits du sacrifice que je vous ferai de mon repos, je vous l'avoue franchement, nous serions bientôt d'accord.

LETTRE XX.

LE Rival que l'on vous donne, me paroit d'autant plus redoutable, que c'est un homme tel que je vous ai con-

ſeillé d'être. Je connois le Chevalier : perſonne n'eſt plus capable que lui de filer une ſéduction. Je parierois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comteſſe de ſang froid : vous êtes perdu. Un Amant auſſi paſſionné que vous l'avez paru, commet cent bévues. Les meilleures affaires lui périſſent entre les mains. A tout inſtant il donne priſe ſur lui. Tel eſt même ſon malheur, que ſa précipitation & ſa timidité lui nuiſent tour à tour. Il perd mille de ces petites occaſions, qui font toujours gagner quelque terrain. Un homme, au contraire, qui fait l'amour pour le ſeul plaiſir de le faire, profite des moindres avantages ; rien ne lui échappe : il voit ſes progrès, il connoit les endroits foibles, il les ſaiſit. Tout tend à ſon but, tout eſt combiné. Ses imprudences même ſont ſouvent le fruit de la plus ſaine réflexion ; elles avancent ſes ſuccès ; enfin, il aquiert une telle ſupériorité, qu'il dateroit, pour ainſi dire, le jour de ſon triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin ; ne montrez pas aſſez d'amour pour que la Comteſſe ſe repoſe de tout ſur l'excès de votre paſſion ; donnez-lui quelques inquiétudes ; forcez-la de prendre quelque ſoin de vous conſerver,

en lui donnant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavaliérement, que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que ſon orgueil, la rend intraitable. Semblable au Marchand auquel vous avez montré trop d'envie de ſon étoffe, elle vous ſurfait avec auſſi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité; montrez moins de paſſion, & vous en exciterez davantage. Nous ne ſentons le prix d'un bien qu'à l'inſtant qu'il va nous échapper. Un peu de manége en amour eſt indiſpenſable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même dans le beſoin juſqu'à vous conſeiller d'être un peu ſcélérat. En toute autre occaſion, il vaut ſans doute mieux être dupe que fripon; mais en galanterie les ſots ſeuls ſont des dupes, & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. Adieu.

Je me fais cependant conſcience de vous quitter, ſans vous avoir dit un ſeul mot de conſolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que ſoit le Chevalier, vous devez vous tranquiliſer. Je ſoupçonne la fine Comteſſe de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter. Ce n'eſt pas que j'aie envie de vous

cajoler ; mais je ſuis bien-aiſe de vous le dire ; vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde : on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé. Le Chevalier a vêcu : quelle eſt la femme qui ne ſente pas ces différences ?

LETTRE XXI.

DE la probité en amour, Marquis ! y penſez-vous ? ah ! vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre Lettre, vous ſeriez deshonoré. Vous ne ſauriez, dites-vous, prendre ſur vous le manége que je vous ai conſeillé ? Votre candeur, vos grands ſentimens vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur ; mais aujourd'hui, que la corruption du ſiécle a tout changé, l'amour n'eſt plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laiſſe encore à vos vertus une roideur qui vous perdroit infailliblement, ſi vous n'aviez pas aſſez de raiſon pour vous plier enfin aux mœurs du tems. On ne peut plus paroître à préſent tel qu'on eſt dans l'intérieur. Tout eſt mine ; on ſe paie d'airs,

de démonſtrations, de ſignes; tout joue la comédie, & les hommes ont eu d'excellentes raiſons pour en uſer ainſi. Ils ont reconnu que perſonne ne gagneroit, ſi les autres nous diſoient le bien & le mal qu'ils penſent de nous. On eſt convenu de ſubſtituer à cette ſincérité des phraſes toutes contraires, & cette façon d'àgir s'eſt introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que, quand cet uſage qu'on appelle politeſſe, n'eſt pouſſé, ni juſqu'à l'ironie, ni juſqu'à la trahiſon, c'eſt une vertu ſociable de le ſuivre, & de tous les commerces c'eſt celui de la galanterie où l'on ait le plus beſoin de ne pas paroître tel qu'on eſt. Combien ne trouverez-vous pas d'occaſions où un Amant gagne autant à diſſimuler l'excès de ſa paſſion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a? Je devine la Comteſſe; elle eſt plus adroite que vous. Je ſuis sûre qu'elle diſſimule ſon panchant pour vous avec autant de ſoin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répéte; moins vous vous livrerez à préſent, mieux on vous traitera. Inquiétez-la à ſon tour; inſpirez-lui la crainte de vous perdre; voyez-la venir. C'eſt le plus sûr moyen de connoître le vérita-

ble rang que vous tenez dans ſon cœur. Adieu.

LETTRE XXII.

UN ſilence de dix jours, Marquis! mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon. L'application que vous avez faite de mes conſeils a donc été heureuſe? Je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas, c'eſt que le refus qu'on vous fait d'un aveu, vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* eſt donc une choſe bien précieuſe à vos yeux? Depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les ſentimens de la Comteſſe, & vous avez réuſſi; vous connoiſſez ſon panchant pour vous. Que vous faut-il davantage? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus ſur ſon cœur? En vérité, je vous trouve bien ſingulier: car enfin, ſavez-vous que rien n'eſt plus propre à révolter une femme raiſonnable, que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous eſt refuſé? Je ne vous comprens pas: aux yeux d'un Amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le ſeroit une déclaration poſitive? Voulez-vous connoître nos véritables

tables intérêts ? Loin de persécuter une femme sur ce point, attachez-vous, comme je vous l'ai déja dit, à lui dissimuler les progrès de son panchant; faites qu'elle vous aime avant de le lui faire remarquer, avant de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh! peut-on éprouver une situation plus délicieuse, que celle de voir un cœur s'intéresser pour vous sans s'en défier, s'échauffer par dégrés, s'attendrir enfin? Quelle volupté de jouir en secret de tous ses mouvemens, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, & de s'applaudir de sa victoire, avant même que la Belle ait soupçonné qu'on ait tenté sa défaite! Voilà ce que j'appelle des plaisirs. Croyez-moi donc, Marquis, agissez auprès de la Comtesse, comme si l'aveu lui étoit échappé. A la vérité, l'on ne vous aura point dit, *je vous aime*; mais c'est parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit : on aura fait au reste tout ce qu'il falloit pour vous le persuader.

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras : elles désirent pour le moins autant de vous avouer leur panchant, que vous avez enfin de vous en instruire ; mais que voulez-vous, Marquis? les hommes, ingénieux à se donner

des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur paſſion; &, quelques idées que l'on ſe ſoit formées de notre façon de penſer, cet aveu nous humilie toujours; car pour peu que nous ayons d'expérience, nous en ſentons toutes les conſéquences. Le *je vous aime* en lui-même n'eſt pas criminel, à la vérité; mais les ſuites nous effraient. Le moyen de ſe les diſſimuler, & de s'aveugler ſur les engagemens qu'il entraine?

Au ſurplus, prenez-y bien garde, votre perſévérance à exiger cet aveu, eſt moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité; & je vous défie de vous tromper ſur les véritables motifs de vos inſtances. La nature nous a fait préſent d'un inſtinct admirable; il nous fait diſcerner avec juſteſſe tout ce qui nait de la paſſion d'avec ce qui lui eſt étranger. Toujours indulgentes ſur les effets que produit un amour que nous avons inſpiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportemens; que ſais-je, moi? toutes les folies dont vous êtes capables, vous autres Amans; mais vous nous trouverez toujours intraitables dès que notre amour-propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit? Vous nous révoltez par les choſes les plus indifférentes à votre

bonheur. Votre vanité s'attache à des vétilles, & vous empêche de jouir des vrais avantages. M'en croirez-vous? Vous quitterez votre chimére pour vous enyvrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable, pour gouter le plaisir de le lui cacher à elle-même, pour jouir de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime*, qu'y gagnerez-vous? Votre incertitude finira-t'elle? Saurez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour? Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté, & que la bouche seule prononce; mais jamais vous ne le ferez par les témoignages involontaires d'une passion que l'on veut contraindre. En un mot, lès aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons; ce sont ceux qui nous échappent.

LETTRE XXIII.

ME le pardonnerez-vous, Marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige. Vous prenez les choses bien à cœur! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colére de la Comtesse? & votre in-

quiétude eſt extrême. Vous lui avez baiſé la main avec un tranſport dont tout le monde s'eſt apperçu; elle vous a fait publiquement des reproches ſur votre indiſcrétion, & des préférences marquées pour elle, toujours offenſantes pour les autres femmes, vous ont expoſé aux railleries piquantes de la Marquiſe ſa belle-ſœur. Voilà, ſans contredit, de terribles événemens. Quoi! vous êtes aſſez ſimple pour vous croire perdu ſans reſſource ſur les dehors d'un courroux apparent, & vous n'avez pas même ſoupçonné qu'intérieurement vous étiez juſtifié? C'eſt donc à moi à vous en convaincre; & pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges myſtéres ſur notre compte. Mais, après tout, je n'entens point en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon ſexe. C'eſt de la franchiſe que je vous dois; je vous en ai promis, & je m'aquitte.

Une femme eſt continuellement agitée par deux paſſions inconciliables; par le déſir de plaire, & par la crainte du deſhonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté nous brûlons d'avoir des ſpectateurs de l'effet de nos charmes: ſans ceſſe occupées du ſoin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occaſion d'hu-

milier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, & de tous les hommages que l'on nous rend. Savez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction? La désolation de nos rivales, les indiscrétions qui décélent les sentimens que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur déséspoir. En un mot, de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des plaisirs si doux! A côté de tant d'avantages marche la malignité des concurrentes, & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole! On ne connoit point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en recompensent. Seule, & de sang froid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroissoit si jalouse, dussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en recompensera par

les préférences; elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoiſſance; mais elles ſeront en effet les preuves de ſon attachement. On craint de paroître ingrate, & l'on devient tendre. Ce ne ſont donc point vos indiſcrétions qui nous fâchent. Si nous en paroiſſons bleſſées, il faut bien que nous payions tribut à la repréſentation, & vous feriez les premiers à blâmer une indulgence exceſſive. Mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occaſions, ce ſeroit véritablement nous offenſer. Nous vous recommandons la diſcrétion & la prudence : n'eſt-ce pas notre rôle? Eſt-il beſoin de vous dire quel eſt le vôtre? On m'a ſouvent répété que prendre les loix à la lettre, ce n'étoit pas les entendre. Soyez ſûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous ſaurez les interpréter.

LETTRE XXIV.

LA Comteſſe ne ſe bat donc plus qu'en retraite? Vous croyez qu'elle n'a d'autre but à préſent que de vous éprouver? Quelque préférence que vous lui marquiez, quelque peu de précaution que vous apportiez dans les témoignages de

votre passion, elle ne trouve plus de force pour vous en gronder : la moindre excuse fait expirer les réproches dans sa bouche, & sa colére est si aimable, que vous faites tout pour la mériter. Je partage avec vous, de bon cœur, la joie que vous donne un pareil succès. Mais quoique ces procédés vous flattent, si vous l'estimez, faites qu'ils ne durent pas long-tems : que les femmes raisonnables, & qui veulent prendre soin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts, en multipliant ainsi par une incrédulité affectée, les occasions de faire médire d'elles! Ne sentiront-elles jamais que ce n'est pas toujours le tems où elles sont tendres, qui donne atteinte à leur réputation? Les doutes qu'elles affectent sur la sincérité du panchant qu'elles ont inspiré, leur font plus de tort dans le monde que leur défaite même. Tant qu'elles restent incrédules, mille imprudences les compromettent ; elles dépensent leur réputation en détail : tant qu'un Amant les trouve incrédules sur la vérité de ses sentimens, il ne ménage rien dès qu'il trouve l'occasion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressemens les plus indiscrets, les préférences les plus marquées, les soins les plus empressés lui paroissent les meil-

leurs moyens d'y réussir; & peut-il les employer sans que tout le monde s'en apperçoive, sans que toutes les autres femmes en soient offensées, sans qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquans? Dès que les préliminaires sont réglés, c'est-à-dire, dès que nous commençons à nous croire sincérement aimées, rien ne paroit au dehors, rien ne transpire, & si l'on s'apperçoit de nos liaisons, si l'on y entend finesse, ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un tems perdu pour l'amour. Je voudrois donc pour le bien de toutes les parties, que dès qu'une femme ne se trouve aucun gout pour celui qui veut lui plaire, elle n'abusât point de sa crédulité, & que sans lui donner de vaines espérances, elle lui signifiât bien nettement son congé; mais je voudrois aussi que dès qu'elle est persuadée qu'on l'aime, elle en convînt de bonne foi: sauf à elle à se faire encore prier tant qu'elle le jugeroit à propos, avant d'avouer qu'elle est elle-même aussi tendre qu'on l'est pour elle; car en un mot, elle ne peut affecter de doutes sans mettre un Amant dans la nécessité de les dissiper, & il ne peut y travailler avec succès, sans mettre tout le monde dans sa confidence par des hommages trop marqués.

Ces

Ces idées, je le ſens bien, n'auroient pas été probables dans ces tems où la maladreſſe des hommes rendoit bien des femmes intraitables; mais aujourd'hui que l'audace des aſſaillans nous laiſſe ſi peu de reſſource; aujourd'hui qu'il eſt bien avéré que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de Places imprenables, pourquoi s'expoſer aux longueurs d'un ſiége en forme, lorſqu'il eſt certain qu'après bien des travaux & des déſaſtres, il faudra capituler? Faites donc entendre raiſon à votre aimable Comteſſe; montrez-lui les inconvéniens d'une plus longue défiance de vos ſentimens, vous la convaincrez de votre paſſion, vous la forcerez à vous croire par le ſoin qu'elle doit avoir de ſa réputation, & peut-être encore mieux en lui fourniſſant une raiſon de plus de vous accorder une confiance qu'elle a ſans doute bien de la peine à vous refuſer.

LETTRE XXV.

MA derniére Lettre vous a donc ſcandaliſé, Marquis? Vous voulez, à toute force, qu'il ne ſoit pas impoſſible de trouver dans notre ſiécle des femmes

vertueuſes ? Eh ! mais vous ai-je jamais dit le contraire? Comparant les femmes à des Places aſſiégées, ai-je avancé qu'il n'exiſtoit point de Villes qui n'euſſent été priſes? Comment l'aurois-je pu dire? Il y en a qui n'ont jamais été aſſiégées. Vous voyez donc que je ſuis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicanniez plus : voici ma profeſſion de foi ſur cet article. Je crois fermement aux femmes ſages dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la ſuppoſition où elles l'auront été mal. Je crois même encore aux femmes ſages, quoiqu'attaquées, & bien attaquées, lorſqu'elles n'auront eu ni tempérament ni paſſion violente, ni liberté, ni mari haïſſable. Il me prend envie de vous faire part, à cette occaſion, d'une converſation aſſez vive que j'eus à ce ſujet, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une avanture d'éclat venoit de démaſquer. J'étois ſans expérience alors; je jugeois encore les autres avec cette ſévérité qu'on conſerve juſqu'à ce que quelques fautes perſonnelles nous aient donné plus d'indulgence pour le prochain. Je m'étois aviſée de fronder, ſans ménagement, la conduite de cette femme : elle le ſut. Je la voyois quelquefois chez une

de mes parentes. Un jour elle me prit à l'écart, & voici la petite harangue qu'il me fallut essuyer : elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

„ Ce n'est point pour vous reprocher „ les discours que vous avez tenus sur „ mon compte, que je veux vous entre- „ tenir sans témoins, me dit-elle ; c'est „ pour vous donner des avis dont vous „ sentirez un jour toute la solidité. Vous „ avez blâmé ma conduite avec une sé- „ vérité, vous me regardez actuellement „ avec un dédain qui m'annonce com- „ bien vous vous enorgueillissez de n'a- „ voir point encore donné de prise sur „ vous ; vous croyez avoir de la vertu, „ & que cette vertu ne vous abandon- „ nera jamais. Ce sont là, ma chere en- „ fant, de pures illusions de votre amour- „ propre. Je me crois obligée d'éclairer „ votre inexpérience, & de vous faire ap- „ percevoir que loin d'être sûre de cette „ vertu qui vous rend si sévére, vous ne „ pouvez pas même encore vous assurer „ si vous en avez. Ce début vous éton- „ ne ? Prêtez-moi votre attention, & „ vous conviendrez bientôt de la vérité „ de ce que je vous dis.

„ Personne jusqu'à présent ne vous a

„ parlé d'amour : votre miroir ſeul vous
„ a dit que vous étiez jolie; votre cœur,
„ je le vois à l'air d'indifférence répandu
„ ſur toute votre perſonne, ne s'eſt point
„ encore développé; le cri de la nature
„ ne s'eſt point encore fait entendre. Tant
„ que vous reſterez dans cette ſituation,
„ tant qu'on vous gardera à vue, com-
„ me l'on fait, je répons de vous. Mais
„ quand le cœur aura parlé; quand ces
„ yeux enchanteurs par eux-mêmes, au-
„ ront reçu du ſentiment, la vie & l'ex-
„ preſſion; quand ils parleront le langage
„ de l'amour; quand une inquiétude in-
„ térieure vous agitera; enfin, quand des
„ déſirs à demi étouffés par les ſcrupules
„ d'une bonne éducation, vous auront
„ fait rougir plus d'une fois en ſecret;
„ alors votre ſenſibilité, les combats que
„ vous rendrez pour la vaincre, dimi-
„ nueront votre ſévérité pour les autres,
„ leurs fautes vous paroitront plus excu-
„ ſables : le ſentiment de votre foibleſſe
„ ne vous permettra plus de regarder
„ votre vertu comme infaillible. Votre
„ étonnement ira plus loin : le peu de ſe-
„ cours que vous en tirerez contre un
„ panchant trop impétueux, vous fera
„ douter ſi vous en avez jamais eu. Peut-
„ on aſſurer qu'un homme eſt brave tant

„ qu'il ne s'eſt pas battu? Il en eſt de mê-
„ me de nous. Les attaques que l'on nous
„ livre, donnent ſeules l'être à notre ver-
„ tu, comme le danger le donne à la
„ valeur. Tant qu'on n'a point vu l'en-
„ nemi, on ignore juſqu'à quel point il
„ eſt redoutable, & quel ſera le dégré de
„ réſiſtance que nous pourrons lui op-
„ poſer.

„ Ainſi, pour qu'une femme puiſſe ſe
„ flatter d'être eſſentiellement vertueuſe
„ & ſage par ſes propres forces, il faut
„ qu'aucun danger, quelque grand qu'il
„ ſoit, aucun motif, quelque preſſant
„ qu'il puiſſe être, aucun prétexte ne
„ ſoient capables de la faire ſuccomber;
„ il faut que l'occaſion la plus favorable,
„ l'amour le plus tendre, la certitude du
„ ſecret, l'eſtime & la confiance la plus
„ parfaite dans celui qui les attaque; en
„ un mot, il faut que tous ces avantages
„ réunis ne puiſſent rien ſur ſon courage.
„ En ſorte que pour ſavoir s'il eſt une
„ femme vertueuſe dans la vraie ſignifi-
„ cation du mot, on doit en ſuppoſer
„ une qui échappe à tant de dangers raſ-
„ ſemblés; car ce ſeroit pour elle n'avoir
„ rien fait, que d'avoir réſiſté, ou à l'a-
„ mour ſans avoir des tempéramens, ou
„ à l'occaſion ſans avoir d'amour, ou au

„ tempérament faute d'occaſion. Sa vertu „ ſeroit toujours incertaine tant qu'elle „ n'auroit pas été attaquée en même-tems „ avec toutes les armes qui pouvoient „ la vaincre : on pourroit toujours dire „ que, ſi elle avoit été d'une autre conſ- „ titution, elle n'auroit pas réſiſté à l'a- „ mour, ou que s'il s'étoit préſenté une „ occaſion favorable, ſa vertu n'auroit „ été qu'une ſotte.

„ A ce compte, lui dis-je, il n'y auroit „ pas une ſeule femme vertueuſe ; car je „ ne crois pas qu'on puiſſe en trouver „ une qui ait jamais eu tant d'ennemis à „ combattre à la fois. Cela peut être, „ me repliqua-t'elle ; mais en ſavez-vous „ la raiſon ? c'eſt qu'il n'en faut pas tant „ pour nous vaincre ; un ſeul de ces en- „ nemis ſuffit pour y réuſſir.

„ J'inſiſtai. Vous prétendez donc que „ notre vertu ne dépend pas de nous, „ puiſque vous la faites dépendre de l'oc- „ caſion, & d'autres cauſes étrangéres à „ notre volonté ?

„ Sans doute. Je vous le demande. „ Etes-vous la maîtreſſe de vous donner „ une conſtitution vive ou tranquile ? „ Etes-vous libre de vous défendre d'une „ paſſion violente ? Dépend-t'il de vous „ d'arranger toutes les circonſtances de

„ votre vie de façon à ne jamais vous
„ trouver ſeule avec un Amant que vous
„ adoriez, qui connoiſſe ſes avantages,
„ & qui en profite? En un mot, dépend-
„ t'il de vous d'empêcher que ſes empreſ-
„ ſemens, je les ſuppoſe même innocens
„ d'abord, ne produiſent ſur vos ſens l'ef-
„ fet qu'ils doivent néceſſairement y fai-
„ re? Non, aſſurément. Soutenir le con-
„ traire, ce ſeroit dire que le fer eſt le
„ maître de ne pas céder à l'aimant. Et
„ vous prétendez que votre vertu eſt
„ votre ouvrage? que vous pouvez vous
„ attribuer la gloire d'un avantage qui
„ peut à tout inſtant vous être enlevé?
„ La vertu des femmes, comme tous
„ les autres biens dont nous jouiſſons,
„ eſt un don du Ciel; c'eſt une faveur
„ qu'il pouvoit nous refuſer. Sentez donc
„ combien vous êtes déraiſonnable, en
„ vous en glorifiant; connoiſſez toute
„ votre injuſtice, lorſque vous maltraitez
„ ſi cruellement celles qui ont eu le mal-
„ heur d'apporter en naiſſant un pan-
„ chant indomptable à l'amour, qu'une
„ paſſion violente a ſurpriſes, ou qui ſe
„ ſont trouvées dans ces malheureux inſ-
„ tans d'où vous ne feriez pas ſortie avec
„ plus de gloire.

„ Voulez-vous que je vous donne une

„ autre preuve de la justesse de mes idées?
„ Je la puiserai dans votre propre con-
„ duite. N'êtes-vous pas dans la persua-
„ sion la plus intime que toute femme
„ qui veut rester vertueuse, ne doit jamais
„ donner prise sur elle; qu'elle doit s'ob-
„ server exactement sur les moindres ba-
„ gatelles, parce que vous savez qu'elles
„ conduisent à se permettre des choses
„ plus importantes? Il est bien plus sûr
„ pour vous d'ôter aux hommes l'envie
„ de vous attaquer, en affectant un de-
„ hors sévére, que de vous défendre de
„ leurs attaques. La preuve de ce que je
„ dis, c'est qu'on donne aux filles dans
„ l'éducation, le plus de freins pour les
„ retenir qu'il est possible d'en imaginer.
„ On fait plus: une mere prudente ne se
„ repose ni sur les principes de sa fille,
„ ni sur la crainte du deshonneur, ni sur
„ la mauvaise opinion qu'elle lui donne
„ des hommes; elle la garde à vue; elle
„ la met dans l'impossibilité de succom-
„ ber à la tentation. Quelle est la raison
„ de tant de précautions? C'est que cette
„ mere craint la fragilité de son éléve, si
„ elle l'expose un instant au danger: &
„ malgré tous les obstacles dont elle l'en-
„ vironne, combien de fois n'arrive-t'il
„ pas que l'amour les surmonte tous?

„ Une fille bien élevée, disons mieux,
„ bien gardée, s'enorgueillit de sa vertu,
„ parce qu'elle imagine ne la devoir qu'à
„ elle-même; mais presque toujours c'est
„ un esclave rigoureusement enchainé,
„ qui veut qu'on lui sache gré de ce qu'il
„ ne prend pas la fuite. Et, en effet, dans
„ quelle classe trouvez-vous les filles per-
„ dues? Dans celle où elles ne sont pas
„ assez riches, ou assez heureuses pour
„ être environnées sans cesse de tous les
„ obstacles qui vous ont sauvée; dans
„ celle où les hommes les ont attaquées
„ plus hardiment, plus facilement, plus
„ fréquemment, & par conséquent avec
„ toutes sortes d'avantages; dans celle où
„ les impressions de l'éducation, l'exem-
„ ple, la fierté, le désir d'un établissement
„ heureux ne les soutenoient pas. Deux
„ portes plus bas, vous haïssiez cette
„ femme que vous regardez avec tant
„ de dédain; & malgré tous les secours
„ étrangers qui soutiennent cette vertu
„ dont vous vous enorgueillissez, dans
„ deux jours vous serez peut-être plus
„ méprisable qu'elle, parce que vous au-
„ rez eu plus de moyens de vous garan-
„ tir de ce malheur. Je ne vous enléve
„ cependant pas le mérite de votre ver-
„ tu, pour vous empêcher d'y rester at-

„ tachée; en vous convainquant de votre
„ fragilité, je ne veux obtenir de vous
„ qu'un peu d'indulgence pour celles qu'un
„ panchant trop impétueux, où le malheur des circonſtances a précipitées
„ dans un état ſi humiliant à leurs propres yeux. Mon ſeul but eſt de vous
„ faire ſentir que vous devez moins vous
„ glorifier de poſſéder un avantage que
„ vous ne vous devez pas à vous-même,
„ & dont peut-être demain vous ſerez
„ privée.

Elle alloit continuer; mais quelqu'un nous interrompit. Bientôt ma propre expérience me fit connoître que je ne devois pas avoir ſi bonne opinion de bien des vertus qui m'en avoient impoſé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXVI.

JE l'ai ſenti comme vous, Marquis. Quoique les idées que je vous communiquai hier paroiſſent vraies dans la ſpéculation, il ſeroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laiſſaſſent perſuader. Ce n'eſt point par le ſentiment de leur fragilité qu'elles reſteront ſages; mais par l'intime conviction qu'elles ſont

libres & maîtresses de céder ou de résister : est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu, qu'on l'excite à se battre avec courage? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma Lettre, avoit un intérêt personnel à faire recevoir son systême? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnemens avec des yeux philosophiques, ils paroitront au moins spécieux; mais il seroit à craindre qu'en nous permettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu, nous ne parvinssions à mettre en problême des régles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Et d'ailleurs persuader aux femmes que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne seroit-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver, je veux dire, la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent? Le découragement seroit la conséquence d'une pareille morale : aussi ne peut-elle guères servir dans l'usage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, après bien des révolutions éprouvées, vous êtes donc sûr qu'on vous aime?

Vous avez excité un de ces momens d'attendrissement où la Comtesse n'a pu retenir son secret. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre; on a fait plus, on a laissé échapper mille témoignages involontaires de la passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroître, vous êtes, en un mot, le plus heureux des hommes. Si vous saviez avec combien de plaisir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore. Le premier sacrifice qu'on vouloit vous faire, étoit de ne plus recevoir le Chevalier : vous vous y êtes opposé, & vous avez bien fait ; ç'auroit été compromettre la Comtesse à propos de rien; & cela me fait souvenir qu'en général les femmes se perdent beaucoup plus souvent par des imprudences que par des fautes réelles. La confiance que vous lui avez marquée par un procédé si noble, a dû la toucher sensiblement. Tout cela est le mieux du monde. Cependant voulez-vous que je vous le dise? la façon dont cette affaire tourne, commence à m'allarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souvienne, de traiter l'amour un peu cavaliérement. Vous ne deviez avoir, tout au plus, qu'un gout léger & passager, & non pas une

paſſion en régle, & je vois que tous les jours les choſes deviennent plus ſérieuſes. Vous traitez l'amour avec une indignité qui commence à m'inquiéter. La connoiſſance du vrai mérite, les qualités ſolides, le bon caractére entrent dans les motifs de votre liaiſon, & ſe réuniſſent aux charmes de la perſonne pour vous rendre éperdûment amoureux. Je n'aime pas que tant d'eſtime ſe mêle dans une affaire de pure galanterie : elle ne laiſſe pas aſſez d'aiſance; elle occupe au lieu d'amuſer. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave & compaſſée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions, & la Comteſſe, par de nouveaux combats, ranimera ſans doute votre liaiſon. Une paix trop conſtante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'eſprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la paſſion diſparoit, la langueur lui ſuccéde, l'ennui perce, & le dégout termine tout.

LETTRE XXVII.

MAdame de Sévigné ne ſe trouve donc pas de mon avis ſur les cauſes que je donne à l'amour? Elle prétend que

nombre de femmes ne le connoiſſent que du beau côté, & que les ſens ne ſont jamais entrés pour rien dans leurs liaiſons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *ſyſtême*, ſeroit fondé, il paroitroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conſéquence.

Aſſurément voilà, Marquis, des reproches bien graves; mais ſont-ils fondés? c'eſt ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lu mes Lettres dans l'eſprit qu'elles ont été écrites. Moi, des ſyſtêmes! en vérité, elle me fait beaucoup trop d'honneur : je n'ai jamais été aſſez appliquée pour en compoſer. J'imagine d'ailleurs qu'un ſyſtême n'eſt autre choſe qu'un ſonge philoſophique : regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit? En ce cas nous ſommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité; & pour y réuſſir, mon deſſein n'eſt point de ſurprendre l'eſprit; j'interroge le ſentiment. Peut-être aura-t'elle été frappée de la ſingularité de quelques-unes de mes propoſitions, qui m'auront paru ſi évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver;

mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer dans une maxime de galanterie, le plus ou le moins de vérité?

Au surplus, je crains si fort les discussions en forme, que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoit, dites-vous, nombre de Métaphysiciennes : tenez, je lui passe ces exceptions, pourvu qu'elle me laisse sa thése générale. J'avouerai même, si vous l'exigez, qu'il existe en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées; car je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament : aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espéce. Je ne les critique point; on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer; je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, ou ne les porte plus vers la galanterie, leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroit insensible à l'amour, que parce qu'elle à dépensé la portion de sentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude, dit-on, n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendresse extrê-

me pour Madame de Grignan l'occupe à préſent tout entier.

Suivant elle, au reſte, je ſuis donc bien coupable envers les femmes ? En perſonne charitable, j'aurois dû diſſimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon ſexe, ou ſi vous l'aimez mieux, que mon ſexe m'a fait découvrir en moi. Mais, de bonne foi, croyez-vous, Marquis, que ſi tout ce que je vous ai dit là-deſſus, devenoit public, les femmes en fuſſent offenſées ? Connoiſſez-les mieux : toutes, au contraire, y trouveroient leur compte; & en effet, leur dire que c'eſt par un inſtinct méchanique qu'elles ſont portées à la galanterie, n'eſt-ce pas les mettre à leur aiſe ? n'eſt-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de ſimpatie, qu'elles ſont ſi charmées de donner pour excuſes de leurs égaremens, & auxquelles je crois cependant ſi peu ? En ſoutenant que l'amour eſt l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité; vous les rendriez reſponſables de leur bon ou de leur mauvais choix. Encore un coup, Marquis, je ne me trompe pas, en diſant que toutes les femmes ſeroient contentes de mes Lettres. Les Métaphyſiciennes, c'eſt-à-dire, celles que le Ciel a favoriſées d'une heureuſe

reuſe conſtitution, y reconnoitroient avec plaiſir leur ſupériorité ſur les autres femmes; elles ne manqueroient pas de s'applaudir de la délicateſſe de leurs ſentimens, & de la regarder comme leur ouvrage : celles que la nature a formées d'une matiére moins délicate, croiroient ſans doute me devoir quelque reconnoiſſance d'avoir révélé un myſtére qui leur peſoit en ſecret. On leur a fait un devoir de diſſimuler leur panchant : elles ſont auſſi jalouſes de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur faſſe cependant rien perdre du côté des plaiſirs : leur intérêt eſt donc qu'on les devine ſans qu'elles ſe compromettent. Quiconque développera leur cœur, leur rendra donc un ſervice eſſentiel, & je ſuis même très-convaincue que celles, qui dans le fond auroient les ſentimens les plus conformes aux miens, ſeroient les premiéres à ſe faire un honneur de les combattre. Ainſi je leur aurois fait ma cour de deux façons, qui leur ſeroient également agréables, en adoptant des maximes qui flattent leur panchant, & en leur fourniſſant l'occaſion de paroître délicates.

Après tout, Marquis, vous figurez-vous donc que ce ſeroit bien connoître les femmes, que de craindre qu'elles s'of-

pensassent des malices que j'ai pu vous dire sur leur compte? On l'a dit il y a long-tems; elles aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point. Vous voyez donc qu'en supposant que je vous eusse écrit dans l'intention qu'on me prête, il s'en faudroit beaucoup qu'elles pussent me faire le moindre reproche.

Enfin, Madame de Sévigné prétend que mon *systême* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité, Marquis, je ne comprens pas comment, avec la justesse d'esprit qu'on lui connoit, elle a pu se livrer à cette idée. En dépouillant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui auroit pu vous séduire; en le faisant envisager comme l'effet du tempérament, du caprice & de la vanité; en vous détrompant, en un mot, sur ce que la Métaphysique lui prête de noblesse & de dignité, n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux? Ne le sera-t'il pas davantage, si, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu? Je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux Législateur de l'antiquité, qui crut ne pouvoir affoiblir le pouvoir des femmes sur ses concitoyens qu'en exposant

des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort : puisqu'on me prend pour une femme à systême, il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc pour un instant sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matiéres sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion ? Les gens sévéres ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose ? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu ? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les Platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siécles, pour justifier les passions, n'en a-t'on pas fait l'apothéose ? Que fais-je, moi ? j'ose décrier la superstition accréditée ; je brise l'idole. Quelle témérité ! Ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaque le culte favori ?

J'en suis fâchée pour elles : il étoit beau, lorsqu'elles ressentoient les impressions de l'amour d'être exemptes d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre huma-

nité? Pourquoi la méconnoître, & chercher dans les Cieux la cause de nos foiblesses ? Restons sur la terre, nous l'y trouverons, & c'est là sa place.

A la vérité, je n'ai point ouvertement déclamé dans mes Lettres contre l'amour; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étois trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour; j'ai donc diminué par-là l'illusion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire; j'ai du moins affoibli son pouvoir sur vous, & l'expérience me justifiera.

Je sais parfaitement qu'on en use tout différenment dans l'éducation des *femmes*. Aussi quel fruit retire-t'on d'une pareille méthode ? On commence par les tromper; on veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits; on leur peint tous les hommes comme des monstres d'infidélité & de perfidie. S'en présente-t'il un bien fait, qui étale des sentimens délicats, qui prenne un dehors modeste & respectueux? la jeune personne à laquelle on aura tenu ces discours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée; & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la, &

vous verrez, si elle est sincére, que les sentimens que ce monstre a excités dans son cœur, ne seront point du tout des sentimens d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon, & le malheur est qu'on ne peut guères faire autrement. On évite, avec un soin infini, de les avertir, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens, & que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t'il delà? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défenses. Jamais elles ne se sont défiées que leur ennemi le plus redoutable, étoit celui dont on ne leur avoit jamais parlé: comment pourroient-elles donc être en garde contre lui? Ce n'est pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh! que pourroit un Amant, si la Belle qu'il attaque, n'étoit pas séduite par ses propres désirs?

Ainsi, Marquis, quand je dis aux femmes que c'est la Physique qui chez elles est la principale cause de leurs foiblesses, il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce panchant; au contraire, c'est

les avertir de se précautionner de ce côté-là; c'est dire au Gouverneur de la Place qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors, que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant, mais qu'il se verra trahi par les siens.

En un mot, en réduisant à leur juste valeur les sentimens auxquels les femmes attachent une si haute idée, en les éclairant sur le véritable but des Amans qui paroissent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées, & leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer? & comptez que si l'on pouvoit une fois mettre chez elles la vanité en opposition avec leur panchant à la galanterie, la vertu n'y perdroit assurément pas.

J'ai eu des Amans; mais jamais ils ne m'ont fait illusion. Je savois à merveille les pénétrer. J'étois très-persuadée que si, ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractére, entroit pour quelque chose dans les raisons qui les déterminoient à m'aimer, ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi, parce que j'avois de la figure, & qu'ils avoient des désirs: aussi n'ont-ils jamais obtenu que

la seconde place dans mon cœur ; mes amis y ont toujours tenu la premiére. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences, la constance, le respect même que mérite un sentiment aussi noble, aussi digne d'occuper une ame élevée. En un mot, jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foiblesse les dégradoit à mes yeux; je les regardois comme incapables de s'élever aux sentimens d'une véritable estime pour une femme qu'ils avoient désirée.

Vous voyez donc, Marquis, que la conséquence qu'on doit tirer de mes principes, est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les gens éclairés pourroient me reprocher, ce seroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique; mais votre inexpérience & votre curiosité ne justifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, & ce que je pourrai vous écrire encore à ce sujet?

Fin de la seconde Partie.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS.
TROISIÉME PARTIE.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

Nouvelle Édition corrigée.

TROISIÉME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LVIII.

(3)

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE XXVIII.

VOus ne vous trompez pas, Marquis, le gout & le talent de la Comteſſe pour le clavecin ne feront qu'augmenter votre amour & votre bonheur. Il y a long-tems que je le dis aux femmes; elles ne connoiſſent point aſſez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talens; il n'y a point d'inſtant où ils ne leur ſoient d'une extrême utilité:

la plupart se figurent n'avoir à craindre que la présence de l'objet aimé. Il est vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre, leur amour & leur Amant; mais lorsque l'Amant a disparu, l'amour reste, & les progrès qu'il fait dans la solitude, quoique moins sensibles, n'en sont pas moins dangereux : c'est alors que l'exécution d'une Sonate, le dessein d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage détournent l'attention d'un souvenir trop séduisant, & fixent l'imagination sur des objets utiles. Toutes les occupations où l'esprit est appliqué, sont donc autant de larcins faits à l'amour.

Que son panchant raméne un Amant à nos genoux, que peut-il faire avec une personne qui n'est que tendre & jolie? De quoi peut-il s'occuper, s'il ne trouve dans son entretien aucun agrément, aucune variété? L'amour est un sentiment actif; c'est un feu qui dévore, & qui exige toujours de nouveaux alimens : s'il ne peut exercer son activité que sur des objets sensibles, il s'y attache, & s'y attache uniquement. Enfin, quand l'esprit n'est pas occupé, il faut nécessairement que les sens le soient. On gesticule; j'ai pensé dire que bientôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on con-

noit incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'eſt point en combattant des entrepriſes, ni en s'offenſant d'une careſſe trop vive qu'une femme reſte ſage. Quand on ſe laiſſe attaquer de cette façon, tout en ſe défendant, les ſens s'allument, l'agitation que cauſe la réſiſtance même, hâte la défaite, & l'on ſuccombe en combattant; mais c'eſt en détournant l'attention de ſon homme ſur d'autres objets, qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entrepriſes ou de s'offenſer des libertés auxquelles on a ſoi-même donné lieu : car c'eſt une choſe bien certaine; les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le ſuppoſe abſolument ſans éducation, qui n'ait un diſcernement juſte ſur le dégré de familiarité qu'il doit ſe permettre. Auſſi toutes celles qui ſe plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles guères. Examinez-les bien : leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occaſionné. Elles vouloient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous expoſer aux mêmes inconvéniens; car avec une femme ſans eſprit, ſans talens, que faire autre choſe que d'entreprendre? Le ſeul moyen de tuer le tems avec elle, c'eſt

de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté, que de l'impression qu'elle a faite sur les sens, & l'on ne peut employer que le langage des sens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour, elle n'y répond, elle ne vous en recompense, que par le secours des sens, & en vous y laissant appercevoir une agitation égale à la vôtre, ou bien sa sagesse expirante n'a plus que de l'humeur à vous opposer : c'est le dernier retranchement d'une femme sans esprit, & quel retranchement! Quel est, au contraire, l'avantage d'une femme spirituelle & de ressource? Une repartie vive, une raillerie piquante, une querelle assaisonnée par un peu de malignité, une citation heureuse, un récit fait avec grace, ne sont-ce pas pour elles autant de distraction, & le tems qu'elles y emploient, autant de gagné pour la vertu?

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention; c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes; mais elles ont un sentiment, qui bien dirigé, peut leur servir d'antidote ; toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc

par la vanité corriger la ſenſibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du déſir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le ſentiment qui l'a fait agir. A la vérité, ce ſentiment ne ceſſera pas d'être le motif *déterminant*; (il faut bien, Marquis, que vous me paſſiez quelque terme de l'art;) mais il ne ſera plus l'objet actuel & préſent à ſon attention, & c'eſt déja beaucoup. Livrée toute entiére au ſoin de ſe perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut aquérir, ce même déſir dont l'amour ſera la ſource, tournera contre l'amour même, en partageant l'attention de l'eſprit & les affections du cœur; en un mot, il fera diverſion.

Vous me direz peut-être : Voilà donc les femmes avec de l'eſprit & des talens à l'abri de toutes atteintes ! Vous en conclurez peut-être encore que les hommes ne haïſſant pas la facilité, devroient fuir de pareilles femmes, & que cependant on voit les ſots, comme les gens d'eſprit, s'y attacher. Cela eſt vrai; mais les ſots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoiſſent pas la difficulté de réuſſir, & les gens d'eſprit, parce qu'ils aiment à la ſurmonter.

Au reſte, vous qui êtes un Militaire, ne devez-vous pas ſavoir apprécier tout ce

que je vous dis ici ſur les talens? Je ſuppoſe que dans la campagne où vous allez entrer, on vous a donné le ſiége d'une ville à conduire; ſerez-vous content ſi le Gouverneur, perſuadé que ſa Place n'eſt pas imprenable, vous ouvre ſes portes, avant de vous avoir fourni la moindre occaſion de vous ſignaler? Non, ſans doute. Il faut qu'il réſiſte; plus il prend ſoin de ſa gloire, plus il travaille à la vôtre. Eh bien, Marquis, en amour comme en guerre, le plaiſir de vaincre ſe meſure ſur les obſtacles. Vous le dirai-je? Je ſerois tentée de pouſſer plus loin le parallèle: voilà ce que c'eſt que d'avoir fait les premiers pas: la véritable gloire d'une femme conſiſte peut-être moins à ne point ſe rendre, qu'à faire une belle défenſe, pour mériter les honneurs de la guerre.

J'irai plus loin encore: qu'une femme devienne aſſez foible pour ſe laiſſer vaincre, quel moyen lui reſte-t'il pour fixer un Amant heureux, ſi les agrémens de l'eſprit, ſi les talens ne viennent pas à ſon ſecours? Je ſais parfaitement qu'on ne ſe donne pas ces avantages: cependant à bien examiner les choſes, il n'eſt guères de femmes qui, ſi elles le vouloient comme il faut, ne puſſent s'en procurer quelques-uns: la différence ne feroit que du

plus au moins; mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit si commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles sont! elles ne voient pas que la beauté & les talens leur attirent également l'attention des hommes; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la posséde, & les talens lui procurent dequoi se défendre. En un mot, à la bien apprécier, la beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel pour le tems où elle n'existe plus: en voulez-vous savoir la raison? c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources. Tant que dure son éclat, une femme se voit considérée, recherchée, célébrée; une brillante Cour l'environne: elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse, quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit valoir! Je voudrois donc, (mon expression ne sera pas noble, mais elle rendra ma pensée,) je voudrois que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Concluons, Marquis, qu'en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage.

Une liaiſon de cœur eſt la piéce du monde où les Actes ſoient les plus courts, & les entre-Actes les plus longs. De quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les intermédes, ſi ce n'eſt par les talens? La poſſeſſion met toutes les femmes de niveau, & les expoſe toutes également à l'infidélité. La belle & la jolie, quand elles ne ſont que cela, n'ont à cet égard aucun avantage ſur celle qui ne l'eſt pas: l'eſprit ſeul en ce cas fait en elles toute la différence. Lui ſeul peut faire trouver dans la même perſonne cette variété ſi néceſſaire pour prévenir le dégout. Enfin, il n'y a que les talens qui puiſſent remplir le vuide d'une paſſion ſatisfaite, & c'eſt ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque ſituation que l'on ſuppoſe, ſoit pour éloigner notre défaite, & la rendre plus flatteuſe, ſoit pour aſſurer nos conquêtes. Les Amans eux-mêmes en profitent. Que de choſes ils doivent chérir, quoiqu'elles tournent contre eux! Eh! que la Comteſſe, en cultivant ſon talent décidé pour le clavecin, entend bien ſes intérêts & les vôtres!

Je relis ma Lettre, mon cher Marquis, & je tremble que vous ne la trouviez un peu ſérieuſe. Voilà ce que c'eſt que de ſe livrer à la mauvaiſe compagnie. Je ſou-

pai hier avec Mr. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon-là, au moins pour trois ou quatre jours.

LETTRE XXIX.

JE penſe comme vous, Marquis : la Comteſſe vous punit trop ſévérement de l'aveu que vous lui avez ſurpris. Eſt-ce votre faute, ſi ſon ſecret lui eſt échappé ? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raiſon ; mais aller juſqu'à refuſer pendant trois jours de vous voir, faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois, renvoyer les billets tendres ſans daigner les ouvrir, c'eſt, à mon avis, un vrai caprice de vertu. Mais après tout, quoi qu'il en puiſſe arriver, ne déſeſpérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente, comptez qu'elle ſeroit moins ſévére.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occaſions, c'eſt ſouvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur que contre elle-même : elle ne ſent qu'avec dépit qu'à tous momens ſa foibleſſe eſt prête à la trahir ; elle vous en punit, & s'en punit elle-même en vous maltrai-

tant; mais ſoyez bien perſuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant qu'un an de ſoins & d'aſſiduités. Bientôt une femme ſe reproche de l'avoir maltraité; elle ſe croit injuſte, elle veut réparer ſa faute, & elle finit par être bienfaiſante.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt l'endroit de votre Lettre où vous me marquez que depuis que la Comteſſe a paru vous aimer, ſon caractére a totalement changé. Je n'ai là-deſſus aucune connoiſſance particuliére. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle a débuté dans le monde en petite Maîtreſſe, & ſon début fut d'autant mieux remarqué, que pendant la vie de ſon mari elle avoit tenu une conduite toute oppoſée. Qu'il vous en ſouvienne: quand vous commençates à la connoître, elle étoit vive juſqu'à l'étourderie, inattentive, décidée, coquette même; elle paroiſſoit incapable d'un attachement raiſonnable. Cependant aujourd'hui vous me dites qu'elle eſt devenue d'un ſérieux mélancolique; elle eſt diſtraite, timide, affectueuſe; le ſentiment a ſuccédé aux airs; un beau naturel a pris la place de l'affectation; du moins elle vous paroît entrer ſi bien dans le caractére qu'elle prend aujourd'hui, que vous vous imaginez que

c'eſt le véritable, & que celui qu'elle avoit montré d'abord, étoit un caractére apprêté. Tout ceci mettroit ma philoſophie en défaut, ſi je ne reconnoiſſois à cette métamorphoſe les effets de l'amour. Je ſuis bien trompée, ſi l'orage que vous eſſuyez aujourd'hui, ne vous annonce pas la victoire la plus complette, & d'autant mieux aſſurée, qu'on aura fait tout ſon poſſible pour vous la diſputer. Mais ſi vous ſuivez toujours votre objet, ſi vous portez la pourſuite juſqu'à l'importunité, ſi vous vous trouvez dans tous les lieux où vous pourrez la voir, ſi vous prenez ſur vous de ne lui point parler de votre paſſion, & que vous ayez avec elle toutes les façons d'un homme attentif, reſpectueux, mais pénétré, qu'en arrivera-t'il? Elle ne pourra vous refuſer les égards que l'on doit même aux indifférens. Les femmes d'ailleurs ont un fonds inépuiſable de bonté pour ceux qui les aiment. Vous ne l'ignorez pas, vous autres hommes, & c'eſt ce qui vous raſſure toutes les fois qu'on vous maltraite. Vous ſavez que votre préſence, vos ſoins, la douleur que vous affectez font leur effet & déſarment à la fin notre fierté. Vous vous perſuadez que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur, ſont ceux préci-

ſément qu'elle redoute davantage, & par malheur vous ne rencontrez que trop juſte; elle ne les éloigne en effet que parce qu'elle n'eſt pas aſſez ſûre de leur réſiſter. Elle fait quelquefois plus; elle va juſqu'à braver l'ennui dont elle n'oſe attendre les attaques ; en un mot, le courage d'une femme raiſonnable eſt preſque toujours capable d'un premier effort; mais rarement cet effort eſt-il durable. L'excès même de ſa violence eſt la cauſe de ſon peu de durée. L'ame n'a qu'un dégré de force; épuiſée par la contrainte que lui a couté cet effort, elle s'abandonne de laſſitude ; bientôt le ſentiment de ſa foibleſſe la jette dans le découragement. Tel ſoutient avec audace le premier choc d'un ennemi redoutable , que le danger mieux connu effraie à la ſeconde attaque. Une femme perſuadée qu'elle a fait tout ce qu'il étoit poſſible pour ſe défendre d'un panchant qui l'entraîne, ſatisfaite des combats qu'elle a rendus, parvient bientôt à penſer que ſa réſiſtance ne peut tenir contre le pouvoir de l'amour : ſi elle ſe ſoutient encore, ce n'eſt plus par ſes propres forces ; elle ne tire plus de ſecours que de l'idée qu'elle a donnée d'abord de ſa fierté à celui qui l'attaque, que de la timidité qu'elle a inſpirée dans les premiers

momens de sa résistance. Ainsi pour peu qu'elle soit raisonnable, elle débute donc presque toujours par une belle défense : il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer ; mais malheureusement vous devinez le moyen de la vaincre, vous persévérez à l'attaquer ; elle n'est pas infatigable, & vous êtes si peu délicat, que pourvu que vous obteniez son cœur, peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à son consentement. Au reste, Marquis, l'excès des précautions qu'on prend contre vous, fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent, prendroit-on la peine de vous fuir ? Je vous répons que l'on ne vous feroit pas l'honneur de vous craindre. Mais je sais combien les Amans sont déraisonnables. Toujours ingénieux à se tourmenter, l'habitude de n'être remplis que d'un seul objet, est chez eux si puissante, qu'ils aiment mieux en être occupés désagréablement, que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains. Epris comme vous l'êtes, votre situation ne peut manquer d'être douloureuse. Le pauvre Marquis, comme on le traite !

TAYLOR INST. OXF

LETTRE XXX.

JE ſuis enchantée d'apprendre, avant mon départ pour la campagne, que vous êtes plus tranquile. Je vous avouerai franchement que ſi la Comteſſe avoit perſévéré à vous traiter avec la même ſévérité, j'aurois imaginé, non qu'elle fût inſenſible, mais que vous aviez un rival heureux. Cette réſiſtance auroit en effet paſſé les forces de la raiſon lorſqu'elle combat toute ſeule; car vous devez être bien perſuadé, Marquis, qu'une femme n'eſt jamais plus intraitable que lorſqu'elle prend, dans les bontés qu'elle a pour un Amant favoriſé, de la fierté contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé, & que vous l'êtes ſeul. Je ſaurai vous en donner inceſſamment des nouvelles certaines; car je veux moi-même examiner la Comteſſe. Cette réſolution vous ſurprend ſans doute. Votre étonnement ceſſera dès que vous ferez attention que la maiſon de Madame de la Sabliére où je vais paſſer huit jours, eſt voiſine de la Terre de votre aimable veuve. Vous m'apprenez

vous-même qu'elle vient de partir pour s'y rendre; joignez au voisinage l'envie démesurée que j'ai de la connoître, & vous ne serez point étonné de la promesse que je viens de vous faire.... On ne me donne pas le tems d'achever ma Lettre, ni même de vous l'envoyer. Il faut partir à l'instant; ma compagne de voyage me lutine d'une façon étrange, & prétend que j'écris un billet doux. Je la laisse prétendre, & je mets ce papier sur moi, pour continuer ma Lettre à la campagne. Adieu. Quoi! la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra donc pas de nous venir voir dans notre solitude?

Du Château de ....

JE vous écris de chez la Comtesse, mon cher Marquis; voilà la troisiéme journée que je passe à sa Terre: c'est vous faire entendre assez clairement que je ne suis pas mal avec la maîtresse du logis. C'est une femme adorable, j'en suis enchantée. Je doute quelquefois si vous méritez de posséder un cœur comme celui-là. Me voilà sa confidente décidée. Elle m'a dit tout ce qu'elle pense de vous, & je ne désespére pas de découvrir, avant notre retour à la ville, les raisons du changement

que vous avez remarqué dans ſon caractére. Je n'oſe pas vous en dire davantage; on pourroit venir dans mon appartement, & je ne veux pas qu'on ſache que je vous écris d'ici. Adieu.

LETTRE XXXI.

QUe j'ai de choſes à vous dire, Marquis! Je me préparois à vous tenir parole, & je projettois d'uſer de fineſſe avec la Comteſſe, pour lui tirer ſon ſecret; mais le hazard m'a bien ſervie. Vous n'ignorez pas ſa confiance pour *Mr.* de la Sabliére. Elle étoit tantôt avec lui dans un des boſquets du jardin : je traverſois une charmille pour aller les joindre, j'étois ſur le point de les aborder, lorſque votre nom a frappé mon oreille. J'ai ſuſpendu ma marche, je n'étois point apperçue; j'ai tout entendu, & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur converſation.

„ Je n'ai donc pu dérober à votre pé-
„ nétration mon panchant pour Mr. de
„ Sévigné, & vous ne pouvez concilier
„ le ſérieux d'une paſſion auſſi décidée
„ avec le caractére de frivolité qu'on me
„ connoit dans le monde. Vous vous

„ éton-

„ étonnerez donc bien davantage, si je
„ vous avoue que mon caractére exté-
„ rieur n'est pas le véritable; que la gra-
„ vité qui vous frappe aujourd'hui, n'est
„ qu'un retour à mon premier état; en
„ un mot, que je n'étois devenue petite
„ Maîtresse que par réflexion. Peut-être
„ imaginiez-vous que les femmes ne sa-
„ voient dissimuler que leurs défauts:
„ elles vont quelquefois plus loin, Mon-
„ sieur, & j'en suis un exemple; elles dé-
„ guisent jusqu'à leurs vertus, & puisque
„ le mot m'est échappé, je suis tentée, au
„ risque de vous ennuyer, de vous ap-
„ prendre par quelle gradation singuliére
„ je suis parvenue jusques-là.

„ Pendant mon mariage j'ai vêcu dans
„ la retraite. Vous connoissiez Mr. le
„ Comte & son gout pour la solitude.
„ Devenue veuve, il fut question d'en-
„ trer dans le monde, & mon embarras
„ ne fut pas médiocre sur la façon de m'y
„ présenter. Je m'interrogeai moi-mê-
„ me: ce fut en vain que je voulus me le
„ cacher, je me trouvai du gout pour les
„ plaisirs de société; mais j'étois en mê-
„ me tems bien résolue d'y joindre la pu-
„ reté des mœurs. Comment concilier
„ tout cela? Il me parut très-difficile de
„ me former un systême de conduite,

„ qui, sans me compromettre, ne me privât pas non plus des douceurs de la vie.

„ Voici comme je raisonnai. Destinées „ à vivre parmi les hommes, faites pour „ leur plaire, & pour partager leur bien-„ être, nous devons aussi souffrir de leurs „ travers, & nous avons sur-tout à crain-„ dre leur malignité. Il semble qu'ils „ n'aient eu pour objet dans notre éduca-„ tion que de nous rendre propres à l'a-„ mour; c'est même la seule passion qu'ils „ nous aient permise; & par une contra-„ diction bizarre & cruelle, ils ne nous „ ont laissé qu'une sorte de gloire à aqué-„ rir, & c'est précisément celle de *résister* „ à ce panchant. J'examinai donc *ce qu'il* „ y avoit de mieux à faire, pour rappro-„ cher dans l'usage deux extrêmités si „ fort opposées, & je ne trouvai de tou-„ tes parts qu'inconvéniens.

„ Nous sommes, me disois-je, assez „ simples lorsque nous entrons dans le „ monde, pour imaginer que la plus „ grande félicité d'une femme seroit d'ai-„ mer & d'être aimée : nous supposons „ alors que l'amour est fondé sur l'esti-„ me, soutenu par la connoissance des „ qualités aimables, épuré par la délica-„ tesse des sentimens, dégagé de toutes „ les fadeurs dont on le défigure; en un

„ mot, entretenu par la confiance & par „ les épanchemens de cœur. Mais mal„ heureusement ce sentiment si flatteur „ pour une femme sans expérience, n'est „ rien moins que cela dans l'usage. On „ se désabuse toujours trop tard.

„ J'étois assez bonne dans les commen„ cemens de me scandaliser de deux im„ perfections que j'appercevois dans les „ hommes, leur inconstance & leur fauss„ seté. Toutes réflexions faites, j'ai vu „ que le premier de ces défauts les rend „ plus malheureux que coupables. De la „ façon dont leur cœur est formé, sont„ ils maîtres d'être toujours remplis du „ même objet? Non; mais leur fausseté „ mérite-t'elle la même indulgence? La „ plupart attaquent les femmes de sang „ froid, dans le dessein de les faire servir „ à leurs amusemens, ou de les sacrifier à „ leur vanité, pour remplir le vuide d'une „ vie oisive, ou pour s'aquérir une sorte „ de réputation fondée sur la perte de la „ nôtre. Ceux-là sont le grand nombre: „ le moyen de les distinguer des vérita„ bles Amans? Tous ont les mêmes de„ hors, & l'homme qui feint d'être amou„ reux, est quelquefois plus séduisant que „ celui qui l'est en effet.

„ Nous sommes d'ailleurs assez dupes

„ pour nous faire de l'amour une affaire „ capitale. Vous autres hommes, vous „ vous en faites un jeu; rarement nous y „ livrons-nous ſans panchant pour la per- „ ſonne; vous êtes aſſez peu délicats pour „ vous y prêter ſans gout. Nous nous „ faiſons un devoir de la conſtance, vous „ cédez ſans ſcrupule au moindre dégout. „ A peine gardez-vous les bienſéances en „ quittant une Maîtreſſe dont ſix mois „ auparavant la poſſeſſion faiſoit votre „ bonheur & votre gloire. Heureuſe en- „ core, ſi par les indiſcrétions les plus „ cruelles, vous ne la puniſſez pas de ſes „ bontés!

„ J'avois donc envie de prendre les *cho-* „ *ſes au tragique*; & je diſois : Si l'amour „ entraine tant de malheurs, une femme „ qui chérit ſon repos & ſa réputation, „ ne devroit jamais aimer. Cependant „ tout me dit que nous avons un cœur, „ que ce cœur eſt fait pour l'amour, & „ que l'amour eſt involontaire. Pour- „ quoi donc vouloir détruire un panchant „ qui fait partie de nous-mêmes? Le parti „ le plus ſage ne ſeroit-il pas de travailler „ à le rectifier? Voyons comment il eſt „ poſſible d'y réuſſir.

„ Quel eſt l'amour dangereux? Je l'ai „ remarqué : c'eſt celui qui occupe l'ame

„ toute entiére, qui abſorbe toutes les au-
„ tres paſſions, qui nous rend incapables
„ d'être occupées d'aucun autre ſenti-
„ ment; enfin, qui nous fait tout ſacrifier
„ à l'objet aimé.

„ Quels ſont les caractéres ſuſceptibles
„ de pareils ſentimens? Ce ſont préciſé-
„ ment les plus ſolides, ceux qui ſe ma-
„ nifeſtent le moins au-dehors, ceux qui
„ réuniſſent le plus de raiſon à beaucoup
„ de nobleſſe & d'élévation dans la façon
„ de penſer.

„ Quels ſont enfin les hommes les plus
„ redoutables pour des femmes de cette
„ trempe? Ce ſont ceux qui ne poſſédent
„ des qualités brillantes que ce qu'il en
„ faut pour mettre en valeur un mérite
„ eſſentiel. Il faut en convenir, ces hom-
„ mes-là ſont une très-mauvaiſe compa-
„ gnie pour une femme qui penſe. Il eſt
„ vrai qu'ils ſont rares à préſent, & qu'il
„ n'y eut jamais de ſiécle plus propre que
„ le nôtre à nous garantir des grandes
„ paſſions; mais le malheur peut vou-
„ loir qu'on en rencontre un dans la
„ foule.

„ Les Moraliſtes prétendent que cha-
„ cune de nous poſſéde un fonds de ſen-
„ ſibilité deſtiné à s'exercer ſur quelques
„ objets que ce ſoit. Une femme raiſon-

„ nable ne s'affecte point de mille petits
„ avantages qui plaisent dans les hommes
„ aux femmes ordinaires. Lorsqu'elle
„ rencontre un objet digne de son atten-
„ tion, il est tout naturel qu'elle en sente
„ le prix; son affection se mesure sur l'é-
„ tendue de ses lumiéres; elle ne peut en
„ être médiocrement occupée. C'est donc
„ à ces caractéres-là qu'il faut éviter de
„ ressembler, & ce sont les hommes dont
„ je viens de parler, dont on doit fuir, &
„ la rencontre, & le commerce, pour peu
„ que l'on ait soin de son repos. For-
„ mons-nous donc un caractére qui nous
„ procure deux avantages à la fois: l'un,
„ de nous préserver de trop fortes im-
„ pressions; l'autre, d'écarter les hom-
„ mes qui pourroient nous en donner.
„ Composons-nous des dehors qui puis-
„ sent du moins les empêcher de se mon-
„ trer par les endroits estimables; met-
„ tons-les dans la nécessité de vouloir
„ nous plaire par la frivolité, par les ridi-
„ cules: tout affectés qu'ils seront, leurs
„ défauts nous donneront des armes con-
„ tre eux. Quel état heureux peut nous
„ procurer tous ces préservatifs? C'est,
„ sans contredit, celui de petite Maî-
„ tresse.

„ Vous êtes étonné de la conséquence

„ singulière à laquelle des raisonnemens „ aussi sérieux m'ont conduite. Ce sera „ bien pis, lorsque vous m'entendrez ar- „ gumenter en forme pour vous prouver „ que j'ai raison : écoutez jusqu'au bout. „ Je connois la justesse de votre esprit; „ je me pique aussi, moi, toute frivole „ que je vous ai parue, de n'en pas man- „ quer; vous finirez par être de mon avis.

„ Croyez-vous que les dehors de la „ vertu garantissent le cœur des atteintes „ de l'amour? Pauvre ressource! quand „ une femme devient capable d'une foi- „ blesse, n'est-elle pas humiliée à propor- „ tion de l'estime qu'elle avoit voulu sur- „ prendre? Plus le faste de sa vertu a été „ grand, plus elle donne de prise à la ma- „ lignité.

„ Quelle idée d'ailleurs se forme-t'on „ dans le monde d'une femme vertueuse? „ Les hommes ne font-ils pas assez injustes „ pour croire que la femme la plus sage „ est celle qui cache le mieux ses foibles- „ ses, ou qui par une retraite forcée se „ met dans l'impossibilité d'en avoir? Ils „ portent même la méchanceté, tant ils „ ont peur de nous accorder quelque „ perfection, jusqu'à supposer que nous „ sommes toujours dans un état violent „ toutes les fois que nous entreprenons

„ de leur réfifter. Il n'eft point d'hon„ nête femme, dit un de nos amis, qui „ ne foit laffe de fon métier ; & quelle „ eft la recompenfe des tourmens aux„ quels ils nous croient condamnés? Elé„ vent-ils du moins des autels à des ef„ forts auffi héroïques? Non. La plus „ honnête femme eft, felon eux, celle „ dont on ne parle point, c'eft-à-dire, „ qu'une indifférence parfaite de leur „ part, un oubli général eft le prix de no„ tre vertu. Ne faut-il pas en avoir beau„ coup pour la conferver à ce prix? Qui „ ne feroit tenté de l'abandonner? Mais „ il eft des chofes graves qu'on ne fauroit „ fe diffimuler.

„ Le deshonneur fuit de près une foi„ bleffe. La vieilleffe eft affreufe par elle„ même; que doit-ce être lorfqu'il faut „ la paffer dans les remords? Je fentis la „ néceffité d'éviter ce malheur. Je me „ figurai d'abord ne pouvoir y réuffir „ qu'en me condamnant à une vie fort „ auftére, & je ne me fentois pas affez „ de courage pour l'entreprendre; mais „ bientôt l'état de petite Maîtreffe me pa„ rut feul capable de concilier les plai„ firs avec la vertu. Au fourire qui vous „ échappe, je vois que cette idée vous „ paroit toujours un paradoxe : elle eft

„ plus

„ plus raiſonnable que vous ne penſez.

„ Une petite Maîtreſſe eſt-elle obligée, dites-le-moi, d'avoir un attachement ? Ne la diſpenſe-t'on pas d'être tendre ? Il ſuffit qu'elle ſoit aimable, & qu'elle donne tout à l'extérieur. Dès qu'elle joue bien le rôle dont elle s'eſt chargée, on ne ſe défie ſeulement pas qu'elle ait un cœur. De la figure, des airs, des caprices, du jargon à la mode, des fantaiſies, des gouts ſinguliers, c'eſt tout ce qu'on exige d'elle : elle peut être au fond vertueuſe impunément. Quelqu'un s'aviſe-t'il de l'attaquer ? S'il trouve de la réſiſtance, bientôt il renonce à l'inquiéter : il ſuppoſe que la place eſt priſe ; il attend patienment ſon tour. Sa perſévérance lui feroit tort : elle annonceroit un homme qui ne connoit pas les déférences qu'on doit à des arrangemens pris avant qu'il ſe fût propoſé : en ſorte que la Belle eſt garantie même par la mauvaiſe opinion qu'on a-d'elle.

„ Je lis dans vos yeux ce que vous allez me dire : l'état de petite Maîtreſſe peut nuire à ma réputation, & me jetter dans les inconvéniens que je veux éviter. N'eſt-ce pas là votre penſée ? Mais ne ſavez-vous pas, Monſieur,

„ que la conduite la plus auſtére ne nous „ ſauve pas des traits de la malignité? „ L'opinion des hommes fait notre répu- „ tation, & la bonne & la mauvaiſe idée „ qu'ils prennent de nous, eſt preſque „ toujours également fauſſe. C'eſt la pré- „ vention, c'eſt une eſpéce de fatalité qui „ détermine leur jugement; en ſorte que „ notre gloire dépend beaucoup moins „ d'une vertu réelle que du bonheur des „ circonſtances. L'eſpérance d'occuper „ une place honorable dans leur imagi- „ nation, ne doit donc pas ſeule nous „ animer dans la pratique de la vertu; ce „ doit être ſur-tout le déſir d'être *bien* „ avec ſoi-même, & de pouvoir ſe dire, „ quelle que ſoit l'opinion du Public à „ notre égard, *je n'ai rien à me reprocher*. „ Eh! qu'importe, après tout, à quoi l'on „ doive ſa vertu, pourvu qu'on la con- „ ſerve en effet.

„ Je demeurai donc convaincue que je „ ne pouvois pas mieux choiſir, en dé- „ butant dans le monde, qu'en prenant „ le maſque que je crus le plus favorable „ à mon repos & à ma gloire. Je m'at- „ tachai encore plus étroitement à l'a- „ mie qui m'avoit aidée de ſes conſeils: „ c'étoit la Marquiſe de...... ma paren- „ te. La conformité de nos ſentimens

„ étoit parfaite. Nous fréquentames les „ mêmes ſociétés. La charité pour le pro- „ chain n'étoit pas, à la vérité, notre „ vertu favorite. Nous entrions dans un „ cercle comme dans une ſale de bal, où „ ſeules nous aurions été maſquées. Nous „ nous y permettions toutes ſortes de „ folies; nous excitions les ridicules à ſe „ montrer. Après nous être beaucoup „ amuſées de cette comédie, ſa fin n'étoit „ pas celle de nos plaiſirs; ils ſe renou- „ velloient dans le tête-à-tête. Que les „ femmes nous y paroiſſoient ſottes! & „ dans les hommes quel vuide! quelle fa- „ tuité! que d'impertinences! Si dans le „ monde que nous voyions, il en paroiſ- „ ſoit un capable de ſe faire craindre, „ c'eſt-à-dire, de ſe faire eſtimer, nous le „ déſolions par nos airs, par le peu de „ cas que nous affections d'en faire, & „ par les agaceries dont nous accablions „ ceux qui le méritoient le moins. Enfin, „ pour reſter inſenſibles, nous étions „ preſque parvenues à croire que nous „ devions voir mauvaiſe compagnie.

„ Cette conduite nous a long-tems ga- „ ranties des piéges de l'amour, & nous „ a ſauvées de l'ennui mortel qu'une „ vertu triſte & plus grave auroit ré- „ pandu ſur notre vie. Frivoles, impé-

„ rieuses, décidées, coquettes même, si
„ vous voulez, en présence des hommes, mais solides, raisonnables, vertueuses à nos propres yeux, nous étions heureuses avec ce caractère. Il ne se présentoit aucun homme que nous pussions craindre. Ceux qui pouvoient se faire redouter, étoient obligés de se donner des ridicules pour être soufferts & fêtés parmi nous.

„ Mais ce qui m'a fait douter de la vérité de mes principes, c'est qu'ils ne m'ont pas toujours préservée des dangers que je voulois éviter. J'ai vu, par ma propre expérience, que l'amour *est* un traître avec lequel il n'est pas sûr de badiner. Je ne sais par quelle fatalité le Marquis de Sévigné a su rendre mes projets inutiles. Malgré toutes mes précautions, il a trouvé la route de mon cœur. Quelque résistance que je lui aie opposée, il a fallu l'aimer, & ma raison ne me sert plus qu'à justifier à mes yeux le gout que j'ai pris pour lui. Heureuse, s'il ne me fournit jamais l'occasion de changer de sentimens! Je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir ma véritable façon de penser: j'aurois craint à la fin qu'il ne me crût aussi ridicule en effet que je le

„ paroiſſois ; & quand ma ſincérité de-
„ vroit me rendre moins aimable à ſes
„ yeux (car je ſais que la frivolité cap-
„ tive plus les hommes que le mérite
„ réel) je veux me montrer à lui telle que
„ je ſuis. Je rougirois de ne devoir ſon
„ cœur qu'à un menſonge perpétuel de
„ toute ma perſonne.

„ Je ſuis encore moins ſurpris, Mada-
„ me, dit alors Mr. de la Sabliére, de la
„ nouveauté de votre projet, que de l'a-
„ dreſſe avec laquelle vous êtes parve-
„ nue à rendre plauſible une idée auſſi ſin-
„ guliére. Souffrez que je le diſe; il n'eſt
„ pas poſſible de s'égarer avec plus d'eſ-
„ prit. Auſſi avez-vous éprouvé le ſort
„ de tous les gens à ſyſtême : ils pren-
„ nent de longs détours pour s'écarter
„ de la route battue ; ils n'en viennent
„ pas moins échouer contre les mêmes
„ écueils : & pour uſer du privilége que
„ vous m'avez donné de vous dire ou-
„ vertement ma penſée, croyez, Com-
„ teſſe, que le ſeul moyen de conſerver
„ votre repos, c'eſt de prendre ouver-
„ tement l'état de femme raiſonnable. Ja-
„ mais on ne gagna rien à compoſer avec
„ la vertu.

Quand je vis que la converſation pre-
noit cette tournure, je ſentis qu'elle alloit

bientôt finir, je m'éloignai promptement, & je ne ſongeai plus qu'à ſatisfaire votre curioſité. Je ſuis excédée d'écrire : dans deux jours nous retournons à Paris.

LETTRE XXXIII.

EH bien, Marquis, nous voilà de retour ; mais les nouvelles que nous vous apportons, pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre gout. Jamais vous n'avez eu une ſi belle occaſion d'accuſer les femmes de caprice. Je vous écrivois la derniére fois pour vous dire qu'on vous aimoit, aujourd'hui c'eſt pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges réſolutions contre vous : tremblez, c'eſt une choſe bien décidée ; la Comteſſe ne veut plus vous aimer qu'à ſon aiſe & ſans qu'il en coute jamais rien à ſon repos : elle a vu les conſéquences d'une paſſion telle que la vôtre ; elle n'a pu les enviſager ſans effroi ; elle a donc pris le parti d'en arrêter les progrès, & que les preuves qu'elle vous a données de ſon panchant ne vous raſſurent point. Vous vous imaginez, vous autres hommes, que dès qu'une femme vous a fait un aveu, jamais elle ne pourra briſer vos

chaînes : détrompez-vous. La Comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte que vous ne pensez, & je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conseils une partie de sa fermeté. Ne comptez donc plus sur mes Lettres : aussi-bien vous n'avez plus besoin des secours que vous pouviez en tirer pour connoître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des armes contre elles ; sans cela seriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur de la Comtesse? Il faut l'avouer ; j'ai jugé mon sexe avec trop de rigueur, & vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le sens bien à présent : il est plus de femmes solides & essentiellement vertueuses que je ne l'avois cru. Quel fonds de raison! quel assemblage de toutes les qualités estimables dans notre amie ! Non, Marquis, je n'ai pu lui refuser les sentimens de la plus tendre estime, & sans consulter vos intérêts, je me suis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez ; mais la confiance qu'elle avoit prise en moi, n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part? Je ne vous dissimulerai même rien de mes méchancetés : j'ai porté la malice jusqu'à l'instruire des avantages que vous pouviez avoir tirés de tout ce que je vous

ai écrit ſur les femmes. « Je ſens, m'a-
„ t'elle dit, combien eſt redoutable un
„ Amant, qui joint à tant de connoiſſance
„ du cœur, le talent de s'exprimer d'une
„ façon noble & délicate. Quels avanta-
„ ges n'a-t'il pas avec une femme qui
„ penſe & qui raiſonne ? Je l'ai remar-
„ qué; c'eſt par le raiſonnement même
„ qu'il la ſéduit : il a l'art d'employer l'eſ-
„ prit qu'il lui trouve à juſtifier aux yeux
„ de ſa raiſon, les égaremens dans leſ-
„ quels il l'entraîne. Une Amante d'ail-
„ leurs ſe croit obligée de proportionner
„ les ſacrifices à la connoiſſance qu'elle a
„ de ſes bonnes qualités. Avec un hom-
„ me ordinaire, une foibleſſe eſt une foi-
„ bleſſe; on en rougit : avec un homme
„ d'eſprit, c'eſt un tribut qu'on croit de-
„ voir à ſon mérite, c'eſt même une
„ preuve de notre diſcernement; elle fait
„ l'éloge de notre goût; on s'en applau-
„ dit. C'eſt ainſi qu'en faiſant tourner au
„ profit de la vanité, ce qu'il enléve à la
„ vertu, cet enchanteur dérobe à nos
„ yeux la gradation de nos foibleſſes. „
Tels ſont à préſent, Marquis, les ſenti-
mens de la Comteſſe, & je ne ſais s'ils
vous laiſſent beaucoup d'eſpérance.

Je n'ignore pas qu'il eût été mieux ſans
doute de faire ces réflexions, & de ſuivre

notre projet sans vous en instruire : c'étoit même notre premiére résolution ; mais pouvois-je en conscience travailler sécrétement contre vous ? n'eut-ce pas été vous trahir ? D'ailleurs, en agissant ainsi, nous aurions paru vous redouter, & nous nous sentons assez de courage pour vous instruire de tout ce que nous ferons pour vous résister. Venez donc, Marquis : notre envie de vous voir va jusqu'à l'impatience. En voulez-vous savoir la raison ? c'est que nous vous attendons sans vous craindre. Songez que ce n'est plus une Amante que vous avez à combattre ; ce seroit un trop foible adversaire ; son courage pourroit se démentir : c'est moi, c'est une femme de sang froid, qui se croit intéressée d'honneur à sauver du naufrage la raison de son amie. Oui, je pénétrerai jusques dans le fond de votre ame ; j'y lirai vos desseins pervers ; je les préviendrai ; je veux rendre inutiles tous les artifices de votre malignité. Vous m'accuserez de trahison tant qu'il vous plaira ; venez ce soir, & je vous ferai convenir que toute ma conduite est conforme à la plus exacte équité. Tant que votre inexpérience a eu besoin d'être éclairée, soutenue, encouragée, mon zéle pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts : tout

l'avantage alors étoit du côté de la Comtesse. Les choses ont bien changé de face: toute sa fierté suffit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avoit en sa faveur son indifférence, &, ce qui valoit mieux encore, votre mal-adresse: aujourd'hui vous avez de l'expérience, & elle a sa raison de moins. Après cela, me joindre à vous contre elle, trahir la confiance qu'elle a prise en moi, lui refuser les secours qu'elle a droit d'en attendre, si vous êtes sincére, vous l'avouerez vous-même, ce seroit une chose criante. Je veux donc désormais réparer le mal que je puis avoir fait en vous révélant nos secrets, en vous initiant dans nos mystéres. Je ne sais pourquoi; mais au plaisir que je sens à vous traverser, il me semble que je travaille pour mon propre compte, & cependant vous savez jusqu'où j'étens mes droits sur vous. Mes sentimens seront toujours les mêmes, & de votre côté sans doute vous êtes trop équitable pour que ce que je fais aujourd'hui en faveur d'une amie, diminue rien de votre estime pour moi. A tantôt donc chez la Comtesse.

LETTRE XXXIII.

QUoi! Marquis, deux femmes vous font peur? vous déſeſpérez déja de vos affaires, parce qu'elles s'oppoſent à vos ſuccès, & vous voilà prêt à abandonner la partie? Oh! je vous croyois plus de courage. Il eſt vrai que la fermeté de la Comteſſe m'a étonné moi-même, & je ne comprens pas comment elle a pu tenir pendant toute une ſoirée contre vos empreſſemens. Je ne vous ai point encore vu ſi ſéduiſant, & elle vient de m'avouer qu'elle ne vous avoit jamais trouvé ſi redoutable; mais je répons d'elle, puiſque ſon courage ne s'eſt point démenti dans une occaſion ſi périlleuſe. Mes vues s'étendent même plus loin : la façon dont elle a ſoutenu le ton ironique, me feroit preſque croire qu'elle eſt médiocrement épriſe. Une femme véritablement bleſſée, ne joue pas le ſentiment d'un air auſſi cavalier : cela me fait naître une idée ſinguliére. Il ſeroit fort plaiſant que tout en badinant, nous parvinſſions à découvrir que votre tendre Adélaïde ne vous aime pas juſqu'à un certain point. Quel coup pour votre vanité! mais que vous cher-

cheriez bientôt à vous en venger! & que vous trouveriez de Belles prêtes à vous consoler de votre perte! Combien de fois le dépit ne vous feroit-il pas dire: " Qu'est-„ ce donc que le cœur d'une femme? „ qu'on me le définisse à présent.

Cependant savez-vous, après tout, que je suis tentée de vous plaindre, & que si je vous voyois prendre tout ceci trop à cœur, je ne sais ce que je ne ferois point pour adoucir votre situation? Mais je vous connois de la fermeté: les premiers mouvemens passés, vous verrez bientôt que le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est de vous réduire à la qualité d'ami que nous vous avons si généreusement offerte. Vous devez même vous trouver fort heureux; votre congé pouvoit être absolu. Ne vous en faites cependant pas un trop grand trophée; vous seriez plus mal traité si nous vous redoutions davantage. Adieu, Marquis. La Comtesse que j'ai au chevet de mon lit, vous dit mille choses tendres: elle est édifiée de la discrétion avec laquelle vous en usez avec nous. Ne point insister lorsque deux Dames paroissent vous être contraires, cela est du dernier galant. Tant de modestie les désarmera sans doute, & pourra quelque jour exciter leur pitié. Espérez; on vous le permet.

De la Comtesse.

DUssiez-vous, Marquis, en concevoir les espérances les plus flatteuses, je mettrai deux mots au bas de ce billet. Je ne l'ai pas lu; je me défie seulement qu'il y est un peu question de moi; mais je veux vous écrire de ma main, que nous passerons seules ici la journée. Je voudrois vous assurer moi-même que je vous aime médiocrement à présent, & que j'ai toute l'envie du monde de ne vous plus aimer du tout. Cependant si vous vous avisiez de venir troubler notre tête-à-tête, je suis bien-aise de vous en avertir, votre cœur seroit dans le plus grand danger. On veut me faire croire que je suis aujourd'hui plus jolie que vous ne m'avez encore vue, & je ne me suis jamais sentie si bien disposée à vous maltraiter.

LETTRE XXXIV.

TOut ceci, Marquis, commence à passer la plaisanterie. Expliquez-vous, de grace. Avez-vous prétendu parler sérieusement dans votre Lettre, en y faisant entendre que j'agissois dans cette occasion

par jalouſie, & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comteſſe que pour en profiter? Ou vous êtes le plus méchant des hommes, ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, ſi vous avez jamais pu me ſoupçonner de cette noirceur; le plus adroit, ſi vous n'avez jetté ce ſoupçon que pour me rendre ſuſpecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'eſt que l'alternative m'eſt également injurieuſe, puiſque la Comteſſe a pris la choſe très-ſérieuſement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connoiſſez *bien* votre aſcendant ſur ſon cœur! Vous ne pouviez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner répondre à ma derniére Lettre; ne point venir au rendez-vous qu'on vous y avoit donné; reſter trois jours ſans nous voir; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide, oh! je vous l'avoue franchement, c'eſt ſe conduire en homme conſommé; c'eſt là ce que j'appelle un coup de maître. Auſſi le ſuccès le plus complet a-t'il répondu à votre eſpérance. La Comteſſe n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte que cette indifférence ne fût réelle, l'a jettée

dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez voir votre ouvrage, venez essuyer les larmes que vous faites couler, venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête? Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer! Comment donc? à entendre la Comtesse aujourd'hui, j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse, j'ai eu de vos prétentions une fausse idée, & je vous ai supposé des desseins criminels pour avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle; que sais-je, moi, de quelles épithétes on ne m'a pas accablée. Quels emportemens! oh! je vous le proteste; ce sera le dernier orage que j'essuyerai pour m'être mêlée de vos affaires, & je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée l'un & l'autre. Les donneurs d'avis n'ont pas le beau rôle en pareils cas, à ce qu'il me paroit; toujours ils restent chargés de ce qui peut y avoir de fâcheux dans la querelle, & les Amans profitent seuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serois bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfans dont les fo-

lies m'amuſeront : je dois les regarder d'un œil philoſophique, & finir par reſter l'amie de tous les deux. Venez donc ſur le champ m'aſſurer ſi cette réſolution vous convient. Allons, ne faites plus le petit cruel; venez faire la paix. Ces pauvres enfans! l'un a des vues ſi innocentes, l'autre eſt ſi ſûre de ſa vertu, que vouloir gêner leur panchant, c'eſt aſſurément les affliger ſans raiſon.

LETTRE XXXV.

JE le vois, Marquis; le ſeul moyen de bien vivre avec la femme la plus raiſonnable, c'eſt de ne jamais ſe mêler de ſes affaires de cœur. Mon parti eſt donc pris. Déſormais je ne parlerai plus de vous à la Comteſſe que quand elle m'y forcera : je n'aime pas les tracaſſeries. Cependant cette réſolution ne changera rien à mes ſentimens pour vous, ni même à l'amitié que je veux conſerver pour elle. Mais quoique je reſte ſon amie, je ne me ferai aucun ſcrupule d'en uſer avec vous comme par le paſſé, & je continuerai, puiſque vous l'exigez, à vous communiquer mes idées ſur les ſituations où vous vous trouverez, à condition cependant

que

que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens; liberté que je ne prendrai pourtant pas aujourd'hui : car si la Comtesse suit le plan qu'elle a formé, si en effet elle persiste à ne point vous voir tête-à-tête, je ne vois pas que vos affaires avancent sitôt. Elle se souvient de ce que je lui ai dit; elle connoit son cœur, elle a raison de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puisse se fier à ses forces, & qui s'expose sans inquiétude aux empressemens d'un homme qu'elle aime. Rien n'est si dangereux pour nous que la présence, que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime, le feu dont toute sa personne est comme embrasée, excitent nos sens, allument notre imagination, appellent nos désirs. Je le disois un jour à la Comtesse : nous ne ressemblons pas mal à son clavecin : quelque bien disposé qu'il soit à répondre à la main qui doit le toucher, jusqu'à ce qu'il sente l'impression de cette main, il reste dans le silence : touchez le clavier, les sons se font entendre. Achevez le parallèle, & tirez les conséquences.

Mais, après tout, de quoi vous plaignez-vous, Monsieur le Métaphysicien? Voir la Comtesse, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins,

pousser auprès d'elle la délicatesse des sentimens à perte de vue, s'édifier de ses discours sur la vertu, n'est-ce pas pour vous la suprême félicité ? Laissez à des ames terrestres ces sentimens grossiers qui commencent à se développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui, on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de soutenir que l'amour étoit l'ouvrage des sens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raison ; je n'en suis pas fâchée. Soyez puni de votre *injustice*. Adieu.

Le Chevalier, votre ancien Rival, *s'est* donc vengé des rigueurs de la Comtesse, en s'attachant à la Marquise sa *parente?* Ce choix fait assurément l'éloge de son gout; ils sont faits l'un pour l'autre, & je serai charmée de savoir où cette belle passion pourra les conduire.

LETTRE XXXVI.

VOus croyez donc, Marquis, que je n'ai pas senti toute l'ironie des complimens que vous daignez me faire sur mon prétendu raccommodement avec la Comtesse : sachez, Monsieur, que nous n'avons jamais été brouillées. Il est vrai

qu'elle m'a priée d'oublier ſes vivacités; elle a mis tout ſur le compte de l'amour; elle m'a fait promettre de lui continuer mes conſeils. Mais, grand Dieu! à quoi ſerviront-ils ces conſeils, qu'à vous préparer un triomphe de plus. Le meilleur que je puiſſe lui donner, ce ſeroit de rompre avec vous; car quelque confiance qu'elle ait en ſa fierté, la fuite ſeule peut être un préſervatif certain contre vous. Elle croit, par exemple, avoir fait un grand effort de raiſon, en vous tenant le diſcours dont vous me faites part; mais toutes les femmes raiſonnables ne manquent pas d'employer le même langage dès qu'un Amant commence à leur faire entrevoir ſes reſpectueuſes prétentions. Je ne veux que votre cœur, diſent-elles, vos ſentimens, votre eſtime; c'eſt tout ce que je déſire. Vous ne trouverez que trop de femmes aſſez peu délicates pour ſe croire très-heureuſes d'accepter ce que je refuſe. Jamais je n'envierai un bonheur de cette eſpéce.... Donnez-vous de garde, Marquis, de combattre ouvertement ces beaux ſentimens : douter dans ces occaſions de la ſincérité des femmes, c'eſt être plus qu'offenſant, c'eſt être maladroit. Il faut applaudir à leur erreur, ſi vous voulez en profiter. Elles veulent

paroître délicates, & ſeulement ſenſibles aux plaiſirs de l'ame; c'eſt leur ſyſtême, c'eſt l'eſprit du corps. Si quelques-unes ſont de bonne foi, combien en eſt-il qui ne ſe font point illuſion, & qui ne veulent qu'en impoſer?

Mais quelle que ce ſoit la cauſe qui les détermine à vous donner le change, n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'elles veulent bien prendre la peine de vous tromper ainſi? Que d'obligations ne devez-vous pas leur avoir? Elles donnent par ces façons un grand prix à des choſes qui ſans cela paroîtroient bien peu déſirables. Admirez notre adreſſe: en feignant de l'indifférence pour ce que vous appellez les plaiſirs de l'amour, en affectant même de l'éloignement pour ces douceurs, nous augmentons la grandeur du ſacrifice que nous vous faiſons; nous ſavons par-là charger de la reconnoiſſance les auteurs même des bienfaits que nous recevons; vous nous ſavez gré du bien que vous nous faites. Et puiſqu'il étoit dit que nous devions vous tromper, quelle obligation ne devez-vous pas nous avoir? Nous avons choiſi la maniére la plus obligeante? Vous gagnez les premiers à cette ſupercherie: nous ne pouvons multiplier les difficultés ſans augmenter le

prix de votre victoire. Les peines, les soins ne sont-ils pas la monnoie avec laquelle les Amans paient leurs plaisirs? Quelle satisfaction pour votre vanité, de pouvoir vous dire à vous-même : cette femme si délicate, si insensible aux impressions des sens; cette femme qui craignoit si fort d'être dédaignée, vient cependant de me sacrifier sa répugnance, ses craintes, sa fierté! Mon mérite, les agrémens de ma personne, mon adresse ont surmonté des obstacles invincibles pour tout autre. Que je suis content de moi! si les femmes agissoient de bonne foi; si elles avoient autant d'empressement à vous montrer leurs désirs que vous en marquez à les pénétrer, vous ne pourriez pas vous dire tout cela. Que de plaisirs perdus! Il ne faut donc pas leur faire un crime de cet artifice; il en nait pour vous tant d'avantages: feignez d'être trompé, & vous ne le serez plus qu'avec plaisir.

Si la Comtesse savoit ce que je vous écris, quels reproches ne me feroit-elle pas?

LETTRE XXXVII.

JE ſens à merveille qu'un homme de votre condition, qu'un Militaire ſurtout eſt ſouvent expoſé à voir mauvaiſe compagnie : il eſt par conſéquent quelquefois entrainé chez les divinités dont vous me parlez. Malgré cela, vous ne vous êtes pas trompé : je vous aurois grondé ſans doute, ſi je n'étois pas ſûre que dans l'état où ſe trouve votre cœur, des Héroïnes de couliſſe ne peuvent être dangereuſes pour vous. Mais la Comteſſe eſt moins indulgente, dites-vous; ſa jalouſie ne m'étonne pas : elle me confirme dans ma façon de penſer ſur les Métaphyſiciennes. Je vois combien on doit compter ſur leur ſincérité. Ses plaintes ſont bien ſinguliéres : car enfin, que lui enléve-t'on ? Les Belles dont il s'agit, ne ſont rien moins que femmes à ſentimens, & ce n'eſt qu'aux ſentimens que la Comteſſe eſt attachée.

Que les femmes ſont peu d'accord avec elles-mêmes ! Elles s'efforcent de paroître mépriſer les filles de ſpectacles; elles les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris; mais, après tout, ont-el-

les tort de les redouter ? N'êtes-vous pas plus sensible à l'aisance de leur commerce, qu'à celui d'une femme raisonnable, qui n'offre que de l'ordre, de la décence & de l'uniformité ? Avec les premiéres, les hommes sont à leur aise ; il semble qu'ils soient dans leur état naturel : avec celles-ci, ils se contiennent, ils s'observent, ils représentent. Sur le portrait que l'on m'a fait de quelques-unes, je vois même qu'il en est en effet de très-capables de faire faire une infidélité à la Maîtresse la mieux aimée. Mais dans un homme sensé, cette infidélité, si c'en est une, ne sauroit être durable : elles peuvent exciter un gout vif, mais jamais une véritable passion.

Les filles d'Opéra seroient donc trop dangereuses, si elles avoient dans l'esprit ou dans l'humeur, dequoi vous amuser toujours autant qu'elles le font les premiéres fois que vous les voyez. Pour peu qu'elles aient de jargon, d'usage & de décence dans les dehors, il n'est guères possible qu'elles ne vous plaisent pas d'abord. Vous êtes quelquefois si peu délicats ! La liberté de leur entretien, la vivacité de leurs saillies, leurs étourderies, tout cela vous met dans une situation qui vous plaît : une joie vive & folle s'empare de

vous, les heures avec elles vous paroissent des instans. Mais heureusement pour vous, elles n'ont presque jamais assez de ressource pour soutenir un rôle si amusant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture, elles ont bientôt parcouru le cercle étroit qu'elles avoient à décrire. Les mêmes plaisanteries, les mêmes récits, les mêmes singeries reviennent, & rarement rit-on deux fois de la même chose, quand on mésestime les plaisans.

Que la Comtesse se tranquilise donc; je vous connois assez pour lui répondre que ce ne sont point ces femmes-là qu'elle doit appréhender : il en est dans le monde de plus redoutables; ce sont les femmes galantes. Etre équivoques dans la société! Elles tiennent le milieu entre les femmes sages & celles dont je viens de parler : elles vivent avec les premiéres, & ne différent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuses que tendres, elles séduisent en prêtant aux sentimens les moins délicats, un air de passion qui les fait prendre pour de l'amour : elles savent donner une impression de tendresse à ce qui n'est que gout pour les plaisirs : elles vous font croire que c'est par choix, par la reconnoissance de votre mérite qu'elles se sont rendues, si vous ne les connoissez pas

pour

pour galantes : la nuance qui distingue les véritables motifs qui les font agir, d'avec la sensibilité du cœur, est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion, ce qui n'est chez elles qu'une yvresse des sens. Vous croyez être aimé, parce que vous êtes aimable ; vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes que je craindrois à la place de la Comtesse. La Financiére qui s'est introduite dans sa société, est de ce nombre : je l'en ai déja prévenue. Je me souviens que dans votre précédente Lettre vous me parliez des agaceries qu'elle s'est avisée de vous faire : la Comtesse n'avoit pas tort d'en prendre de l'ombrage. Votre passion pour celle-ci est, à la vérité, trop forte actuellement, pour que vous ne lui sacrifyez pas tout. Mais que je crains que vous ne soyez pas toujours aussi honnête homme ! Madame de.... a de la fraîcheur & de l'enjoûment ; elle est dans cet âge où les femmes se chargent volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, & de leur donner la premiére leçon de galanterie. L'air intéressant & affectueux que vous lui trouvez, fera son effet ; prenez-y garde ; c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y

attache ; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

LETTRE XXXVIII.

JE me hâte de vous apprendre, Marquis, que je viens de soutenir thése contre Mr. de la Bruyére. Vous admirez sans doute ma témérité? Le fait n'en est pas moins vrai. Il prétendoit que Corneille a peint les hommes comme *ils devroient être*, & Racine tels qu'ils sont : je soutenois précisément le contraire. Nous avions d'illustres spectateurs du combat, & j'ai eu en ma faveur des suffrages dont il ne tiendroit qu'à moi de me glorifier. Mais comme le détail de tout cela seroit trop long à faire par écrit, venez tantôt, nous vous le ferons de vive voix. Chacun a sa maniére de peindre ; j'ai la mienne aussi, moi. Je représente les femmes *telles* qu'elles sont, & je suis très-fâchée de ne pouvoir les représenter telles qu'elles voudroient être. Je répons à votre Lettre.

L'espéce de langueur que vous éprouvez, ne m'a point surprise. La maladie de la Marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente, votre cœur est resté pen-

dant trois jours dans la même ſituation, & c'eſt une choſe toute ſimple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comteſſe, ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes paſſions, on éprouve de ces ſituations de tiédeur, qui étonnent ceux même qui les reſſentent. Soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, ſe laſſe à la fin, ou qu'il ſoit abſolument incapable d'être ſans ceſſe rempli du même objet, il eſt des momens d'indifférence dont on chercheroit vainement la cauſe. Plus ſes mouvemens ont été vifs, plus le calme qui leur ſuccéde eſt profond, & ce calme eſt toujours plus funeſte à l'objet aimé, que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint par une réſiſtance trop ſévére ou trop uniforme. La femme ordinaire ne ſait que réſiſter, la femme intelligente fait plus, elle varie ſa façon de réſiſter, & c'eſt là le ſublime de l'art. Chez la Comteſſe d'ailleurs les devoirs de l'amitié ſont préférés à ce qu'elle doit à ſon Amant, & c'eſt une nouvelle raiſon de votre refroidiſſement pour elle. L'amour eſt un ſentiment jaloux & tyrannique, qui n'eſt ſatisfait que lorſque l'objet aimé lui ſacrifie tous ſes gouts, toutes ſes paſſions. Vous ne faites rien pour lui,

si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfére le devoir, l'amitié, &c. il se croit en droit de se plaindre; il cherche à se venger. Les politesses que vous vous êtes efforcé de faire à Madame de.... en sont la preuve. Je voudrois seulement que vous ne les eussiez pas poussées jusqu'à la conduire chez elle. Le tems que vous y êtes resté, le plaisir que vous avez pris à l'entretenir, les questions qu'elle vous a faites sur l'état de votre cœur, tout cela prouve la vérité de ce que je vous disois dans ma derniére Lettre. Vous avez beau protester que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comtesse; votre embarras, lorsqu'elle vous a demandé si vous étiez resté long-tems chez votre Fermiére-Générale; l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponse équivoque; le soin même que vous avez pris de dissiper ses moindres soupçons, m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites, & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comtesse sent les conséquences de tout cela: ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalousie en louant le Chevalier, votre ancien Rival? Pour le coup, je vous répons que vous ne retomberez pas sitôt dans

ces langueurs dont nous parlions tout-à-l'heure. La jalousie va vous fournir dequoi vous occuper long-tems; & comptez-vous pour rien le malheur de la Marquise? Vous le verrez dans peu; les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré son visage seul : son humeur sera bien différente, dès qu'elle connoitra toute son infortune. Que je la plains! que je plains toutes les femmes! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer! La Comtesse est sa meilleure amie; le sera-t'elle encore long-tems? Elle est si jolie, son teint est si capable d'enlaidir celui des autres. Que d'orages je prévois!

J'oubliois de vous faire une querelle très-sérieuse sur votre procédé à mon égard. Vous avez donc eu l'indiscrétion de montrer mes derniéres Lettres à Mr. D. L. R. F. C.? Je cesse de vous écrire, si vous continuez à ne me pas garder le secrèt. Je veux bien lui communiquer de vive voix mes idées; mais il s'en faut beaucoup que je me flatte d'écrire assez bien pour soutenir l'examen d'un pareil Lecteur.

LETTRE XXXIX.

LA rougeur que la petite vérole a laiſſée ſur le viſage de la pauvre Marquiſe, la rend donc bien farouche? Sa réſolution de ne ſe montrer de long tems, ne me ſurprend pas. Comment paroître en cet état? Si l'accident qui l'humilie, ne lui étoit pas arrivé, combien de tems n'auroit-elle pas encore fait ſouffrir ce pauvre Chevalier? Cela ne prouveroit-il pas que la vertu des femmes dépend des circonſtances, & qu'elle diminue avec leur fierté? Mais que je crains pour la Comteſſe un pareil exemple! Rien n'eſt plus dangereux pour une femme que les foibleſſes de ſon amie : l'amour, déja trop ſéduiſant par lui-même, le devient encore plus, ſi j'oſe le dire, par contagion ; ce n'eſt pas ſeulement dans notre cœur qu'il prend ſa force; il tire encore de nouvelles armes contre la raiſon de tous les objets qui nous environnent. La perſonne qui devient coupable, ſe croit intéreſſée, pour ſa propre juſtification, à conduire ſon amie dans le même précipice, & je ne ſuis plus étonnée de tout ce que la Marquiſe dit en votre faveur : juſques-ici

elles se sont conduites sur les mêmes principes : quelle honte pour celle-ci qu'ils n'eussent garanti que la Comtesse ! La Marquise a d'ailleurs à présent une raison de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de son amie : elle est devenue laide, par conséquent obligée, pour conserver un Amant, à quelques complaisances de plus. Souffrira-t'elle que quelqu'un retienne le sien à moins de fraix ? ce seroit reconnoître une supériorité trop humiliante, & je suis assurée qu'elle feroit les choses du monde les plus singuliéres pour amener votre aimable veuve à son but. Y sera-t'elle parvenue ? Que je crains que tout ne change de face ! Avoir été aussi jolie qu'une autre femme, ne l'être plus, tandis qu'elle embellit tous les jours, & la souffrir sans cesse auprès de soi, c'est, je vous le jure, un effort au-dessus des forces de la femme la plus raisonnable, de la Philosophe la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité ; j'entens la rivalité des charmes seulement : ce seroit trop d'y joindre celle du sentiment.

Je le prévois à regret ; mais je dois vous le dire. Quelques précautions que prenne la Comtesse pour ménager l'amour-propre de la Marquise, elle n'en sera jamais

qu'une ingrate. Je ne sais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans sa bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagemens, & qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure : en sorte que ce n'est désormais que de sa générosité que celle-ci paroit tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin, comptez, Marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement : toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnoissance ; & quand celle qui parle, seroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour savoir s'il est sincére, examine bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Est-elle laide ? on la croit & on l'aime ; aussi jolie que nous, on la remercie froidement, & on la dédaigne ; plus jolie, on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisoit avant qu'elle eût par-

lé. Il faut donc être bien persuadé que tant que deux figures ont quelque chose à démêler entre elles, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent, il se forme une solide amitié. Deux Marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voisins? Mais on ne pénétre pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité. Celles qui paroissent les plus intimement liées, se brouillent quelquefois pour un rien : croyez-vous que cette minucie ait occasionné leur querelle? Elle n'en est que le prétexte. On cache le motif qui nous fait agir, lorsqu'en le faisant connoître, il ne peut servir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle; on paroitroit jalouse, on passeroit pour envieuse : c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner; on aime mieux paroître injuste. Quand il arrive donc une fois que deux jolies femmes soient assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre, elles le saisissent avec une vivacité, elles se détestent avec une cordialité qui prouvent combien elles s'aimoient auparavant.

Eh bien, Marquis, vous parlé-je avec

assez de franchise? Vous voyez jusqu'où va ma sincérité. Je tâche de vous donner des idées justes de tout, & même à mes propres dépens; car je ne suis assurément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je suis bien persuadée que tout ceci demeurera enseveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon sexe: il se croiroit peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comtesse est cependant au-dessus de toutes ces petitesses; elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais est-il beaucoup de femmes qui lui ressemblent?

LETTRE XL.

L'Exemple de la Marquise n'a donc rien fait encore sur le cœur de son amie. Il semble, au contraire, que celle-ci soit plus en garde contre vous, & vous vous êtes attiré ses reproches par une faveur légére que vous avez dérobée. J'ai bien pensé qu'elle ne manqueroit pas dans cette occasion de vous rappeller les protestations de respect & de désintéressement que vous fites en déclarant votre

passion; c'est l'usage en pareil cas. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ces mêmes empressemens qu'une femme prend pour une preuve de mépris, tant que l'on n'est pas encore parfaitement d'accord ensemble, se convertissent dans son imagination en preuve d'amour & d'estime, dès que tout est réglé. Ecoutez les femmes mariées, & toutes celles qui, ne l'étant pas, se permettent les mêmes prérogatives; écoutez-les, dis-je, dans leurs plaintes secrétes contre des maris infidéles, ou des Amans refroidis. C'est qu'ils les méprisent; voilà l'unique raison qu'elles imaginent: cependant, entre nous, ce qu'elles regardoient comme une marque d'estime & d'honnêteté, qu'étoit-ce autre chose que le contraire de tout cela? Je vous le disois, il y a quelque tems, les femmes elles-mêmes, quand elles veulent être de bonne foi, font encore plus que vous consister l'amour dans l'effervescence du sang. Examinez une Amante dans le commencement d'une passion: l'amour est un sentiment purement métaphysique, auquel les sens n'ont pas le moindre rapport. Semblable à ces Philosophes, qui, au milieu des tourmens, ne vouloient pas convenir qu'ils ressentoient de la douleur, elle sera long-tems martyre de son propre

ſyſtême; mais enfin, tout en combattant pour ſa chymére, la pauvre femme ſe ſera-t'elle laiſſée toucher: ſon Amant aura beau lui répéter que l'amour eſt un ſentiment métaphyſique & divin; qu'il vit de belles phraſes, de diſcours ſpirituels; que ce ſeroit le dégrader que d'y mêler quelque choſe de matériel & d'humain; il aura beau vanter ſon reſpect & ſa délicateſſe, je vous répons de la part de toutes les femmes, ſans exception, que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra ſon reſpect pour une inſulte, ſa délicateſſe pour une dériſion, & ſes beaux diſcours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire, c'eſt de lui chercher querelle ſur ce qu'il aura ſans doute été moins délicat avec quelqu'autre, & qu'il ſe ſera mis par-là dans la triſte néceſſité de venir étaler les grands ſentimens auprès de la Maîtreſſe en titre; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que l'excuſe qu'on lui prête, ſort toujours du même principe.

P. S. Voilà donc la déférence que vous avez pour mes priéres? Non-ſeulement vous montrez mes Lettres à Mr. D. L. R. F. C. mais vous les liſez en pleine aſſemblée. Il eſt vrai que l'indulgence avec laquelle mes amis veulent bien les juger,

me console un peu de vos indiscrétions, & je vois bien que le meilleur parti que j'ai à prendre, c'est d'aller mon train comme par le passé. Mais du moins soyez discret toutes les fois que je vous parlerai de choses qui pourroient intéresser la gloire de la Comtesse; sans quoi, point de Lettres.

LETTRE XLI.

NOn, Marquis, quoi que vous en disiez, je ne saurois vous passer l'espéce de fureur avec laquelle vous désirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir long-tems de sa défaite, avant qu'elle soit entiére? Ne serez-vous jamais convaincu que de tous les biens, ce sont les douceurs de l'amour dont il faut user avec le plus d'économie? Si j'étois homme, & que je fusse assez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme telle que la Comtesse, avec quelle discrétion j'userois de mes avantages! Par combien de gradations je m'imposerois la loi de passer successivement & même lente-

ment! De combien de plaisirs inconnus aux hommes, ne serois-je pas le créateur! Pareil à l'Avare, je voudrois sans cesse contempler mon trésor, connoître combien il est précieux, sentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le posséder, à considérer qu'il est à moi, que j'en puis disposer, & cependant m'affermir dans la résolution de ne pas m'en priver par l'usage. Quelle satisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez sur elle; de voir naître dans ses moindres actions une impression de tendresse, dès qu'elles ont quelque rapport à vous; d'entendre sa voix s'attendrir, dès que c'est à vous, ou de vous qu'elle parle; de jouir de son trouble à vos moindres empressemens, de son inquiétude aux caresses le plus innocentes! Est-il de situation plus délicieuse que celle d'un Amant sûr d'être aimé? & l'est-on jamais plus que dans ces sortes d'instans? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne dissimule plus; d'être reçu avec un empressement qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ses yeux la moitié! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer; on prend le maintien, le ton, la manière d'ê-

tre qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on se paroit autrefois. On ne fait plus de toilette que pour lui ; c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce brasselet. Il est l'objet de tout ; on s'est transformée en lui ; c'est lui que l'on aime en soi. Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa foiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une Amante se reproche, & dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint ? Comment peut-on consentir à voir finir sitôt un pareil enchantement ? Je ne puis le concevoir. Cependant il est certain que, dès que l'on céde à vos empressemens, tous ces plaisirs s'affoiblissent en proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loisir d'en connoître toute la douceur, & de la gouter. Mais vous n'êtes point satisfaits que la possession ne soit entiére, facile & continue ; & vous êtes surpris, après cela, de trouver de l'indifférence,

de la froideur, de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous rassassier de l'objet aimé? Je l'ai toujours dit; l'amour ne meurt jamais de besoin, mais souvent d'indigestion, & je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le Comte de.... Vous verrez comment il faut conduire une passion pour rendre son bonheur durable; vous verrez si je connois le cœur & la véritable félicité; vous apprendrez, par mon exemple, que l'économie des sentimens est peut-être en amour la seule Métaphysique raisonnable; vous connoitrez, en un mot, combien peu vous entendez vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comtesse. Pour rompre vos projets, j'irai la voir le plus souvent qu'il me sera possible. N'allez pas vous en formaliser, & me dire encore que je suis l'Avocat pour & contre; car je suis très-persuadée qu'en cela j'agirai pour le bien de toutes les parties intéressées.

LETTRE XLII.

MOi, vous plaindre, Marquis! je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, &

je ne ſuis point du tout fâchée de vous voir maltraité. Vous avez cru qu'il n'étoit queſtion que de bruſquer la Comteſſe; la façon aiſée dont elle traitoit l'amour, la facilité de ſon commerce, ſon indulgence ſur nombre de vos folies, la franchiſe avec laquelle elle railloit les Platoniciennes, tout cela vous avoit fait eſpérer de trouver en elle moins de ſévérité; mais vous venez d'éprouver quelle étoit votre erreur. Tous ces dehors étoient autant d'appas trompeurs & perfides. Surprendre ainſi la bonne foi des gens!..... il faut en convenir, c'eſt un procédé qui crie vengeance; il mérite tous les noms que vous lui donnez.

Mais voulez-vous, Marquis, que je vous parle avec ma franchiſe ordinaire? Vous êtes dans une erreur qui n'eſt que trop générale parmi les hommes. Ils ne nous jugent que ſur les dehors; ils imaginent qu'une femme, dont la vertu n'eſt pas toujours ſur le *qui vive*, ſera plus facile à vaincre qu'une prude: l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois auſſi ſont-ils expoſés à des rigueurs d'autant plus piquantes, qu'elles ſont moins attendues? Leur reſſource alors eſt d'accuſer les femmes de caprices & de ſingularité; tous tiennent le même langage,

& disent : Pourquoi cet équivoque procédé ? Quand une Belle est décidée à rester intraitable, à quoi bon surprendre la crédulité d'un Amant ? Pourquoi ne pas se faire des dehors conformes à ses sentimens ? En un mot, pourquoi se laisser aimer, quand on veut se dispenser du retour ? N'est-ce pas être bizarre & fausse ? n'est-ce pas se jouer du sentiment ?

Vous vous trompez, Messieurs : c'est se jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change : elle seule est offensée, & vous ne nous parlez alors du sentiment que pour ennoblir des choses qui ne lui ressemblent guères. N'est-ce pas vous-mêmes, *au reste*, qui nous forcez à vous traiter ainsi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle sait que le lien le plus fort qui puisse vous attacher à elle, c'est l'espérance ; il faut donc vous en laisser prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une sévérité capable de la faire regarder comme invincible, dès lors plus d'Amant pour elle. Quelle solitude ! quelle honte même ! car la femme la plus vertueuse au fond, n'en est pas moins sensible au désir de plaire : elle ne fait pas moins consister sa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais n'ignorant pas que ceux dont elle les at-

tend, ne sont portés à les lui rendre que par des vues qui blessent sa fierté, ne pouvant réformer ce défaut, le seul parti qui lui reste à prendre, c'est d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle sait les conserver, en ne détruisant point ces mêmes espérances qu'elle est cependant bien résolue de ne jamais remplir. Avec de l'adresse elle réussit. Ainsi dès qu'une femme entend ses véritables intérêts, elle ne manque pas de se dire à elle-même ce que la Comtesse m'avouoit dans notre dernier entretien. « Je sais à merveille apprécier le *je vous aime* des hommes; je » ne me dissimule point ce qu'au fond il » signifie : il ne tiendroit donc qu'à moi » de m'en offenser; mais quand on les a » pénétrés, on n'a besoin que de sa vanité » pour déconcerter leurs desseins. Notre colére, quand ils nous offensent, » n'est pas ce que nous pouvons leur opposer de plus redoutable. Quiconque » a besoin de sortir de soi-même, & de » se fâcher pour leur résister, décéle sa foiblesse. Une fine ironie, une raillerie piquante, une froideur humiliante, voilà » ce qui les décourage. Jamais de querelles avec eux, par conséquent point de » raccommodement. Eh! quels avantages ce procédé ne leur enléve-t'il pas?

„ La prude fuit, à la vérité, une toute
„ autre route. Se voit-elle expofée à la
„ moindre entreprife? elle ne fe croit rai-
„ fonnable qu'à proportion du reffenti-
„ ment qu'elle fait éclater; mais auffi à qui
„ cette conduite en impofe-t'elle? Tout
„ homme qui connoit la carte, fe dit: je
„ ne fuis maltraité que parce que j'ai été
„ malheureux dans le choix du moment;
„ c'eft ma mal-adreffe que l'on punit, &
„ non ma témérité. Dans un autre inf-
„ tant on me faura gré de ce qui fait mon
„ crime aujourd'hui: ces rigueurs font
„ un avertiffement de redoubler de foins,
„ pour mériter plus d'indulgence & dé-
„ farmer la fierté; on veut être appaifée,
„ & le feul moyen dans ce cas de faire
„ oublier l'offenfe, c'eft tout en deman-
„ dant grace, de devenir coupable une
„ feconde fois. Avec ma recette, je fuis
„ certaine qu'un homme ne fe donnera
„ jamais les airs de raifonner ainfi.

„ Le Marquis, par exemple, a quel-
„ quefois daigné me laiffer lire dans fes
„ yeux fes refpectueufes intentions. Je
„ n'ai vu qu'une façon de l'en punir: j'ai
„ feint de ne l'avoir pas entendu; infen-
„ fiblement j'ai détourné fon imagination
„ fur d'autres objets, & cette recette m'a-
„ voit réuffi jufqu'au moment où je le

„ vis la derniére fois chez moi. Il n'y eut
„ pas moyen de dissimuler avec lui : il
„ voulut m'honorer de quelques familia-
„ rités, que j'arrêtai sur le champ, mais
„ sans colére. Je crus devoir m'armer
„ moins de courroux que de raison. Je lui
„ parus plus affligée qu'irritée, & je suis
„ très-certaine que ma douleur le toucha
„ davantage que des reproches amers ne
„ l'auroient allarmé. Il sortit assez mécon-
„ tent, & voyez ce que c'est que le cœur.
„ Dans le premier moment je craignis de
„ l'avoir écarté pour jamais. Je fus ten-
„ tée de me reprocher ma cruauté ; je
„ trouvai que j'avois été trop cruelle ;
„ mais bientôt la réflexion me rassura.
„ Les rigueurs ont-elles jamais produit
„ l'inconstance ?

Enfin, Marquis, nous causâmes sur tout cela à perte d'haleine, & tout ce que me dit la Comtesse, me fit voir que son parti étoit pris. Vous aurez beau crier à l'injustice, & la traiter de bizarre & d'inhumaine ; elle ne veut des douceurs de l'amour que celles qui ne couteront rien à sa fierté, & je vois qu'elle suit cette résolution avec plus de fermeté que je ne l'avois imaginé. La perte de votre cœur seroit sans doute pour elle un malheur dont elle ne se consoleroit jamais ; mais d'un

autre côté les conditions que vous mettez à votre persévérance, lui paroissent trop dures pour être acceptées; elle compose donc avec vous, elle espére pouvoir vous fixer, sans trahir son devoir: c'est un projet digne de son courage, & je souhaite qu'il lui réussisse mieux que le plan qu'elle s'étoit formé pour se garantir de l'amour. Attendons tous de l'événement.

Vous verra-t'on demain chez la Présidente?... Pour peu que vous ayez occasion de lui parler, je ne doute point que vous n'y fassiez la paix.

LETTRE XLIII.

JE ne m'y serois jamais attendue, Marquis: quoi! mon zéle pour vous ne m'a donc attiré que des reproches? & je partage avec la Comtesse l'humeur que ses rigueurs vous donnent. Savez-vous que si ce que vous me dites, étoit fondé, rien ne seroit plus piquant pour moi que le ton ironique avec lequel vous exaltez mes principes? Mais pour me rendre, comme vous le faites, responsable de vos succès, avez-vous pu penser un instant que mon but, en vous écrivant, ait jamais été de vous donner des leçons de sé-

duction? Ne mettez-vous donc aucune différence entre vous enseigner à plaire & vous exciter à séduire? Je vous ai dit les motifs qui déterminoient les femmes à l'amour, cela est vrai; mais vous ai-je dit pour cela qu'elles fussent plus faciles à vaincre? Vous ai-je dit de les attaquer par les sens, & en les attaquant de les supposer sans délicatesse? c'est ce que je ne crois pas. Lorsque votre inexpérience & votre timidité pouvoient vous faire jouer auprès d'elles un personnage ridicule, je vous ai montré le tort que ces défauts pouvoient vous faire dans le monde; je vous ai conseillé d'avoir plus de confiance, afin de vous amener insensiblement à cette hardiesse noble & respectueuse avec laquelle vous devez vous comporter avec les femmes. Mais dès que j'ai vu que vos prétentions alloient trop loin, & qu'elles pouvoient blesser la gloire de la Comtesse, je ne vous l'ai pas dissimulé, j'ai pris parti contre vous, & rien n'étoit plus raisonnable : j'étois devenue son amie. Vous voyez donc combien vous êtes injuste à mon égard; vous ne l'êtes pas moins par rapport à elle; vous la traitez de caractére équivoque. A vous entendre, elle n'est décidée ni pour ni contre la galanterie, & ce que vous voyez de plus

clair dans sa conduite, c'est qu'elle est coquette d'une façon plus raisonnée que les autres femmes. Quel jugement! Mais il faut bien pardonner quelque chose à votre situation. Cependant un homme sans prévention ne verroit dans la Comtesse qu'une Amante aussi raisonnable qu'elle est tendre; une femme qui, sans avoir le faste de la vertu, ne laisse pas d'y rester constanment attachée; une femme, en un mot, qui cherche de bonne foi les moyens les plus propres à concilier l'amour avec son devoir. La difficulté d'allier ces deux contraires n'est pas médiocre, & c'est la source des inégalités qui vous blessent. Figurez-vous les combats qu'elle doit rendre, les révolutions qu'elle éprouve, son embarras pour conserver un Amant qu'une résistance trop uniforme pourroit à la fin rebuter. Encore si l'on étoit sûre de vous fixer en vous résistant; mais vous poussez quelquefois la bizarrerie jusqu'à quitter la partie quand la résistance est trop longue. Tout en donnant des éloges à notre vertu, vous nous abandonnez: alors quelle honte pour nous! combien de femmes se sont rendues pour éviter un malheur de cette conséquence! Mais puisque dans les deux cas il n'est pas sûr que l'on conservera son Amant, il faut

du

du moins préférer l'inconvénient qui ne vous fait pas perdre son cœur & son estime : c'est notre avis; car la Comtesse & moi pensons précisément de la même façon. Soyez donc plus équitable, Marquis; plaignez-la plutôt que de la critiquer. Si son caractére étoit moins décidé, peut-être seriez-vous plus content d'elle; mais le seriez-vous long-tems? j'en doute. Adieu : nous comptons vous voir ce soir chez Madame de la Fayette, & vous y trouver plus raisonnable.

On doit me présenter demain l'Abbé Gedoy. L'assemblée sera brillante; mais vous vous y ennuyerez sans doute, puisque vous n'y verrez point le seul objet qui puisse vous flatter, & vous direz de mon appartement, ce que Malherbe a si bien dit des Jardins du Louvre :

Mais quoique vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

LETTRE XLIV.

LE calme a donc succédé à l'orage, Marquis, & je vois à votre Lettre que vous êtes plus content de la Comtesse & de vous-même. Que la raison est

puiſſante quand elle s'énonce par la bouche d'une femme qu'on adore ! Voyez combien les procédés de notre amie produiſent des effets différens de ceux de ſa parente : les rigueurs de la premiére ont augmenté votre eſtime & votre amour pour elle; les bontés de la Marquiſe n'ont fait du Chevalier qu'un infidéle. Tel eſt le commun des hommes; l'ingratitude eſt preſque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'eſt cependant pas toujours ſans remède, & je veux à cette occaſion vous faire part d'une Lettre que je reçus, il y a quelques jours, de Mr. de Saint-Evremond. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui.

Le jeune Comte de.... venoit d'épouſer Mademoiſelle..... dont il étoit éperdûment amoureux. Il ſe plaignoit un jour à moi de ce que l'hymenée & la poſſeſſion de l'objet aimé affoibliſſoient preſque toujours, & détruiſoient même ſouvent l'amour le plus tendre. Nous diſſertames long-tems ſur ce ſujet; & comme j'écrivis le même jour à Mr. de Saint-Evremond, je m'aviſai de le queſtionner là-deſſus. Voici ſa reponſe. *

* On a cru ne devoir rapporter ici de la Lettre de Mr. de Saint-Evremond, que ce qui con-

Lettre de Mr. de Saint-Evremond à Mademoiselle de Lenclos.

„ MOn ſentiment eſt exactement con-
„ forme au vôtre, Mademoiſelle :
„ ce n'eſt pas toujours, comme on le
„ croit, l'hymenée ou la poſſeſſion de
„ l'objet aimé, qui par eux-mêmes dé-
„ truiſent l'amour : le peu d'intelligence
„ avec lequel on ménage ſes ſentimens,
„ la poſſeſſion trop entiére, trop facile,
„ trop continue; voilà les véritables ſour-
„ ces des dégouts qu'on éprouve en ai-
„ mant. Dès qu'on ſe livre ſans réſerve
„ à tous les emportemens d'une paſſion,
„ ces grands ébranlemens de l'ame ne
„ peuvent manquer de la laiſſer bientôt
„ dans une ſolitude profonde : le cœur
„ ſe trouve alors dans un vuide qui l'in-
„ quiéte & qui le réfroidit. En vain cher-
„ chons-nous hors de nous-mêmes les
„ cauſes du calme qui ſuccéde à nos em-
„ portemens; nous ne voyons pas qu'un
„ bonheur plus égal & plus durable au-
„ roit été le fruit de notre modération.
„ Faites une exacte analyſe de ce qui ſe
„ paſſe en vous, lorſque vous déſirez

cerne le ſujet annoncé dans celle de Mademoiſelle de Lenclos.

„ quelque chofe; vous trouverez que vos „ défirs ne font qu'une véritable *curiofité.* „ Cette curiofité eft le reffort du cœur. „ Eft-elle fatisfaite? nos défirs s'évanouif- „ fent. Quiconque veut donc fixer un „ époux ou un Amant, doit lui laiffer „ toujours quelque chofe à défirer; cha- „ que jour doit lui promettre quelque „ nouveauté pour le lendemain. Diver- „ fifiez fes plaifirs, procurez-lui les agré- „ mens de l'inconftance dans le même „ objet, & je vous répons de fa perfévé- „ rance & de fa fidélité.

„ J'avouerai cependant que l'hymen, „ ou ce qu'on appelle votre défaite, eft „ *dans une femme ordinaire* le tombeau de „ l'amour. Mais alors c'eft bien moins à „ l'Amant qu'il faut s'en prendre, qu'à „ celle qui fe plaint du refroidiffement: „ elle rejette fur la corruption du cœur „ ce qui n'eft l'effet que de fa propre mal- „ adreffe, de fon peu d'économie : elle a „ dépenfé dans un jour tout ce qui pou- „ voit entretenir le gout qu'elle avoit ex- „ cité : elle n'a plus rien à offrir à la cu- „ riofité d'un Amant; c'eft toujours la „ même ftatue; point de variété à efpé- „ rer; il la fait par cœur : mais *dans une fem-* „ *me telle que je l'imagine*, c'eft l'aurore „ du plus beau jour, c'eft où commen-

„ cent les plaiſirs les plus ſatisfaiſans.
„ J'entens les épanchemens du cœur, ces
„ confidences réciproques qui mettent
„ l'ame dans une ſituation ſi délicieuſe,
„ ces ingénuités, ces aveux qui échap-
„ pent, ces tranſports qu'excite en nous
„ la certitude de faire tout le bonheur,
„ de mériter toute l'eſtime de la perſonne
„ que nous aimons. Ce jour eſt, en un
„ mot, l'époque où l'homme délicat va
„ découvrir des tréſors intariſſables, que
„ juſqu'alors on avoit pris ſoin de lui dé-
„ rober : la liberté qu'une femme aquiert,
„ va mettre en jeu tous les ſentimens que
„ la contrainte tenoit reſſerrés ; ſon cœur
„ va prendre l'eſſor, mais un eſſor bien
„ ménagé. Le tems, loin d'amener le dé-
„ gout, ne fournira que de nouvelles rai-
„ ſons de la faire aimer davantage. Mais,
„ encore une fois, je lui ſuppoſe aſſez
„ d'eſprit pour maîtriſer ſon panchant ;
„ car pour fixer un Amant, ce n'eſt point
„ aſſez, (peut-être même eſt-ce trop) de
„ l'aimer éperdûment : il faut ſavoir l'ai-
„ mer avec prudence, avec retenue, &
„ la pudeur eſt par cette raiſon la choſe
„ la plus ingénieuſe que les gens délicats
„ aient imaginée. Mais ſe livrer à l'impé-
„ tuoſité de ſon panchant, s'anéantir,
„ pour ainſi dire, dans l'objet aimé, c'eſt

» la recette d'une Amante ſans diſcerne-
» ment. Ce n'eſt point là l'amour, c'eſt ai-
» mer pour le moment, c'eſt vouloir bien-
» tôt faire de ſon Amant un enfant gâté.
» Je veux qu'une femme ſe conduiſe avec
» plus de réſerve & de ménagement.
» L'excès de ſon ardeur ne la juſtifie point
» à mes yeux; le cœur eſt preſque tou-
» jours un courſier fougueux dont il faut
» ménager la vivacité. Si vous n'em-
» ployez pas ſes forces avec économie,
» cette vivacité ne ſera plus qu'un em-
» portement paſſager. La même tiédeur
» que vous appercevrez dans l'Amant,
» après ces mouvemens convulſifs, vous
» l'éprouverez vous-même, & vous ſen-
» tirez bientôt tous les deux la néceſſité
» de vous quitter. En un mot, il faut plus
» d'eſprit qu'on ne penſe pour aimer, &
» pour être heureux en aimant. Juſqu'au
» moment du fatal *oui*, ou, ſi vous l'ai-
» mez mieux, juſqu'à ſa défaite, une fem-
» me n'a pas beſoin d'artifice pour con-
» ſerver un Amant : la curioſité l'excite,
» le déſir le ſoutient, l'eſpérance l'encou-
» rage. Mais eſt-il heureux une fois, c'eſt
» à la Belle à ſe donner autant de ſoins
» pour le conſerver, qu'il en a mis en
» uſage pour la vaincre : il faut que le
» déſir de le fixer la rende ingénieuſe,

„ Un cœur est comme les grandes Pla-
„ ces ; l'aquisition en est moins difficile
„ que la conservation. Il ne faut que des
„ charmes pour rendre un homme amou-
„ reux; pour le rendre constant, il faut
„ plus que cela ; on a besoin d'adresse,
„ d'un peu de manége, de beaucoup d'es-
„ prit, & même d'une nuance d'humeur
„ & d'inégalité ; mais malheureusement
„ les femmes, dès qu'elles ont cédé, sont
„ trop tendres, trop prévenantes. Il fau-
„ droit peut-être, pour le bien com-
„ mun ; qu'elles résistassent d'abord un
„ peu moins, & dans la suite davantage.
„ Je le répéte, jamais elles ne prévien-
„ dront le dégout qu'en donnant au cœur
„ le tems de souhaiter. Je les entens con-
„ tinuellement se plaindre de ce que no-
„ tre indifférence est toujours le fruit de
„ leurs complaisances pour nous. Sans
„ cesse elles nous rappellent le tems, où
„ pleins d'amour & de sentimens, nous
„ passions auprès d'elles des jours tout
„ entiers. Aveugles qu'elles sont ! elles
„ ne s'apperçoivent pas qu'il est encore
„ en leur pouvoir de nous ramener à ces
„ situations, dont le souvenir leur est si
„ cher ! Qu'elles oublient ce qu'elles ont
„ déja fait pour nous, elles ne feront
„ point tentées de faire encore plus ;

„ qu'elles nous le fassent oublier, nous „ exigerons moins; qu'elles réveillent no- „ tre cœur par de nouvelles difficultés, „ que nos inquiétudes renaissent; enfin, „ qu'elles nous fassent désirer de nouvel- „ les preuves d'un panchant dont la cer- „ titude diminue tout le prix à nos yeux, „ elles auront dès lors moins à se plain- „ dre de nous, & seront plus contentes „ d'elles-mêmes. Voulez-vous que je „ vous l'avoue franchement? Les choses „ changeroient bien, si les femmes se res- „ souvenoient à propos que leur rôle est „ toujours de se faire presser; le nôtre „ de supplier & de mériter de nouvelles „ bontés; que faites pour accorder, ja- „ mais elles ne doivent offrir. Réservées „ dans l'excès même de la passion, elles „ se garderoient bien de se livrer sans „ ménagement: l'Amant auroit toujours „ quelque chose à demander, & par con- „ séquent seroit toujours soumis pour „ obtenir. Des complaisances sans bor- „ nes avilissent les charmes les plus sé- „ duisans, & révoltent à la fin celui mê- „ me qui les exige. C'est une vérité d'ex- „ périence. La société met toutes les fem- „ mes de niveau: la belle & la laide, „ après leur défaite, ne se distinguent plus „ que par l'art de conserver leur autori-

„ té; mais qu'arrive-t'il le plus commu-
„ nément? Une femme croit n'avoir plus
„ rien à faire que d'être affectueuse, ca-
„ ressante, douce, égale & fidéle. Elle a
„ raison dans un sens; ces qualités doi-
„ vent faire le fond de son caractére; el-
„ les ne manqueront pas de la faire esti-
„ mer: mais ces mêmes qualités, toutes
„ estimables qu'elles sont, si elles ne sont
„ pas relevées par une nuance d'inégali-
„ té, ne manqueront pas aussi d'éteindre
„ l'amour, & d'amener la langueur &
„ l'ennui; poisons mortels pour les cœurs
„ les mieux constitués!

„ Savez-vous enfin pourquoi les Amans
„ se dégoutent si facilement dans la prof-
„ périté? pourquoi l'on se plait si peu
„ après s'être plu beaucoup trop? C'est
„ que les deux parties intéressées ont l'une
„ & l'autre une idée également fausse.
„ L'un croit ne pouvoir plus rien obte-
„ nir; l'autre imagine n'avoir plus rien à
„ donner. Il s'ensuit nécessairement que
„ l'un ralentit sa poursuite, & que l'au-
„ tre néglige de se faire valoir. On croit
„ ne pouvoir plus se faire valoir que par
„ les qualités solides; on substitue la rai-
„ son, l'estime à l'amour: dès lors plus
„ de piquant dans le commerce, plus de
„ ces aimables querelles si nécessaires

„ pour empêcher le dégout en le pré-
„ venant.

„ Mais quand je veux que l'uniformité
„ d'un commerce galant ſoit animée par
„ quelques orages, ne croyez pas que je
„ prétende que, pour être heureux, deux
„ Amans doivent toujours ſe quereller.
„ Je déſirerois ſeulement que leurs démê-
„ lés nâquiſſent de leur amour même;
„ que la Belle n'oubliât point (par une
„ bonté puſillanime) les égards ni les
„ ſoins qui lui ſont dûs; que par une ex-
„ ceſſive ſenſibilité elle ne fît pas de ſon
„ amour une ſource d'inquiétude capable
„ d'empoiſonner tous les hommes de ſa
„ vie; que par une fidélité ſcrupuleuſe,
„ elle ne rendît pas ſon Amant trop cer-
„ tain qu'il n'a rien à redouter de ce côté-
„ là. Il ne faut pas enfin que, par une
„ douceur, une égalité inaltérable, une
„ femme ait la foibleſſe de pardonner
„ tout à l'homme qui lui manque. L'ex-
„ périence ne le fait voir que trop ſou-
„ vent; les femmes ne perdent leurs
„ Amans ou le cœur d'un époux que par
„ trop d'indulgence & de facilité: quelle
„ mal-adreſſe! Elles ſe font un mérite de
„ leur tout ſacrifier; elles les gâtent, &
„ n'en font que des ingrats. Tant de gé-
„ néroſité tourne à la fin contre elles-

„ mêmes, & bientôt ils s'habituent à re-
„ garder comme un droit ce qui ne leur
„ eſt accordé que comme une grace.

„ Vous voyez tous les jours des fem-
„ mes (même parmi celles qu'on mépriſe
„ avec le plus de raiſon) regner avec un
„ ſceptre de fer, traiter en eſclaves les
„ hommes qui leur ſont attachés, les avi-
„ lir à force de les maîtriſer. Eh bien!
„ ce ſont ces femmes qui ſont aimées le
„ plus long-tems. Je ſens qu'une femme
„ ſage & bien élevée ne s'aviſera pas de
„ ſuivre un tel exemple: cet air militaire
„ répugne à la douceur des mœurs, &
„ manque à la décence qui fait le charme
„ des choſes même qui éloignent de la
„ vertu. Mais que cette femme raiſonna-
„ ble affoibliſſe un peu la nuance, il en
„ reſtera préciſément ce qu'il faut pour
„ conſerver un Amant. Nous ſommes
„ des eſclaves, que trop de bontés ren-
„ dent quelquefois inſolens: nous deman-
„ dons ſouvent à être traités comme ceux
„ du nouveau monde: nous avons au
„ fond du cœur une régle de juſtice qui
„ nous avertit que la main qui nous gou-
„ verne, s'appeſantit quelquefois ſur nous
„ avec raiſon, nous lui en ſavons gré.

„ Enfin, voici mon dernier mot. Dans
„ tout ce qui eſt du reſſort de l'amour,

„ les Dames doivent être les ſouverai-
„ nes; c'eſt d'elles que nous devons atten-
„ dre notre bonheur : elles le feront in-
„ failliblement, dès qu'elles ſauront gou-
„ verner nos cœurs avec intelligence,
„ modérer leur propre panchant, &
„ maintenir leur autorité, ſans la com-
„ promettre & ſans en abuſer.

LETTRE XLV.

EN deux mots vous allez être ſatisfait, Marquis : voici ce que je penſe ſur la Lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puiſſe profiter des conſeils de Mr. de Saint-Evremond, il faut qu'elle n'ait pris qu'un gout médiocre, & qu'elle ait excité une grande paſſion. Au reſte, nous en cauſerons plus amplement quand il vous plaira. Je paſſe à ce qui vous regarde. Le ſacrifice que la Comteſſe a exigé de vous, méritoit bien le prix que vous y avez mis. Renoncer pour elle à une femme dont les dehors obligeans vous annonçoient tant de diſpoſitions à vous bien traiter ; y renoncer publiquement, en préſence de ſa rivale, & avec ſi peu de ménagement pour la vanité de la perſonne abandonnée, c'eſt un effort qui naturellement ne devoit pas ſe faire ſans une

recompenſe proportionnée : elle ne pouvoit trouver un plus heureux prétexte de vous accorder ſon portrait. Mais prendre un jour auſſi ſolemnel que celui où la Marquiſe rèçut chez elle compagnie pour la première fois ; choiſir le moment où la femme de finance s'étoit miſe ſous les armes pour faire aſſaut de beauté avec la femme de qualité ; ne lui parler qu'en paſſant ; affecter de ſe livrer tout entier au plaiſir de voir ſa rivale, de l'entretenir & de faire ſa partie, c'eſt un ouvrage qu'on ne lui pardonnera jamais : on s'en vengera, vous le verrez, & le plus cruellement qu'il ſera poſſible ; c'eſt moi qui vous en répons. Venons au ſecond article de votre Lettre.

Vous me demandez ſi la derniére faveur, ou plutôt la derniére faute que nous puiſſions commettre, eſt une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, & non.

Oui, ſi vous aimez une femme dont vous faiſiez la premiére paſſion, & qui ait de la délicateſſe & de la vertu ; mais dans ce cas auſſi cette preuve ne ſera ni plus certaine ni plus flatteuſe pour vous que toutes les autres qu'elle vous aura données de ſon panchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choſes même les moins eſſentielles en apparence,

ſont des marques auſſi ſûres de ſa paſſion, que celles dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même, que ſi cette femme vertueuſe eſt d'une certaine complexion, la derniére faveur prouvera moins que mille autres petits ſacrifices que vous comptez pour rien ; car alors elle agit pour elle beaucoup plus que pour vous; elle eſt trop intéreſſée à vous écouter, pour que vous puiſſiez faire gloire de l'avoir perſuadée : tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'eſt laiſſée vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas, & de laquelle celui dont elle étoit épriſe, n'a jamais rien obtenu. Il peut donc arriver que la derniére faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient : au contraire, ſouvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous reſpectons davantage que devant ceux que nous eſtimons : ſoyez ſûr qu'il faut un panchant bien impérieux pour déterminer une femme raiſonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Votre prétendu triomphe peut donc avoir quelquefois des cauſes, qui, loin d'être glorieuſes pour vous, ne ſerviroient qu'à vous humilier, ſi vous les connoiſſiez.

On voit, par exemple, un Amant prêt à se rebuter; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adresser à quelque autre plus accommodante; on ne veut pas le perdre; il est toujours humiliant de se voir abandonné; on céde, on n'imagine pas d'autre moyen de le garder; on veut n'avoir rien à se reprocher. S'il nous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout son tort; car comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnoissance: quelle folie! D'autres se rendront par des motifs différens: la curiosité détermine celle-ci; elle veut savoir ce que c'est que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait du plaisir. L'une se mettra dans la tête d'avoir un homme dont la conquête flatte sa vanité; elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié, à l'occasion, aux importunités, au plaisir de se venger d'un infidéle: que sais-je, moi? Le cœur est si bizarre, & les raisons qui le décident, si singuliéres & si variées, qu'il est impossible de découvrir tous les ressorts qui le font mouvoir. Mais si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer, combien de fois aussi les hom-

mes ne se trompent-ils pas sur les preuves de notre amour? S'ils avoient plus de délicatesse, ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées.

Dites-moi donc, Marquis, ce *que j'ai fait* à Mr. de Coulanges; depuis un mois il n'a pas mis le pied chez moi. Cependant, sans reproche; je lui dis assez de douceurs quand il y vient; c'est un des plus aimables hommes que je connoisse. Je serai fâchée contre vous, si vous ne me l'amenez pas à mon retour de Versailles; je veux qu'il me chante lui-même les derniers couplets qu'il a faits; *on dit* qu'ils sont charmans.

LETTRE XLVI.

VOus êtes trop bon, Marquis, de vous êtes apperçu de mon absence. Si je ne vous ai pas écrit pendant mon séjour à la campagne, c'est que je vous savois heureux, & cette idée me tranquilisoit. J'ai senti qu'il falloit que l'amour eût ses droits: comme ordinairement son regne n'est pas long, & que d'ailleurs l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendois patiemment qu'un intervalle de plaisir vous

vous permît de lire mes Lettres. Savez-vous ce que je faisois pendant ce tems-là? Je m'amusois à combiner tous les événemens qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre société. J'ai prévu les tracasseries de la Comtesse avec sa rivale, j'ai pressenti que cela finiroit par une rupture ouverte, j'ai deviné que la Marquise ne seroit point du parti de la premiére, & qu'elle embrasseroit la querelle de l'autre. La femme de finance n'est pas tout-à-fait si jolie que sa rivale; raison décisive de se déclarer pour elle & de l'appuyer sans danger. Quelle devoit être la suite de tout cela? La désunion qui s'est mise entre toutes ces femmes. Que de révolutions, bon Dieu! depuis si peu de tems; il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raisons d'aimer & d'estimer cette aimable Comtesse. Croyez qu'une femme d'un mérite aussi réel & d'une figure aussi intéressante ne peut que gagner à se faire connoître de plus en plus. Que rien n'affoiblisse donc l'estime que vous conservez pour elle. Vous avez, j'en conviens, obtenu l'aveu de son panchant pour vous; mais en est-elle moins estimable? son cœur ne doit-il pas, au contraire, augmenter de prix à vos yeux, à proportion de

la certitude que vous aquerrez d'en être l'unique possesseur? Et quand même vous auriez obtenu de son panchant les preuves dont nous parlions la derniére fois, vous cróiriez-vous en droit de la mésestimer? Je ne puis m'empêcher de le dire: vos pareils m'indignent toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir manquer à mon sexe, & nous punir de nos foiblesses: n'est-ce pas le comble de l'injustice & de la dépravation, d'insulter encore à la douleur que nous cause leur changement? Ne peuvent-ils donc être inconstans sans être injustes! Les procédés injurieux devroient-ils jamais suivre les dégouts qu'ils éprouvent? Si nous sommes coupables, est-ce celui qui a profité de nos fautes, qui les a occasionnées, qui doit nous en punir? Conservez donc dans tous les tems les sentimens que vous avez pour la Comtesse; qu'une fausse opinion ne nuise point aux progrès qu'ils pourront encore faire dans votre cœur. Ce n'est point notre défaite par elle-même qui doit nous rendre méprisables à vos yeux. La façon dont nous nous sommes défendues, rendues & conservées, doit seul être la mesure de votre estime ou de vos mépris.

Madame de la Fayette a donc trouvé que ma derniére Lettre rouloit sur un

fond un peu libre? Voilà ce que vos indiſcrétions m'attirent; mais elle ne fait pas attention que je ne ſuis pas plus coupable en cela que le Démonſtrateur en Anatomie. J'analyſe l'homme métaphyſique comme il diſſéque l'homme phyſique. Croyez-vous que par ſcrupule il doive omettre dans ſes opérations les parties de ſon ſujet, qui peuvent offrir aux gens corrompus les occaſions de ſe livrer aux ſaillies d'une imagination déréglée? Ce n'eſt pas le fond des choſes qui fait l'indécence; ce ne ſont point les mots, pas même les idées; c'eſt l'intention de celui qui parle, & preſque toujours la dépravation de celui qui écoute. Madame de la Fayette étoit aſſurément la perſonne du monde que j'aurois ſoupçonnée le moins de me faire de pareils reproches, & je veux, demain chez la Comteſſe, la faire convenir de ſon injuſtice.

LETTRE XLVII.

MOi, Marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que vous fait votre Financiére! Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un inſtant qu'elle n'emploie tous les rafinemens de la co-

quetterie pour vous enlever à la Comtesse : elle peut avoir du gout pour vous ; mais modérez là-dessus votre amour-propre : le plus puissant motif qui la conduise, est, sans contredit, le désir de se venger. Sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence. *Les femmes ne se pardonnent jamais ces choses-là ;* & si celui qui fait le sujet de la querelle, n'est pas le premier objet de leur courroux, c'est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez rencontré dans la rivale de la Comtesse, précisément ce que vous exigiez de celle-ci pour lui rester attachée. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez, & dont peut-être on vous dispensera, & je vois que vous serez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur le cœur de tous les hommes, *à la plus facile.*

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le moindre reproche de la Comtesse ? Quelles femmes encore paroissez-vous lui préférer ? Une femme sans délicatesse, sans amour ; une femme qui n'est conduite que par l'attrait du plaisir, plus vaine que sensible, plus voluptueuse que tendre, plus vive qu'affectueuse ; elle ne cherche, elle ne chérit en vous que votre

jeunesse & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale, vous connoissez tous les torts que vous avez avec elle, vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude, & cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grace. En vérité, Marquis, je ne vous comprens plus. Je commence à croire que Madame de Sévigné a raison, * lorsqu'elle dit que son fils connoit ses devoirs, & qu'il en raisonne fort bien; mais que les passions l'emportent, en sorte que *ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le cœur.*

En vain me rappellez-vous ce que je vous ai dit autrefois sur la façon dégagée dont il falloit traiter l'amour. Souvenez-vous que dans ce tems-là je m'égayois plutôt par quelques réflexions badines, que je ne prétendois vous donner des avis en forme. N'oubliez pas non plus qu'il n'étoit question alors que d'un gout passager, que d'une Maîtresse ordinaire; mais le cas où vous vous trouvez aujourd'hui est bien différent. Vous verrez toutes les femmes de Paris, sans en trouver une seule, que vous puissiez même com-

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné.

parer à celle que vous quittez si cruellement; & par quelle raison encore? parce que sa résistance blesse votre vanité. Quelle ressource nous reste-t'il donc désormais pour vous fixer?

J'en conviens néanmoins avec vous: quand une passion est éteinte, elle *se rallume* difficilement. *On n'est pas plus le maître d'aimer encore, qu'on l'étoit de n'aimer point.* Je sens la vérité de toutes ces maximes; mais je n'y rens hommage qu'à regret, dès que je considére qu'en connoissance de cause vous laissez l'excellent pour le pire; que vous renoncez à un bonheur solide, à des plaisirs durables, pour vous livrer à des gouts dépravés, à de purs caprices; mais je le vois bien, toutes mes réflexions ne vous rameneront pas. Je commence même à craindre de vous ennuyer avec ma morale, &, à parler vrai, je crois qu'il est assez ridicule à moi de vous prêcher la constance, tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus, *& que vous avez le cœur fou.* Je vous abandonne donc à votre mauvais destin, sans cependant renoncer à vous suivre dans vos nouveaux écarts. A quoi serviroit de s'en affliger? Voudrois-je prendre avec vous le ton d'un Pédagogue? Non, assurément, nous y perdrions trop

tous les deux; je m'ennuyerois & je ne vous réformerois pas.

LETTRE XLVIII.

JE ne vous le céle point, Marquis, vos procédés pour la Comtesse m'avoient donné de l'humeur contre vous, & j'étois tentée de rompre tout commerce avec un homme aussi méchant que vous l'êtes. La facilité avec laquelle je me rens à vos instances, me fait croire que mon amitié pour vous tient un peu de la foiblesse. Vous avez raison : ne vous être attachée qu'autant que vous suivriez mes conseils, ce ne seroit pas être votre véritable amie. Plus vous devenez à plaindre, moins je dois vous abandonner; mais on n'est pas le maître d'un premier mouvement. Quelque effort que je fisse pour vous trouver moins coupable, l'intérêt que je prenois au malheur de mon amie, l'emportoit toujours. Il y avoit des momens où je ne pouvois pas vous imaginer innocent, dès qu'une si belle personne se plaignoit de vous. A présent que je vois sa situation s'adoucir tous les jours, je me fais presque un crime de la froideur de ma derniére Lettre.

Je me contenterai donc désormais de la plaindre, sans vous importuner plus long-tems à son égard. Ainsi reprenons, s'il vous plaît, notre train ordinaire. Ne craignez plus mes reproches; je le vois, ils seroient aussi inutiles que déplacés.

LETTRE XLIX.

VOus ne saviez donc pas, Marquis, qu'il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une Maîtresse que de l'aquérir? Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de finance ne me surprend que parce qu'il n'est pas venu plutôt. Quoi! n'ignorant pas quel est son caractére, vous pouvez penser que le désespoir qu'elle affecte, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, soit l'effet d'une passion véritable? Vous pouvez encore être la dupe de son manége; j'admire & je plains votre aveuglement. Mais ne seroit-ce point aussi la vanité qui aideroit un peu à fortifier votre illusion? A la vérité, ce seroit une vanité bien singuliére que celle d'être aimé d'une pareille femme; mais les hommes sont si vains, qu'ils seroient flattés de l'amour de la courtisanne la plus déterminée. En tout cas,

ças, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle est du caractére de votre Belle, n'a dans sa douleur en vue que son propre intérêt : elle s'efforce, par ses larmes & par son désespoir, de vous persuader que votre personne & votre mérite font tous ses regrets ; que la perte de votre cœur est pour elle le comble de l'infortune ; qu'elle ne voit personne capable de l'en dédommager. Tous ces sentimens-là sont faux. Ce n'est point une Amante affligée qui vous parle ; c'est une femme vaine, désespérée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ses charmes, inquiéte sur la façon de vous remplacer promptement, jalouse de se donner un air de sensibilité de paroître digne d'un meilleur sort : elle justifie, en un mot, cette pensée de Mr. D. L. R. F. C. *Les femmes ne pleurent pas tant leurs Amans pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées.* C'est bien à D.... à jouer le sentiment. En vérité, il faut qu'elle ait de vous une idée bien singuliére pour espérer de vous en imposer. Voulez-vous la connoître ? Le Chevalier est actuellement sans affaire, engagez-le à vous remplacer auprès d'elle. Je ne recevrai pas deux Lettres de vous, sans que vous me parliez de la facilité avec laquelle

elle se sera consolée de vous avoir perdu. Une femme de son âge commence à craindre de ne pas retrouver ce qu'elle perd, & d'être obligée d'avilir ses charmes en prenant le premier qui se présentera. Sa douleur au reste peut être vraie; *mais assurément* elle vous trompe sur les motifs qu'elle en donne. Dégagez-vous donc de ses chaînes sans scrupule. En vous piquant de constance ou de délicatesse pour un pareil objet, vous me paroitriez aussi ridicule que vous m'avez paru coupable, lorsque vous en avez manqué dans une autre occasion. Souvenez-vous, Marquis, de ce que nous disoit un jour Mr. de Coulanges : La constance est la vertu des gens d'un mérite borné. Ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle? le sentiment de leur médiocrité les y fixe, il les intimide, ils n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désespérent de pouvoir retrouver ailleurs; & comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent, pourroit détromper cette femme sur leur compte, que font-ils alors? ils érigent la constance en vertu, ils font de l'amour une superstition, ils savent intéresser la raison à leur con-

ferver un cœur qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occasion, ou à la surprise. Gardez-vous de ressembler à de si minces personnages. Les cœurs sont la monnoie de la galanterie; les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société; leur destination est d'y circuler, & de faire le bonheur de plusieurs. Un homme constant est donc aussi coupable qu'un avare qui arrête la circulation dans le commerce : il conserve un trésor qui lui est inutile, tandis que d'autres en feroient un si bon usage.

Qu'est-ce d'ailleurs qu'une Maîtresse qu'on garde par raison ? quelle langueur ne regne pas dans son commerce? quelle violence ne faut-il pas se faire pour dire qu'on l'aime encore, tandis qu'il n'en est plus rien? Il est rare que la passion finisse en même-tems des deux côtés : alors la constance est un vrai malheur. Je la compare à ce tyran de l'antiquité, qui faisoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre : elle nous condamne au même supplice. Secouez un préjugé si funeste à la liberté du commerce. Croyez-moi, suivez votre gout pour la femme de robe dont vous me parlez; elle pourra bien, à la vérité, vous ennuyer quelquefois; mais du moins ne vous dégradera-

t'elle pas. Si, comme vous le dites, elle eſt auſſi peu ſpirituelle qu'elle eſt belle, ſon regne ne ſera pas long. Vous ſerez donc bientôt vacant, & je ne doute point qu'une autre ou même pluſieurs galanteries ne ſuccédent à celle-là : peut-être même n'en attendrez-vous pas la fin; car je vois par votre Lettre que vous devenez un homme à la mode. Le nouveau ſyſtême que vous vous êtes formé, m'en rend certaine; on ne peut pas mieux s'arranger. Ne finir jamais une affaire avant d'en avoir une autre commencée; ne ſe retirer de la premiére qu'à proportion des progrès qu'on fait dans la ſeconde, rien de mieux; mais comme malgré de ſi ſages précautions, on pourroit ſe trouver au dépourvu, comme quelque événement au-deſſus de la prévoyance humaine pourroit troubler ces arrangemens, avoir pour principe de toujours bien finir déſormais avec toutes ſes Maîtreſſes, afin d'en retrouver quelqu'une qui vous occupe pendant les interregnes; je vous l'avoue, Marquis, c'eſt ce qui s'appelle s'arranger avec toute la prudence imaginable, & je ne doute pas que vous ne vous trouviez bien d'un plan auſſi ſagement conçu. Adieu.

Je ne ſais, en vérité, comment j'ai le

courage de vous écrire des Lettres ſi longues & ſi folles : je trouve à vous entretenir, un charme ſecret dont je pourrois me défier ſi je ne connoiſſois pas bien mon cœur. Cependant je fais réflexion qu'il eſt actuellement ſans affaire, & je veux prendre garde à vous déſormais; car très-ſouvent vous vous aviſez de me dire des choſes fort tendres, & je m'aviſerois peut-être, moi, de les croire.

LETTRE L.

VOus en plaiſanterez tant qu'il vous plaira, Marquis, je continuerai à vous dire que vous n'êtes point épris de la Préſidente. Croyez que je vois plus clair que vous-même dans vos propres affaires. J'ai connu cent honnêtes gens qui, comme vous, ſe prétendoient de la meilleure foi du monde amoureux, & qui dans la vérité du fait ne l'étoient en façon quelconque. Il en eſt des maladies du cœur comme de celles du corps; les unes ſont réelles, les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme n'eſt pas toujours de l'amour. L'habitude d'être enſemble, la commodité de ſe voir, la fuite de ſoi-même, la néceſſité d'avoir

quelque galanterie, le désir de plaire, l'espérance de réussir; en un mot, mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion; voilà la plupart du tems ce que vous prenez pour de l'amour, & les femmes sont les premiéres à *fortifier* cette erreur. Toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvu que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les motifs auxquels elles les doivent. Après tout, n'ont-elles pas raison? elles y perdroient presque toujours.

A tous les motifs dont je viens de parler, vous pouvez en joindre encore un autre, tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentimens. La Présidente est, sans contredit, la plus jolie personne de notre tems: elle est nouvellement mariée; elle a refusé l'hommage d'un des plus aimables hommes que nous connoissons. Rien sans doute ne flatteroit davantage votre vanité, que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aspirez. Voilà, mon cher Marquis, ce que vous appellez de l'amour, & difficilement vous desabuserez-vous; car à force de vous persuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce panchant est

réel. Ce ſera quelque choſe de fort ſingulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus ſentimens, avec combien de bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoiſſance; & ce qu'il y aura de plus plaiſant encore, ce ſeront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureuſement l'événement vous détrompera, & vous ſerez alors le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire auſſi folle.

Voulez-vous que je vous diſe juſqu'où je pouſſe l'injuſtice? Je ſuis très-perſuadée que vous ne deviendrez plus amoureux. Vous n'aurez déſormais que des gouts paſſagers, des commerces frivoles, des engagemens de caprice; tous les traits de l'amour gliſſeront ſur vous. Vous n'éprouverez point, à la vérité, ſes peines; mais jouirez-vous de la moindre de ſes douceurs? Pouvez-vous eſpérer de retrouver jamais dans les fantaiſies auxquelles vous vous livrez, ces inſtans délicieux qui faiſoient autrefois votre félicité ſuprême? Je n'ai point envie de vous flatter; mais je crois devoir vous rendre cette juſtice: votre cœur eſt fait pour les plaiſirs délicats. Ce n'eſt point vous que je rens reſponſable de la diſſipation dans

laquelle vous vivez, ce ſont les jeunes fous que vous voyez. Ils appellent jouir, l'abus qu'ils font des plaiſirs; l'exemple vous entraine; mais cette yvreſſe tôt ou tard ſe diſſipera, & vous verrez bientôt, du moins je le ſouhaite, que vous vous êtes trompé de deux façons ſur l'état de votre cœur. Vous avez cru qu'il étoit épris de la Préſidente, vous reconnoitrez votre erreur; vous avez penſé qu'il avoit ceſſé d'être ſenſible pour...; mais je veux vous tenir la parole que je vous ai donnée. Peut-être viendra-t'il un tems où je pourrai plus librement vous expliquer ma penſée. Je répons au reſte de votre Lettre.

Avouez-le, Marquis, il falloit que vous fuſſiez bien déſœuvré ce matin pour vous amuſer à relire mes Lettres. J'ajoute qu'il falloit même que vous euſſiez de l'humeur pour vous porter à les critiquer. Quelque partie brillante, quelque rendez-vous flatteur avoient ſans doute manqué? mais je ne veux point éluder la difficulté. Je vous parois donc me contredire quelquefois? Si je vous avouois que cela peut bien être, ſi je vous faiſois la même réponſe que faiſoit l'autre jour Mr. de la Bruyére à quelques Critiques: *Ce n'eſt pas moi qui me contredis; c'eſt le cœur ſur le-*

quel je raisonne, en pourriez-vous conclurre raisonnablement que tout ce que je vous ait dit est faux? Je ne le crois pas. Mais que sais-je en effet, si, entrainée par les situations où vous vous trouviez, je n'ai point paru détruire ce que j'avois avancé dans des occasions différentes? Que sais-je, si vous voyant prêt à donner dans un travers, je n'ai point poussé trop loin des vérités, qui, dites foiblement, ne vous auroient peut-être pas ramené? Que sais-je, en un mot, si, m'étant intéressée au bonheur d'une amie, l'envie de la servir n'a pas quelquefois diminué ma sincérité?... Mais je suis bien bonne de répondre sérieusement à la tracasserie que vous me faites. Ne devois-je pas voir d'abord qu'il y a plus de malignité dans votre Lettre que de véritable envie de me critiquer? Ce sera, je vous assure, la derniére fois que vous abuserez de ma simplicité. Je vais me consoler de cette perfidie avec...; c'est quelqu'un qui assurément n'est pas aussi méchant que vous.

Quel dommage que vous ne soyez pas une femme! J'aurois un si grand plaisir à disserter avec vous sur les nouvelles coiffures: je n'ai jamais rien vu de si extravagant que leur hauteur. Au moins, Mar-

quis, songez que si la Présidente n'en a pas une incessamment, vous ne pouvez plus, avec décence, lui rester attaché.

LETTRE LI.

C'Est donc une affaire décidée? quoi que j'en dise, vous voilà le tenant de la Présidente: on vous a sacrifié un rival aimé, & vous triomphez. Que votre vanité est prompte à faire son profit de tout! Je rirois bien, si votre prétendu triomphe aboutissoit à vous faire donner un beau matin votre congé; car il pourroit fort bien se faire que ce sacrifice dont vous vous glorifiez aujourd'hui, ne fût qu'une feinte. Depuis le tems que vous vivez avec les femmes, vous ne vous êtes donc pas encore fait un principe de vous défier de tous les sentimens qu'elles affectent? Mais si la Belle vous avoit pris seulement pour réveiller dans le cœur de son Céladon, un amour qui commençoit à devenir languissant; si vous n'étiez que l'instrument de la jalousie de l'un & de l'artifice de l'autre, seroit-ce un miracle? La Présidente est peu fine, me direz-vous, & par conséquent incapable d'une pareille ruse. Mon cher Marquis, l'amour

eſt un grand précepteur, & les plus bêtes (à tous autres égards) ont très-ſouvent un diſcernement plus fin, plus juſte & plus ſûr que tout autre, lorſqu'il y va de l'intérêt de leur cœur. Mais laiſſons la théſe particuliére, & voyons les hommes en général dans la ſituation où vous vous trouvez.

Ils croient comme vous, que le ſacrifice qu'on leur fait d'un rival, ſuppoſe leur ſupériorité ſur lui. Eh! combien de fois arrive-t'il que ce ſacrifice n'eſt qu'un jeu? S'il eſt ſincére, ou la Belle avoit aimé ce Rival, ou elle ne l'avoit pas aimé. Si elle l'avoit aimé, dès qu'elle le quitte, c'eſt une marque certaine qu'elle ne l'aime plus, & dans ce cas quelle gloire tirer d'une pareille préférence? Si elle ne l'avoit pas aimé, que conclurre à votre avantage de la prétendue victoire que vous remportez ſur un homme qui lui étoit indifférent?

Il eſt encore un autre cas où vous pouvez être préféré, & l'être ſans que la préférence doive vous flatter davantage; c'eſt lorſque la vanité de la Belle que vous attaquez, eſt plus forte que ſon panchant pour l'Amant diſgracié : votre rang, votre figure, votre réputation, votre fortune peuvent la déterminer en votre fa-

veur. Il eſt même rare, (je le dis à la honte des femmes, & les hommes ne ſont pas moins ridicules qu'elles à cet égard,) il eſt rare, dis-je, qu'un Amant qui n'a que ſon amour & ſes grands ſentimens à préſenter, tienne long-tems contre un homme qu'on déſigne par ſa qualité, ou par ſa place, qui a des gens, une livrée, un équipage, &c. Dès que l'Amant le plus tendre peut faire rougir une femme; dès qu'elle n'oſe avouer ſon vainqueur; dès qu'elle n'oſe même ſe faire un mérite de le ſacrifier, je le prédis, ſon regne ne ſera pas long : elle ne ſera embarraſſée que de choiſir dans toutes les bonnes raiſons qu'elle aura de le quitter. Ainſi le défunt de la Préſidente étoit un Conſeiller, ſans doute auſſi fade, auſſi empeſé que ſa perruque. Quelle figure contre un homme de Cour, & contre un guerrier tel que vous!

Eh bien! croirez-vous une autre fois à mes prophéties? Que vous avois-je dit? Le Chevalier a-t'il trouvé tant de difficultés à perſuader votre Pénélope? Cette femme déſolée & prête à ſe percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un ſucceſſeur, l'aime, le lui prouve, en eſt mépriſée; eſt-ce perdre trop de tems? Qu'en penſez-vous?

LETTRE LII.

OUi, Marquis, c'eſt à mon amitié, c'eſt à mes conſeils que la Comteſſe doit la tranquilité dont elle commence à jouir, & je ne conçois pas le chagrin que vous cauſe l'indifférence qu'elle vous marque. Il s'en faut donc beaucoup que j'aie envie de vous plaindre : votre douleur ne part que d'une vanité bleſſée. Les hommes ſont bien injuſtes ; ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets intéreſſans pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh ! que vous importe, dites-le-moi, la haine ou l'amour d'une perſonne que vous n'aimez plus ! Votre jalouſie contre le petit Duc eſt ſi déraiſonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. N'eſt-il pas tout ſimple, tout naturel qu'une femme ſe conſole de votre perte, en écoutant un homme qui ſent mieux que vous le prix de ſon cœur ? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous ? Examinez votre conſcience, convenez que Madame de Sévigné a raiſon ; vous avez le cœur fou, mon pauvre Marquis !

Malgré tout cela, le parti que vous me propoſez, m'a paru aſſez plaiſant. Je conçois qu'il y auroit de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidéle. Quand ce ne ſeroit que par dépit & pour la ſingularité du fait, nous devrions nous aimer; mais tous ces jeux-là tournent mal ordinairement. L'amour eſt un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne voudroit que jouer avec lui. Ainſi, Marquis, conſervez avec cœur : je me ferois ſcrupule d'ôter du commerce un effet ſi précieux. D'ailleurs, je ſuis ſi ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus déſormais avoir que des amis. On a toujours maille à partir avec un Amant. Je commence à ſentir le prix du repos, & j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il ſeroit fort ſingulier que vous allaſſiez vous mettre dans la tête que vous avez beſoin d'être conſolé, & que ma ſituation exige le même ſecours, parce que le Marquis de.... eſt parti pour ſon ambaſſade. Détrompez-vous : mes amis me ſuffiſent, &, ſi vous voulez reſter de ce nombre, ne vous aviſez pas au moins de me conter fleurette davantage, ſinon.... Adieu, Marquis.

LETTRE LIII.

OH! pour le coup je quitte la partie, si vous perſiſtez à me parler ſur le même ton. Quel démon vous a inſpiré l'envie de remplacer les abſens? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fites hier au ſoir? Je ne ſais comment vous vous y prites; mais quelque envie que j'euſſe de me fâcher de vos propos, il me fut impoſſible de trouver de la colére contre vous. Je ne ſais où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que vous aurez beau faire; il eſt bien décidé que je ne veux point vous aimer, & qui pis eſt, que je ne vous aimerai jamais : oui, Monſieur, jamais. Eh, mais en vérité, c'eſt une choſe étrange : vouloir perſuader à une femme qu'elle eſt affligée, qu'elle a beſoin d'être conſolée, quand elle vous aſſure que tout cela n'eſt pas, & qu'elle n'a beſoin de rien, c'eſt pouſſer les choſes juſqu'à la tyrannie. De grace, faites un peu de réflexion ſur la folie qui vous paſſe par la tête. Seroit-il décent, dites-moi, que j'allaſſe prendre la place de mon amie? qu'une femme qui vous a ſervi de Mentor, qui a fait avec vous le rôle de

mere, allât prétendre à celui d'Amante? Scélérat que vous êtes! si vous avez quitté si promptement une femme jeune & jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que moi? * Peut-être voulez-vous tenter ma conquête, pour savoir si pour moi l'amour est le même dans la pratique que dans la spéculation. Ne vous mettez pas dans les fraix d'une séduction; je vais satisfaire sur le champ votre curiosité.

Vous savez que tous tant que nous sommes, nous n'agissons guères suivant nos principes : eh bien! c'est là précisément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lire avec moi. Tout ce que je vous ait dit sur les femmes & sur l'amour, ne vous a point appris la façon dont je me conduirois dans l'occasion. Il y a bien de la différence entre sentir & penser, entre parler pour son compte, & penser pour celui des autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des singularités, qui peut-être vous déplairoient. Je ne sens point comme les autres femmes : vous pourriez les connoître toutes, sans connoître Ninon, &,

* Mademoiselle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé : elle pouvoit alors avoir cinquante-six ans.

&, croyez-moi, ce que vous découvririez de nouveautés ne vous recompenseroit pas de la dépense que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête, je vous en avertis, vous faites trop de déboursés en espérance : je ne me sens pas capable de vous en tenir compte. Restez dans une carriére plus brillante. La Cour vous offre mille jolies femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas comme avec moi, de vous ennuyer à philosopher, à avoir de l'esprit. Je ne puis cependant vous dissimuler que je n'aurois pas été fâchée de vous avoir vu aujourd'hui. J'ai eu toute l'après-dînée la tête rompue, par la dispute sur les anciens & les modernes. J'en ai encore de l'humeur, & je serois presque tentée de convenir avec vous que je ne suis pas encore assez sur le retour pour m'occuper uniquement l'esprit de science, & sur-tout de Messieurs les anciens. Si vous saviez vous contenir & me dire moins de douceurs, il n'est pas douteux que je vous préférerois à tout autre pour venir égayer des occupations si sérieuses. Mais vous êtes un homme si intraitable, si méchant, que je n'ose presque vous prier de venir souper demain avec moi. Je me trompe, quand je dis

demain, car il eſt deux heures après-minuit, & je réfléchis que ma Lettre ne vous ſera rendue qu'à midi : ainſi c'eſt aujourd'hui que je vous attens. Vous plaindrez-vous? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous prouve que je ne vous crains pas trop, & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous entendez que ce ne ſera pas moi à qui l'on en fera accroire ſur cet article. Je connois ſi bien les hommes!...

LETTRE LIV.

IL n'eſt plus tems, Marquis, de vous diſſimuler les véritables ſentimens de la Comteſſe à votre égard. Tant que j'ai pu garder ſon ſecret ſans trahir l'amitié que j'ai pour vous, je l'ai fait; mais ſi je vous cachois ce que je vais vous apprendre, vous pourriez peut-être un jour m'en faire de juſtes reproches. De quelques infidélités que vous ſoyez coupable, quelque ſoin qu'on ait pris de vous perſuader qu'on vous avoit totalement oublié, vous n'avez jamais ceſſé d'être tendrement aimé. Quoi qu'on ait eſſayé de vous punir par une indifférence affectée, on ne vou-

loit cependant pas se priver du plaisir de vous voir, & c'est par complaisance pour la Comtesse que je vous ai fait quelques agaceries; elles pouvoient vous attirer plus souvent chez moi. Mais toutes ces ressources n'ont pu satisfaire un cœur profondément blessé, & elle est sur le point d'exécuter un dessein auquel je me suis long-tems opposée. Vous en serez instruit par vous-même, en lisant la Lettre qu'elle m'écrivit hier, & que je joins ici.

Lettre de la Comtesse à Mademoiselle de Lenclos.

» SI vous voulez, ma chere Ninon, res-
» ter mon amie, cessez de combattre
» ma résolution : vous savez qu'elle n'est
» point l'ouvrage d'un moment. Ce n'est
» le fruit ni d'un dégout momentané, ni
» d'un dépit imprudent, ni du désespoir.
» Je ne vous l'ai pas caché. La possession
» du cœur du Marquis de Sévigné auroit
» fait ma félicité suprême, si j'eusse pu me
» flatter de le fixer pour toujours. J'étois
» bien certaine de le perdre, si j'eusse eu
» pour lui des bontés qu'il exigeoit de
» moi. Son inconstance m'a appris que
» la conduite opposée n'étoit pas un
» moyen sûr de conserver un Amant. Il

„ faut donc renoncer pour jamais à l'a-
„ mour, puiſque les hommes ſont inca-
„ pables d'avoir avec une femme une liai-
„ ſon plus tendre, mais auſſi pure que
„ celle de la ſimple amitié?

„ Vous ne l'ignorez pas vous-même;
„ je ne ſuis point encore aſſez bien guérie
„ pour n'être pas toujours troublée tou-
„ tes les fois que je vois le Marquis. La
„ fuite eſt le ſeul reméde à ce mal, & c'eſt
„ celui que je veux employer. Je ne crains
„ point, au reſte, ce qu'on dira dans le
„ monde ſur ma retraite à la campagne;
„ j'ai prévenu ceux qui pourroient en être
„ ſurpris. On ſait que je viens de gagner
„ un procès conſidérable contre les héri-
„ tiers de mon mari; j'ai fait entendre
„ que j'allois prendre poſſeſſion de la
„ Terre de.... que l'on m'avoit conteſtée.
„ J'enleverai donc au Public la ſatisfac-
„ tion maligne d'interpréter mon gout
„ pour la ſolitude, & au Marquis juſqu'au
„ ſoupçon qu'il y ait la moindre part.
„ Voici ſon Portrait & ſes Lettres. Grand
„ Dieu, quelle eſt donc ma foibleſſe! de-
„ vroit-il tant en couter à mon cœur pour
„ ſe détacher d'un bien auſſi funeſte à mon
„ repos!.... Mais c'en eſt fait, & ma ré-
„ ſolution ne peut plus changer. Plai-
„ gnez-moi cependant, & ſouvenez-vous

„ bien, ma chere amie, de la parole que „ vous m'avez donnée, de lui marquer „ de ma part l'indifférence la plus parfai- „ te. Quiconque rompt avec éclat, an- „ nonce du ressentiment & du regret d'y „ être forcée; c'est une honnête façon de „ dire qu'on ne demanderoit pas mieux „ que d'être appaisée : & comme je n'ai „ nulle envie de renouer avec le Mar- „ quis, rendez-lui ce que je joins ici; mais „ de la façon dont nous sommes conve- „ nues, engagez-le sur-tout à me faire la „ même restitution. Vous pourrez lui „ dire que le soin que je dois à mes affai- „ res, m'oblige à quitter Paris pour quel- „ que tems; mais ne lui parlez jamais de „ moi la premiére.

„ Je serois inconsolable de vous quit- „ ter, ma chere Ninon, si je n'espérois „ pas vous retrouver dans ma solitude. „ Vous écrivez volontiers à vos amis : si „ vous les jugez sur la tendresse & l'esti- „ me qu'ils ont pour vous, vous n'en „ avez pas un plus digne de ce titre que „ moi. Je compte donc sur vos Lettres, „ jusqu'au moment où vous viendrez par- „ tager ma retraite : vous connoissez mes „ sentimens pour vous.

Je n'ai point de conseils à vous donner, Marquis, sur ce que vous venez de lire :

la ſeule grace que j'attens de vous, c'eſt de ne jamais me compromettre ſur l'indiſcrétion que je commets, & que la Comteſſe auroit raiſon de ne me pas pardonner. Tout ce que je puis dire pour me juſtifier à mes propres yeux, c'eſt que vous l'avez trop aimée pour que ſa réſolution vous ſoit abſolument indifférente : ſi j'ai rencontré juſte, j'aurois trahi l'intérêt des deux en vous la laiſſant ignorer.

LETTRE LV.

JE ſuis enchantée de tout ce que vous avez fait, & vous êtes charmant. N'en doutez point, vos procédés, mes inſtances, & mieux que nous tous, l'amour vaincra la réſiſtance de la Comteſſe. Tout doit la déterminer à recevoir l'offre que vous lui faites de votre main. Je pourrois même dès à préſent vous aſſurer que ſa fierté ſeule réſiſte à nos efforts & à ſon propre panchant. Je la preſſois vivement ce matin de ſe décider en votre faveur. Son dernier retranchement a été la crainte de nouvelles infidélités de votre part. Raſſurez-vous, lui diſois-je : une preuve que le Marquis vous reſtera fidéle, c'eſt qu'il s'eſt détrompé des autres femmes, en les

comparant à celle qu'il quittoit. Les honnêtes gens n'ont qu'une certaine quantité de travers à se permettre; le Marquis a eu ceux que son âge & sa condition sembloient justifier. Il se les est permis dans un tems où ils étoient pardonnables; il a pris tous les ridicules du jour; il a payé par-là le tribut à la mode; il pourra donc désormais être raisonnable impunément. On ne peut plus guères, à la vérité, paroître amoureux de sa femme; mais c'est une foiblesse qu'on lui pardonnera dès qu'on vous aura vue. Vous ne risquez donc rien, Comtesse, vous avez vous-même donné dans les airs de petite Maîtresse. Vous étiez trop raisonnable au fond, pour ne pas vous lasser bientôt d'un pareil personnage, vous y avez renoncé : le Marquis vous imite. Oubliez donc tous ses écarts. Voudriez-vous avoir à vous reprocher la mort d'un homme aussi aimable? Ce seroit un procédé qui crieroit vengeance.

En un mot, j'ai prié, j'ai pressé; on est cependant encore dans l'irrésolution; mais je ne doute point que vous n'acheviez bientôt de vaincre une résistance dont peut-être on se trouve déja fort embarrassée.

Eh bien, Marquis, si l'agitation que

vous cauſe tout ceci, vous donnoit le loiſir d'examiner ce que je vous dis depuis quelques jours, ne ſeriez-vous pas tenté de me croire encore en contradiction avec moi-même? Je vous avois d'abord conſeillé de traiter l'amour un peu *cavaliérement*, & de n'en prendre que ce qu'*il* en falloit pour vous amuſer. Vous deviez n'être que galant, & ne tenir aux Belles que par des liens faciles à rompre : je vous parlois alors dans la théſe générale, & rélativement, au cas que vous deviez faire des femmes ordinaires; pouvois-je deviner que vous ſeriez aſſez heureux pour en rencontrer une qui, comme la Comteſſe, réuniroit les charmes de *ſon* ſexe à toutes les qualités de l'honnête homme? Quelle doit être votre félicité? Vous allez poſſéder dans la même perſonne, & l'ami le plus eſtimable, & la Maîtreſſe la plus charmante. Daignez m'admettre pour tiers dans votre amitié, & mon bonheur égalera le vôtre; en peut-on jamais gouter de plus grands que lorſqu'on partage celui de ſes amis?

Fin de la troiſiéme & derniére Partie.

63C44970